GALERIES
HISTORIQUES
DU PALAIS
DE VERSAILLES

GALERIES

HISTORIQUES

DU PALAIS

DE VERSAILLES

TOME VIII



PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XLVI

PEINTURE.

DEUXIÈME PARTIE.

PORTRAITS.

AVERTISSEMENT.

Quelques mots d'avertissement sont ici nécessaires. Le septième volume a offert les notices relatives aux portraits des rois, des amiraux, des connétables et des maréchaux de France, formant quatre séries particulières. Le volume que nous publions aujourd'hui étant le premier du catalogue complet des portraits contenus dans les galeries de Versailles, nous avons reproduit, dans leur ordre chronologique, mais sans notices, les noms des personnages historiques déjà mentionnés dans le tome précédent.

GALERIES
HISTORIQUES
DU PALAIS
DE VERSAILLES.

PEINTURE.

DEUXIÈME PARTIE.

PHARAMOND,
ROI DES FRANCS.

(Nº 1203, p. 3 du tome VII.) Écusson.

Mort en 427.

CLODION,
ROI DES FRANCS.

(Nº 1204, p. 4.) Écusson.

Mort en 448.

MÉROVÉE,

ROI DES FRANCS.

(N° 1205, p. 4 du tome VII.) Écusson.

Mort en 458.

CHILDÉRIC Ier,

ROI DES FRANCS.

(N° 1206, p. 5.) Écusson.

Mort en 481.

CLOVIS Ier,

ROI DES FRANCS.

(N° 1207, p. 5.) M. D.

Mort en 511.

CLOVIS Ier,

ROI DES FRANCS.

(N° 1678, voir le précédent.) Dejuinne.

CHILDEBERT Ier,

ROI DES FRANCS.

(N° 1208, p. 6.) Bézard. — 1838.

Mort en 558.

CLOTAIRE Ier,
ROI DES FRANCS.

(N° 1209, p. 7 du tome VII.) BÉZARD. — 1838.

Mort en 561.

CARIBERT,
ROI DES FRANCS.

(N° 1210, p. 8.) DASSY. — 1837.

Mort en 567.

CHILPÉRIC Ier,
ROI DES FRANCS.

(N° 1211, p. 8) Mme VARCOLLIER. — 1837.

Mort en 584.

CLOTAIRE II,
ROI DES FRANCS.

(N° 1212, p. 9) MONVOISIN. — 1837.

Mort en 628.

DAGOBERT Ier,
ROI DES FRANCS.

(N° 1213, p. 10.) SIGNOL. — 1841.

Mort en 638.

CLOVIS II,
ROI DES FRANCS.

(N° 1214, p. 11 du tome VII.) SIGNOL. — 1841.

Mort en 656.

CLOTAIRE III,
ROI DES FRANCS.

(N° 1215, p. 11.) MONVOISIN. — 1837.

Mort en 670.

CHILDÉRIC II,
ROI DES FRANCS.

(N° 1216, p. 12.) SIGNOL. — 1841.

Mort en 674.

THIERRY Ier,
ROI DES FRANCS.

(N° 1217, p. 13.) SIGNOL. — 1838.

Mort en 691.

CLOVIS III,
ROI DES FRANCS.

(N° 1218, p. 13.) ROUGET. — 1838.

Mort en 695.

CHILDEBERT II, SURNOMMÉ LE JUSTE,
ROI DES FRANCS.

(N° 1219, p. 14 du tome VII.) MONVOISIN. — 1837

Mort en 711.

DAGOBERT II,
ROI DES FRANCS.

(N° 1220, p. 15.) SIGNOL. — 1838.

Mort en 715.

CHILPÉRIC II,
ROI DES FRANCS.

(N° 1221, p. 15.) MONVOISIN. — 1837.

Mort en 720.

THIERRY II, DIT DE CHELLES,
ROI DES FRANCS.

(N° 1222, p. 16.) SIGNOL. — 1841.

Mort en 737.

CHILDÉRIC III,
ROI DES FRANCS.

(N° 1223, p. 17.) SIGNOL. — 1838.

Mort en 755.

PÉPIN, DIT LE BREF,

ROI DES FRANCS.

(N° 1224, p. 18 du tome VII.) AMIEL. — 1837.

Mort en 768.

CHARLEMAGNE

(CHARLES Ier, SURNOMMÉ LE GRAND),

EMPEREUR D'OCCIDENT, ROI DES FRANCS.

(N° 1225, p. 19.) AMIEL. — 1837.

Mort en 814.

CHARLEMAGNE

(CHARLES Ier, SURNOMMÉ LE GRAND),

EMPEREUR D'OCCIDENT, ROI DES FRANCS.

(N° 1679, voir le précédent.) AMIEL.

LOUIS Ier, DIT LE DÉBONNAIRE,

ROI DES FRANCS.

(N° 1226, p. 21.) DASSY. — 1837.

Mort en 840.

CHARLES II, DIT LE CHAUVE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1227, p. 22 du tome VII.) CHARLES STEUBEN. — 1838.

Mort en 877.

LOUIS II, DIT LE BÈGUE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1228, p. 23.) AMIEL. — 1839.

Mort en 879.

LOUIS III ET CARLOMAN,

ROIS DE FRANCE.

(N° 1229, p. 24.) CHARLES STEUBEN. — 1840.

Morts en 882 et 884.

CHARLES III, DIT LE GROS,

ROI DE FRANCE.

(N° 1230, p. 25.) AMIEL. — 1839.

Mort en 888.

EUDES,

ROI DE FRANCE.

(N° 1231, p. 26.) CHARLES STEUBEN. — 1840.

Mort en 898.

CHARLES IV, DIT LE SIMPLE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1232, p. 27 du tome VII.) ROUGET. — 1838.

Mort en 929.

RAOUL OU RODOLPHE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1233, p. 28.) DEJUINNE. — 1838.

Mort en 936.

LOUIS IV, DIT D'OUTREMER,

ROI DE FRANCE.

(N° 1234, p. 29.) CHARLES STEUBEN. — 1837.

Mort en 954.

LOTHAIRE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1235, p. 30.) MONVOISIN. — 1837.

Mort en 986.

LOUIS V, DIT LE FAINÉANT,

ROI DE FRANCE.

(N° 1236, p. 31.) AMIEL. — 1839.

Mort en 987.

HUGUES CAPET,

ROI DE FRANCE.

(N° 1237, p. 31 du tome VII.) CHARLES STEUBEN. — 1840.

Mort en 996.

ROBERT II, DIT LE PIEUX,

ROI DE FRANCE.

(N° 1238, p. 33.) BLONDEL. — 1837.

Mort en 1031.

HENRI Ier,

ROI DE FRANCE.

(N° 1239, p. 34.) BLONDEL. — 1837.

Mort en 1060.

ROBERT GUISCARD,

DUC DE POUILLE ET DE CALABRE,

SIXIÈME FILS DE TANCRÈDE, SEIGNEUR DE HAUTEVILLE (PRÈS DE COUTANCES, EN NORMANDIE), ET DE FRÉDÉSINE OU FRAZENDE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1680.) BLONDEL. — 1843.

Né vers 1015. — Marié : 1° à Alberade, répudiée en 1058; 2° à Sikelgaïte, fille de Gaimar IV, prince de Salerne. — Mort le 17 juillet 1085.

Guillaume Fier-à-Bras, Drogon et Humphroy, les

premiers nés de Tancrède de Hauteville, s'étaient embarqués pour l'Italie méridionale, et s'y étaient établis en conquérants. Robert Guiscard, leur frère puîné, les y suivit, et les surpassa bientôt en gloire et en puissance. Il prit part à la victoire de Civitella (1053), qui força le pape Léon IX à donner aux fils de Tancrède l'investiture de leurs conquêtes présentes et futures, et, resté seul pour hériter des travaux de ses frères, il fut proclamé duc de Pouille et de Calabre (1058). Guerrier entreprenant et infatigable, on le vit à la fois aider son frère Roger à la conquête de la Sicile, étendre sa puissance en Italie, aller affronter, jusque sur son territoire, l'empereur grec Alexis Comnène, soutenir le pape Grégoire VII contre la puissance de l'empereur Henri IV, et triompher des flottes de la république de Venise. Il entreprit, en 1085, la conquête de l'île de Céphalonie, et y termina, le 17 juillet, une vie qui n'avait été qu'une longue suite de combats.

ROGER Ier,

COMTE DE SICILE,

DOUZIÈME FILS DE TANCRÈDE, SEIGNEUR DE HAUTEVILLE, ET DE FRÉDÉSINE OU FRAZENDE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1681.) BLONDEL. — 1843.

Né en 1031. — Marié : 1° à Delieri; 2° à Eremburge; 3° en 1090, à Adélaïde ou Adélicie, dite aussi *Adèle*, fille de Boniface Ier, marquis de Montferrat, qu'il répudia après en avoir eu plusieurs enfants. — Mort en juillet 1101.

Roger, après avoir aidé son frère Robert Guiscard à se rendre maître de la Calabre, forma, de concert avec lui, le dessein de subjuguer la Sicile, occupée alors par les Sarrasins. Le fameux combat de Ceramo, où, avec cent trente-six chevaliers, il mit en fuite trente-cinq mille infidèles, a été rapporté dans ce livre[1], et l'on a dit aussi par quelle suite de travaux et de périls, par quelles vicissitudes de la fortune et par quels prodiges d'héroïsme, Roger dut acheter la conquête de la Sicile, dont il ne fut vraiment maître qu'après trente ans de combats. Il faut lire dans les chroniqueurs du temps le récit de ces incroyables prouesses : cent cinquante Normands s'emparant de Messine, Roger enveloppé par une armée entière aux environs de Palerme, et ne laissant pas en vie un seul des ennemis qui pût porter dans cette ville la nouvelle de leur défaite ; ces faits et d'autres pareils semblent plutôt appartenir au roman qu'à l'histoire. Établi enfin dans sa conquête, et ayant recueilli l'héritage de Robert Guiscard, il prit le titre de grand comte de Calabre et de Sicile (1096). Par une bulle donnée à Salerne, en 1098, le pape Urbain II, qui craignait le comte Roger, et voulait s'assurer sa protection, le déclara lui et ses successeurs légats perpétuels du saint-siége en Sicile. Roger mourut en 1101, à l'âge d'environ soixante et dix ans.

[1] Tome Ier, page 83.

ALBÉRIC DE MONTMORENCY,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1337, p. 130 du tome VII.) En pied, par LAVAUDEN, d'après un portrait de famille.

Vivait vers 1060.

PHILIPPE Ier,

ROI DE FRANCE.

(N° 1240, p. 35.) SAINT-EVRE. — 1837.

Mort en 1108.

HUGUES DE FRANCE,

COMTE DE VERMANDOIS, DE VALOIS ET DE CHAUMONT EN VEXIN, TROISIÈME FILS D'HENRI Ier, ROI DE FRANCE, ET D'ANNE DE RUSSIE.

(N° 1682.) DECAISNE. — 1844.

Né vers 1056. — Marié à Adèle, comtesse de Vermandois, de Valois, de Crépy et d'Amiens, fille et héritière de Herbert, quatrième du nom, comte de Vermandois, et d'Hildebrante ou Adèle, comtesse de Valois et de Crépy. — Mort le 18 octobre 1101.

Ce prince n'est connu que par la part qu'il prit à la première croisade. Il assista au concile de Clermont, en 1095, et y reçut la croix des mains du pape Urbain II. Ses exploits sous les murs de Nicée (1097) et sous ceux d'Antioche (1098) lui méritèrent le surnom de *Grand*.

Il retourna en France avant la prise de Jérusalem, et le regret d'avoir manqué ce but glorieux de son pèlerinage le décida bientôt à repartir pour la terre sainte (1101). Il fit des prodiges de valeur à la bataille d'Héraclée, et mourut des suites de ses blessures, à Tarse, en Cilicie. Il y fut enseveli dans l'église de Saint-Paul.

EUDES Ier, SURNOMMÉ BOREL,

DUC DE BOURGOGNE,

SECOND FILS DE HENRI DE BOURGOGNE (FILS DE ROBERT DE FRANCE, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURGOGNE), ET DE SIBYLLE, FILLE DE RENAUD Ier, COMTE DE BOURGOGNE.

(N° 1683.) BLONDEL. — 1844.

Né...... — Marié, en...... à Mathilde de Bourgogne, fille aînée de Guillaume, deuxième du nom, surnommé *Tête-Hardie*, comte de Bourgogne, et d'Étiennette. — Mort le 23 mars 1103.

Eudes Ier reçut le duché de Bourgogne des mains de son frère Hugues, qui abdiqua en 1078. Il ne fut pas du nombre des seigneurs qui prirent la croix au concile de Clermont, et le premier événement de quelque importance qui se rattache à son nom est la fondation de la célèbre abbaye de Cîteaux, en 1098; mais, trois ans après, il obéit à son tour à l'irrésistible impulsion de l'esprit de la croisade, et alla mourir à Tarse, en Cilicie, en 1103.

ROBERT II, DIT LE JÉROSOLYMITAIN,

COMTE DE FLANDRE,

FILS AÎNÉ DE ROBERT Ier, DIT LE FRISON, COMTE DE FLANDRE, ET DE GERTRUDE DE SAXE.

(N° 1684.) DECAISNE. — 1844.

Né vers 1065. — Marié, vers 1085, à Clémence de Bourgogne, quatrième fille de Guillaume Ier, dit *le Grand*, comte de Bourgogne, et d'Étiennette, comtesse de Vienne. — Mort le 4 décembre 1111.

Robert II est désigné sur la liste des comtes de Flandre par le surnom de *Jérosolymitain*, à cause de la part qu'il prit à la première croisade. Depuis la bataille de Nicée, qui ouvrit le cours des succès de l'armée chrétienne, en 1097, jusqu'à la victoire d'Ascalon, en 1099, qui affermit les croisés dans la conquête de Jérusalem, Robert ne cessa de se signaler par les plus glorieux exploits, et, en témoignage de sa vaillance, reçut des musulmans le nom de *Fils de saint Georges*. Les chefs de la croisade voulant placer sur sa tête la couronne de Jérusalem, il la refusa, et ce fut lui qui désigna Godefroy de Bouillon au choix de ses frères d'armes. Il retourna dans ses états à la fin de l'année 1100, et, mêlé ensuite à la grande querelle des investitures, fut assez puissant pour braver dans Douai les forces de l'empereur Henri V. Il resta fidèle au roi Louis le Gros, son suzerain, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Henri Ier, roi d'Angle-

terre, l'aida à battre les Anglais devant Gisors, et périt au siége de Meaux, dans les eaux de la Marne, le 4 décembre 1111.

ALAIN FERGENT,

DUC DE BRETAGNE,

FILS AÎNÉ DE HOËL V, COMTE DE CORNOUAILLE, ET D'HAVOISE, DUCHESSE DE BRETAGNE.

(N° 1685.) ODIER. — 1844.

Né vers 1060. — Marié : 1° vers 1085, à Constance de Normandie, seconde fille de Guillaume II (le Conquérant), duc de Normandie et roi d'Angleterre, et de Mahaud de Flandre; 2° en 1093, à Ermengarde d'Anjou, femme répudiée de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, et fille de Foulques IV, dit *le Réchin*, comte d'Anjou, et de Hildegarde de Beaugency, sa première femme. — Mort le 13 octobre 1119.

Alain Fergent, duc de Bretagne, se croisa au concile de Clermont, et se signala dans la terre sainte aux siéges de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem. De retour en Bretagne, il aida, en 1106, Henri Ier, roi d'Angleterre, à enlever la Normandie à son frère, Robert Courteheuse, et, six ans après, dégoûté de la vie du siècle, il se retira dans le monastère de Redon, où il mourut, sous l'habit religieux, à l'âge d'environ cinquante-neuf ans.

RAYMOND IV, DIT DE SAINT-GILLES,

COMTE DE TOULOUSE, DUC DE NARBONNE, ETC.

SECOND FILS DE PONS, TROISIÈME DU NOM, COMTE DE TOULOUSE, ET D'ALMODIS DE LA MARCHE.

(N° 1686.) BLONDEL. — 1844.

Né vers 1042. — Marié : 1° en 1066, à N..... de Provence, fille de Bertrand Ier, comte de Provence, et d'Aldejarde Ébesé; 2° en 1080, à Mathilde de Sicile, fille aînée de Roger Ier, comte de Sicile, et d'Eremburge, sa seconde femme; 3° en 1094, à Elvire de Castille, fille naturelle d'Alphonse VI, roi de Castille. — Mort le 28 février 1105.

Raymond IV appartenait à cette famille des comtes de Toulouse qui occupent une place si importante dans notre histoire, jusqu'à la réunion de leur grand fief à la couronne, au XIIIe siècle. Quoique déjà sur le retour de l'âge, il n'en montra pas moins d'ardeur à se porter vers la guerre sainte, et fut un des premiers seigneurs qui prirent la croix au concile de Clermont, en 1095. De toutes les armées féodales qui se réunirent pour marcher à la conquête de Jérusalem, nulle n'était aussi nombreuse et aussi brillante que celle du comte de Toulouse. Ses exploits, pendant tout le cours de cette grande expédition, répondirent au rang élevé qu'il tenait parmi les chefs de la croisade. Il refusa la couronne de Jérusalem qui lui fut offerte par ses compagnons d'armes,

et contribua à la placer sur la tête de Godefroy de Bouillon. Raymond de Saint-Gilles avait fait le vœu de mourir en terre sainte; malgré les pressants intérêts qui le rappelaient dans ses seigneuries de la Langue d'oc, malgré les dégoûts et les amertumes que lui suscitèrent en Orient des ambitions rivales de la sienne, il resta fidèle à ce vœu, et finit ses jours au château du Mont-Pèlerin, devant Tripoli, qu'il assiégeait, en 1105.

THIBAULT DE MONTMORENCY,

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE MONTMORENCY,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1339, p. 131 du tome VII.) Écusson.

Mort vers 1090.

ADELELME OU ALÉAUME,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1338, p. 131.) Écusson.

Vivait vers 1071.

DREUX,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1340, p. 132.) Écusson.

Vivait vers 1106.

GASTON DE CHAUMONT,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1341, p. 132 du tome VII.) Écusson.

Vivait vers 1107.

PIERRE L'ERMITE.

(N° 1687.) Léon de l'Estang. — 1840.

Né près d'Amiens, vers le milieu du XIe siècle. — Marié, en..... à Anne de Roussi. — Mort le 7 juillet 1115.

Orderic Vital est le seul des historiens du moyen âge qui lui donne le nom de Pierre d'Achères, tous les autres ne le désignent que par celui de Pierre l'Ermite. Il paraît en effet que, né d'une famille noble du diocèse d'Amiens, et engagé dans les liens du mariage, il quitta la vie du siècle et se retira dans une austère solitude. Attiré vers Jérusalem par le mouvement irrésistible qui, sur la fin du XIe siècle, y poussait des milliers de pèlerins, il y fut témoin des maux sans nombre dont les chrétiens de ces contrées étaient accablés, et des profanations auxquelles étaient livrés les lieux sanctifiés par la naissance et par la mort du Sauveur. A cette vue son zèle s'enflamma, et il résolut de consacrer sa vie à la délivrance de la terre sainte. Muni de lettres du patriarche de Jérusalem, il traverse les mers, obtient l'approbation du pape Ur-

bain II pour son entreprise, et, racontant les malheurs de Jérusalem aux villes, aux châteaux, aux chaumières, il remplit l'Europe de l'esprit de la croisade avant que le souverain pontife l'ait prêchée. On sait, et nous l'avons redit dans cet ouvrage [1], le prodigieux succès de son éloquence au concile de Clermont, l'accueil qu'il reçut à Constantinople de l'empereur Alexis Comnène, lorsqu'il conduisit lui-même en Asie la première armée des pèlerins, et les malheurs qui l'attendaient dans les plaines de Nicée. Ayant échappé au sort funeste de ses compagnons, il put rejoindre l'année suivante les chefs de la chevalerie européenne, et partagea leurs bonnes et leurs mauvaises fortunes jusqu'à la prise de Jérusalem. Regardant alors sa mission comme accomplie, il se retira à Huy, aux environs de Liége, et y fonda le monastère de Neumoutiers, où il mourut dans le silence et l'obscurité, après avoir rempli la terre du bruit de son nom.

GODEFROY DE BOUILLON,

ROI DE JÉRUSALEM.

(N° 1688.) Équestre, par ÉMILE SIGNOL. — 1844.

GODEFROY DE BOUILLON,

ROI DE JÉRUSALEM.

(N° 1689.) PHILIPPE. — 1840.

[1] Tome Ier, page 37.

GODEFROY DE BOUILLON,

ROI DE JÉRUSALEM,

FILS D'EUSTACHE II, COMTE DE BOULOGNE, ET D'IDE, FILLE DE GODEFROY LE BOSSU, DUC DE LORRAINE.

(N° 1690.) Écusson.

Né au village de Bezy, près de Nivelle, vers 1060. — Mort le 18 juillet 1100.

Godefroy de Bouillon recueillit le duché de Basse-Lorraine comme héritage de son oncle, Godefroy le Bossu, qui l'avait adopté. Il marcha sous la bannière de l'empereur Henri IV dans la querelle des investitures, et entra le premier dans Rome, prise par l'armée impériale. Une maladie grave, dont il fut frappé bientôt après, lui parut un châtiment du ciel pour avoir porté les armes contre le siége apostolique, et il fit vœu dès lors de visiter les saints lieux, non en pèlerin, mais en soldat armé pour la cause de Jésus-Christ. Aussi le voit-on, en 1095, prendre la croix avec un saint empressement, et il fut un des principaux chefs qui, l'année suivante, se mirent en route, à travers l'Allemagne, vers les murs de Constantinople. Quoique inférieur par l'éclat du rang et de la naissance à plusieurs de ses compagnons d'armes, sa prudence dans les conseils et son héroïsme chevaleresque dans les combats, sa persévérance inébranlable au milieu de la continuelle défaillance des plus fermes courages, sa piété toujours austère et fervente parmi les exemples

de la licence la plus désordonnée, en firent le héros et le véritable chef de la première croisade. Durant les quatre années de la guerre sainte, sous les murs de Nicée, sous ceux d'Antioche, sous ceux de Jérusalem, il n'y eut aucune rencontre qui ne devînt pour lui l'occasion d'une nouvelle gloire. Élu roi de Jérusalem par le conseil des princes assemblés, il ne voulut porter que le titre de baron et défenseur du saint Sépulcre, et refusa de ceindre la couronne d'or là où le Sauveur du monde avait ceint la couronne d'épines. Vainqueur à Ascalon des troupes du calife Fatimite d'Égypte (12 août 1099), il imposa au royaume chrétien fondé par la conquête le recueil des Coutumes féodales qui venait d'être décrété dans les assises de Jérusalem (1100), et mourut bientôt après, laissant une mémoire chère et sacrée à tous les chrétiens de l'Orient.

ADHÉMAR DE MONTEIL,

ÉVÊQUE DU PUY, LÉGAT APOSTOLIQUE AUPRÈS DE L'ARMÉE DES CROISÉS,

FILS DE ....

(N° 1691.) ....

Né..... — Mort à Antioche, en 1098.

Adhémar de Monteil, de l'illustre famille des seigneurs de Montélimart, fut un des plus éminents personnages de la première croisade. Nous avons dit ailleurs[1]

[1] Tome VI, Ire partie, page 110.

quel rôle lui appartient dans cette expédition, et comment il sut déployer l'héroïque intrépidité du chevalier, sans que jamais il en coûtât rien au caractère auguste du pontife et de l'envoyé du siége apostolique. Il mourut à Antioche, en 1098, sans avoir pu atteindre le but désiré de son pèlerinage.

BAUDOUIN Ier,

ROI DE JÉRUSALEM,

TROISIÈME FILS D'EUSTACHE, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE BOULOGNE, ET D'IDE D'ARDENNE.

(N° 1692.) BLONDEL. — 1844.

Né vers 1065. — Marié : 1° vers 1095, à Godechilde de Thoeny, fille de Raoul de Thoeny, deuxième du nom, seigneur de Thoeny et de Conches, séparée alors de Robert de Beaumont, comte de Meulent, son premier mari ; 2° vers 1098, à N..... fille de Taphnuz, prince d'Arménie, qu'il répudia vers 1105; 3° en 1113, à Adèle de Montferrat, veuve de Roger Ier, comte de Sicile, et fille de Boniface de Montferrat, premier du nom, marquis de Montferrat, et d'Adèle, marquise de Saluces. — Mort en avril 1118.

Nous avons parlé ailleurs [1] de la part que prit Baudouin aux travaux de la première croisade. Après la mort de son frère, Godefroy de Bouillon, les barons de la

[1] Tome VI, Ire partie, page 99.

Palestine mirent sur sa tête la couronne du nouveau royaume de Jérusalem (2 novembre 1100) : il la porta avec gloire. Sans cesse en guerre contre les musulmans, il leur enleva successivement les villes maritimes de Ptolémaïs (1104), de Beryte (1109) et de Sidon (1110). Il fut atteint d'une maladie mortelle au siége de Pharamia, et mourut en traversant le désert pour rentrer dans sa capitale (1118). Il fut inhumé à côté des restes glorieux de son frère, dans l'enceinte sacrée du Golgotha.

EUSTACHE,

TROISIÈME DU NOM,

COMTE DE BOULOGNE,

FILS AÎNÉ D'EUSTACHE, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE BOULOGNE, ET D'IDE D'ARDENNE.

(N° 1693.) ODIER. — 1844.

Né vers 1058. — Marié, en 1102, à Marie d'Écosse, fille de Malcolm Ier, roi d'Écosse, et de Marguerite d'Angleterre. — Mort en 1125.

Eustache III, comte de Boulogne, frère aîné de Godefroy de Bouillon et de Baudouin Ier, rois de Jérusalem, après avoir marché avec eux à la première croisade, revint en Occident vers la fin de l'année 1100. Il embrassa le parti de Robert Courteheuse, duc de Normandie, armé pour reconquérir sur son frère Henri la couronne d'Angleterre. Enveloppé dans la mauvaise fortune de son allié, la paix lui rendit les domaines que sa maison pos-

sédait dans la Grande-Bretagne. Dégoûté du monde, il prit l'habit des moines de Cluny, dans le prieuré de Rumilly, en Boulonnais, et y mourut âgé d'environ soixante-sept ans.

MARC BOHÉMOND,

PREMIER DU NOM, PRINCE D'ANTIOCHE,

FILS DE ROBERT GUISCARD, DUC DE LA POUILLE ET DE CALABRE, ET D'ALBERADE, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1694.) BLONDEL. — 1844.

Né..... — Marié, en 1106, à Constance de France, fille de Philippe Ier, roi de France, et de Berthe de Hollande. — Mort en 1108.

Bohémond fit ses premières armes sous son père, Robert Guiscard, contre l'empereur des Grecs, Alexis Comnène. Appelé à recueillir l'héritage paternel des duchés de Pouille et de Calabre, en 1085, il ne tarda pas à trouver en Orient un nouveau théâtre à son ambition, lorsqu'eut été donné le signal de la première croisade. Nous avons dit comment il sût s'approprier l'importante ville d'Antioche, et quelle suite de combats il eut à soutenir pour la défendre contre les Grecs et contre les musulmans. Ces continuelles attaques le forcèrent à aller demander des secours à l'Occident. Il se rendit, en 1106, à la cour de Philippe Ier, roi de France, y épousa Constance, fille de ce monarque, et emmena avec lui une troupe nombreuse de chevaliers qu'il ne put con-

duire jusqu'en terre sainte. Il mourut à Canose, dans la Pouille, en 1108.

TANCRÈDE,

PRINCE DE TIBÉRIADE,

FILS DU MARQUIS ODON ET D'EMMA, FILLE DE TANCRÈDE DE HAUTEVILLE.

(N° 1695.) BLONDEL. — 1840.

Né..... — Marié, en 1106, à Cécile, fille naturelle de Philippe Ier, roi de France, et de Bertrade de Montfort. — Mort à Antioche, en 1112.

La vie de Tancrède appartient tout entière à l'histoire de la première croisade, et nous en avons esquissé les principaux traits dans un des volumes précédents[1]. Godefroy de Bouillon lui avait donné en 1100 la principauté de Tibériade comme récompense de ses éclatants services. La captivité de Bohémond et le voyage de ce prince en Occident lui laissèrent pendant plusieurs années le soin périlleux de défendre Antioche contre l'ambition jalouse des Grecs et l'ardent fanatisme des musulmans. Ce fut dans cette ville qu'il mourut, en 1112.

[1] Tome VI, Ire partie, page 187.

LOUIS VI, DIT LE GROS,

ROI DE FRANCE.

(N° 1241, p. 36 du tome VII.) Blondel. — 1837.

Mort en 1137.

HUGUES,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1342, p. 133.) Écusson.

Vivait vers 1111.

GUY,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1343, p. 133.) Écusson.

Vivait vers 1115.

HUGUES DE CHAUMONT, DIT LE BORGNE,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1344, p. 134.) Écusson.

Mort en 1138.

ROBERT III, SURNOMMÉ COURTEHEUSE,

DUC DE NORMANDIE,

FILS AÎNÉ DE GUILLAUME II, DIT LE CONQUÉRANT, DUC DE NORMANDIE ET ROI D'ANGLETERRE, ET DE MAHAUT DE FLANDRE.

(N° 1696.) DECAISNE. — 1844.

Né vers 1060. — Marié, en 1100, à Sibylle de Conversano, fille de Geoffroy, comte de Conversano, dans la Pouille. — Mort le 10 février 1134.

Robert III, duc de Normandie, fut exclu par son père de l'héritage du royaume d'Angleterre. Nous avons dit ailleurs comment, l'un des premiers parmi les seigneurs français, il se jeta dans les périls et la gloire de la première croisade, et fit éclater en toute rencontre les prodiges de sa vaillance chevaleresque. Mais la folle légèreté de son caractère, son goût désordonné pour les plaisirs et ses ruineuses prodigalités ternissaient ses qualités héroïques et préparaient la plus triste fin à son aventureuse existence. A son retour de la croisade, il trouva le trône d'Angleterre occupé par le plus jeune de ses frères, Henri, dit *Beau-Clerc*, et un second arrêt d'exclusion porté contre lui. Il entreprit de s'en relever les armes à la main : plusieurs des barons anglais embrassèrent sa cause, et il soutint contre son frère une guerre de cinq années. Mais la prudente ambition de Henri prévalut contre la fougue inconsidérée de Robert, et

celui-ci, prisonnier en 1106, à la bataille de Tinchebray, alla finir ses jours dans le château de Cardiff, après vingt-huit ans de captivité.

BAUDOUIN II, DIT DU BOURG,

ROI DE JÉRUSALEM,

FILS AÎNÉ DE HUGUES, COMTE DE RETHEL, ET DE MELISSENDE DE MONTLHÉRY.

(N° 1697.) ODIER. — 1844.

Né vers 1070. — Marié, vers 1110, à Morphie, fille de Gabriel, prince de Mélitine, en Arménie. — Mort le 21 août 1131.

Nous avons rassemblé, dans notre notice du sixième volume, les traits principaux de la vie de Baudouin du Bourg, et nous nous bornons à rappeler ici qu'après un règne rempli de toutes les vicissitudes de la fortune, il laissa le royaume de Jérusalem dans un état encore ferme et prospère à son successeur et à son gendre, Foulques, comte d'Anjou, en 1131.

JOSSELIN DE COURTENAY,

DEUXIÈME DU NOM, COMTE D'ÉDESSE,

SECOND FILS DE JOSSELIN DE COURTENAY, PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE COURTENAY, ET D'ÉLISABETH DE MONTLHÉRY.

(N° 1698.) ODIER. — 1844.

Né vers 1070. — Marié : 1° à N..... fille de Livon,

prince d'Arménie; 2° à N..... fille de Richard, prince d'Antioche. — Mort en 1131.

Il ne nous reste rien à ajouter à ce qui a été dit ailleurs [1] du départ de Josselin de Courtenay pour la terre sainte, en 1101, de l'héritage de la principauté de Tibériade, qui lui fut transmis en 1115, trois ans après la mort de Tancrède, et de la glorieuse investiture du comté d'Édesse, qu'il reçut en 1119 de Baudouin du Bourg. Le royaume de Jérusalem n'eut pas de plus vaillant défenseur que lui, et sa vie fut une longue suite d'exploits héroïques. Il fut la tige des comtes d'Édesse du nom de Courtenay, qui se perpétuèrent jusqu'à la fin du XII[e] siècle.

HUGUES DE PAYENS,

PREMIER GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DU TEMPLE.

(N° 1699.) HENRI LEHMANN. — 1842.

Né..... — Mort en 1136.

Les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates veulent que Hugues de Payens ou de Pains soit issu de la maison des comtes de Champagne. Deux fois dans le cours de cet ouvrage [2] nous avons eu occasion de parler du grand œuvre qu'il accomplit en fondant l'ordre religieux et militaire du Temple. L'histoire n'a conservé de

[1] Tome VI, I[re] partie, page 109.
[2] Tome I[er], page 61, et tome VI, I[re] partie, page 117.

sa vie aucun autre souvenir, sinon peut-être celui d'un voyage qu'il fit en Occident pour faire connaître à la noblesse de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie, la nouvelle milice qui ouvrait ses rangs à quiconque voulait vivre et mourir en moine et en chevalier pour la défense des saints lieux.

LOUIS VII, DIT LE JEUNE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1242, p. 37 du tome VII.) DECAISNE. — 1837.

Mort en 1180.

LOUIS VII, DIT LE JEUNE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1700, voir n° 1242.) ÉMILE SIGNOL.

MONTMORENCY (MATHIEU,

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1345, p. 134.) Écusson.

Mort en 1160.

RAOUL,

PREMIER DU NOM,

COMTE DE VERMANDOIS, DE VALOIS, ETC.

PETIT-FILS DE HENRI Ier, ROI DE FRANCE, ET FILS AÎNÉ DE HUGUES DE FRANCE, COMTE DE VERMANDOIS, DE VALOIS, ETC. ET D'ADÈLE, COMTESSE DE VERMANDOIS.

(N° 1701.) Écusson.

Né....... — Marié : 1° à Aliénor, sœur de Thibaud, quatrième du nom, comte de Champagne, qu'il répudia en 1142 ; 2° en 1142, à Adélaïde de Guyenne, surnommée *Pétronille*, sœur d'Éléonore, première femme de Louis VII, roi de France, et fille puînée de Guillaume, dixième du nom, duc de Guyenne, et d'Aënor ; 3° vers 1151, à Laurence ou Laurette, fille de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et de Swanechilde, sa première femme. — Mort à la fin de 1151 ou au commencement de 1152.

Raoul Ier, comte de Vermandois, mérita le surnom de *Vaillant* en combattant pour Louis VI, son oncle, contre Thomas de Marle, seigneur de Coucy, et Thibaut, comte de Chartres, qu'il vainquit sous les murs de la célèbre forteresse du Puiset. Louis le Gros l'investit, en 1131, de la charge de sénéchal de France, et ce fut à lui que Louis VII, avant de partir pour la croisade, confia, en même temps qu'à l'abbé Suger, la régence du royaume.

HENRI Ier, DIT LE LIBÉRAL,

COMTE PALATIN DE CHAMPAGNE ET DE BRIE,

FILS AÎNÉ DE THIBAUD IV, DIT LE GRAND, COMTE PALATIN DE CHAMPAGNE ET DE BRIE, ET DE MAHAUD DE CARINTHIE.

(N° 1702.) DECAISNE. — 1844.

Né en 1127. — Fiancé en 1153, et marié ensuite à Marie de France, fille aînée de Louis VII, roi de France, et d'Éléonore de Guyenne, sa première femme. — Mort le 17 mars 1181.

Henri portait le titre de comte de Meaux lorsque, du vivant de son père, en 1147, il prit la croix et s'engagea à suivre le roi Louis le Jeune en terre sainte. Il y demeura jusqu'après le siége de Damas, en 1148, et reprit alors le chemin de l'Europe. A la mort de Thibaud IV, en 1152, il devint comte palatin de Champagne et de Brie. Il fit, en 1178, un nouveau voyage en Palestine, et y guerroya jusqu'en 1180, où il tomba prisonnier aux mains des infidèles. Rendu à la liberté par les soins de l'empereur grec Alexis Comnène, deuxième du nom, il retourna dans ses états, et mourut bientôt après, en 1181, à l'âge d'environ cinquante-quatre ans.

BERNARD (SAINT),

PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE, PREMIER ABBÉ DE CLAIRVAUX,

FILS DE TECELIN ET D'ALIX OU ALETTE DE MONTBAR.

(N° 1703.) ANDREA SACCHI. — Vers 1650.

Né en 1091, dans le village de Fontaine, en Bourgogne. — Mort le 20 août 1153.

BERNARD (SAINT),

PÈRE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE, PREMIER ABBÉ DE CLAIRVAUX.

(N° 1704.) LÉON DE LESTANG, d'après Andrea Sacchi.

Mort en 1153.

Saint Bernard est un des hommes à qui a appartenu le rôle le plus important dans l'histoire du moyen âge. Il pouvait prétendre, par sa naissance et par son éducation, à tous les honneurs du siècle, mais un penchant irrésistible l'entraîna dès son jeune âge vers la vie monastique, et il entra à vingt-trois ans dans la célèbre abbaye de Cîteaux. Son rigoureux ascétisme ne tarda pas à en trouver la discipline trop relâchée, et il alla, dans l'âpre solitude de Clairvaux (1115), préluder à la réforme générale des ordres religieux en Occident, qui fut une des œuvres les plus laborieuses et l'une des plus belles gloires de sa vie. Enseveli dans cette profonde

retraite, son savoir et ses vertus ne s'en répandirent pas moins au dehors et le rendirent bientôt la lumière de l'Église. A cette époque, où la science théologique tenait une si grande place dans le monde, on s'adressait à lui de tous les points de la chrétienté pour qu'il fût l'arbitre des controverses, et l'on vit plusieurs fois les papes et les rois abaisser devant lui leur majesté pour invoquer l'aide de sa sagesse et de son éloquence surnaturelles. On peut dire que, du fond de sa cellule, il exerçait en Europe le souverain empire de l'opinion. Ce fut à lui que Hugues de Payens demanda, en 1128, la règle de l'ordre du Temple. Ce fut lui qui, en 1130, décida entre les deux pontifes qui se disputaient la tiare, et fit triompher les droits d'Innocent II. Ce fut lui enfin qui servit d'organe à la catholicité, au concile de Sens, pour faire condamner les erreurs de Pierre Abailard, ce prince de l'école au XII[e] siècle. Nous avons dit ailleurs comment saint Bernard prêcha à Vezelay, en 1146, la seconde croisade, à la prière du pape Eugène III, son ancien disciple, et comment il entraîna successivement le roi de France Louis VII et l'empereur Conrad dans cette pieuse entreprise. Il mourut usé d'austérités, et fut canonisé, vingt ans après sa mort, avec la plus grande pompe, par le pape Alexandre III. Vers la fin du siècle dernier, Pie VI l'a reconnu solennellement père et docteur de l'Église.

RAYMOND DU PUY,

PREMIER GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM.

FILS DE N..... DU PUY-MONTBRUN, EN DAUPHINÉ.

(N° 1705.) LAEMLEIN. — 1842.

Né..... — Mort vers 1160.

Gérard de Martigues avait gouverné avec le titre de gardien ou de recteur l'hôpital de Saint-Jean à Jérusalem. Raymond du Puy lui succéda, et ce fut sous lui que les chevaliers, qui dans le principe étaient voués uniquement aux soins des malades, se consacrèrent en même temps à la défense de la terre sainte. Le pape Calixte II les constitua en ordre religieux et militaire, leur donna une règle qui déterminait leurs obligations, et Raymond du Puy fut leur premier grand maître. Jusqu'en 1160, où il mourut, Raymond du Puy partagea tous les travaux guerriers des rois de Jérusalem.

PHILIPPE II, DIT AUGUSTE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1243, p. 38 du tome VII.) AMIEL. — 1837.

Mort en 1223.

PHILIPPE II, DIT AUGUSTE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1706, voir n° 1243.) ÉMILE SIGNOL.

THIBAUD, COMTE DE CHAMPAGNE,

CINQUIÈME DU NOM, DIT LE BON, COMTE DE BLOIS ET DE CHARTRES,

GRAND SÉNÉCHAL DE FRANCE,

SECOND FILS DE THIBAUD, QUATRIÈME DU NOM, DIT LE GRAND, COMTE DE CHAMPAGNE ET DE BLOIS, ET DE MAHAUD DE CARINTHIE.

(N° 1707.) GIRAUD, d'après un portrait gravé.

Né....... — Marié : 1° en....... à Sibylle de Château-Renaud, veuve de Josselin d'Aunéau ou des Aunettes; 2° vers 1164, à Alix de France, seconde fille de Louis VII, dit *le Jeune*, roi de France, et d'Éléonore de Guyenne. — Mort en 1191.

Thibaud V fut fait sénéchal de France par le roi Louis VII, en 1152. Il avait accompagné ce prince à la croisade, en 1147, et, malgré son grand âge, reprit la croix en 1190, avec Philippe-Auguste. Il mourut au siége d'Acre, en 1191.

RAOUL,

PREMIER DU NOM,

COMTE DE CLERMONT EN BEAUVOISIS,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1346, p. 136 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1191.

PIERRE,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1376, p. 171.) Écusson.

Vivait encore en 1190.

CLÉMENT (ALBÉRIC),

SEIGNEUR DU MEZ,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1377, p. 171.) Écusson.

Mort en 1191.

CLÉMENT (ALBÉRIC),

SEIGNEUR DU MEZ,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1708, voir n° 1377.) Decaisne, d'après un ancien tableau.

BOURNEL (GUILLAUME),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1378, p. 172 du tome VII.) Écusson.

Vivait encore en 1195.

MELLO (DREUX DE),

QUATRIÈME DU NOM,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1347, p. 136.) Écusson.

Mort en 1219.

ARRAS (NEVELON D'),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1379, p. 172.) Écusson.

Vivait vers 1202.

CLÉMENT (HENRI),

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DU MEZ ET D'ARGENTAN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1380, p. 173.) Écusson.

Mort en 1214.

CLÉMENT (JEAN),

SEIGNEUR DU MEZ ET D'ARGENTAN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1381, p. 173 du tome VII.) Écusson.

Mort vers 1262.

FRÉDÉRIC Ier, SURNOMMÉ BARBEROUSSE,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE,

FILS DE FRÉDÉRIC, DUC DE SOUABE, NEVEU DE L'EMPEREUR CONRAD, ET DE JUDITH, FILLE DE HENRI LE NOIR, DUC DE BAVIÈRE.

(N° 1709.) PICOT.

Né en 1121. — Marié : 1° en 1149, à Adélaïde, fille de Thibaut, margrave de Vohbourg; 2° en 1156, à Béatrix, fille et héritière de Renaud, comte de Bourgogne. — Mort le 10 juin 1190.

Frédéric Barberousse est le premier prince de cette maison de Hohenstauffen qui eut à soutenir de si longs et de si graves démêlés contre le saint-siége et les républiques italiennes. A la mort de son oncle Conrad III, il fut élu empereur par la diète rassemblée à Francfort, et couronné à Aix-la-Chapelle au mois de mars 1152. Son ambition se tourna tout aussitôt vers l'Italie, et il y parut en 1154, appelé comme arbitre par le pape Adrien IV et par les petites républiques de la Lombar-

die, qui devaient bientôt le traiter en ennemi. Adrien consentit à lui poser sur la tête la couronne impériale (1155), mais les portes de Rome lui furent fermées par l'esprit républicain qui animait le peuple de cette grande ville. Les cités lombardes se préparèrent à défendre par les armes la liberté qu'il prétendait leur ravir, et le pape lui-même prit la fière attitude que Grégoire VII avait prise contre l'empereur Henri IV. Cette lutte du siége apostolique, protecteur de l'indépendance italienne contre la puissance impériale, dura dix-huit années. Frédéric Barberousse fut d'abord victorieux, et le coup terrible qu'il frappa contre Milan, en 1162, mit toutes les républiques lombardes sous ses pieds. Mais son joug s'appesantit si durement sur les peuples asservis, qu'ils ne prirent plus conseil que du désespoir, et, sous les auspices du pape Alexandre III, une ligue des villes lombardes se forma en 1167, décidée à tout faire et à tout souffrir pour repousser la domination germanique. Cette fois Frédéric Barberousse déploya vainement tout l'appareil de sa puissance : il échoua au siége d'Alexandrie-de-la-Paille, boulevard de la liberté italienne, qui venait de s'élever et qu'il voulait détruire (1175), et, bientôt après, il eut la honte d'être vaincu à Lignano, en bataille rangée, par les bourgeois de Milan (1176). Son orgueil fut forcé de céder, et le traité de Constance, ménagé en 1183 par la pacifique influence du pape Alexandre III, ne laissa plus à l'empereur en Italie que des prérogatives presque uniquement honorifiques. Frédéric Barberousse venait de marier son fils Henri à l'hé-

ritière des Deux-Siciles (1186), et de donner ainsi une nouvelle grandeur à sa maison, lorsque retentit en Europe le cri de la troisième croisade. Les villes italiennes, comme les seigneurs de l'Allemagne, cédèrent alors à l'entraînement qui poussait la chrétienté vers l'Orient, et l'empereur prit la route de la terre sainte à la tête d'une puissante armée. La grandeur de son nom, et une première victoire remportée dans l'Asie Mineure, frappèrent les musulmans d'épouvante. Les portes d'Iconium s'étaient ouvertes devant lui, et il touchait aux frontières de la Syrie, quand il trouva la mort en se baignant dans les eaux du Salef (10 juin 1190). Il était âgé de soixante-neuf ans.

RICHARD Ier, DIT CŒUR-DE-LION,

ROI D'ANGLETERRE,

TROISIÈME FILS DE HENRI II, ROI D'ANGLETERRE, ET D'ÉLÉONORE DE GUYENNE.

(N° 1710.) BLONDEL. — 1840.

Né le 13 septembre 1157. — Marié, le 12 mai 1191, à Bérengère de Navarre, fille de Sanche VI, dit *le Sage*, roi de Navarre, et de doña Sancha de Castille. — Mort le 6 avril 1199.

Richard, investi en 1169, par Henri II, du duché d'Aquitaine, s'associa bientôt au génie inquiet et remuant des peuples qu'il gouvernait, et prit plusieurs fois les

armes contre son père. Ses continuelles rébellions empoisonnèrent les dernières années de Henri II, qui lui laissa, avec l'héritage de la couronne, celui de la malédiction paternelle (1189). Richard prit la croix l'année suivante, en même temps que Philippe-Auguste, et s'unit à lui par les liens de la fraternité militaire; mais leur intimité fit bientôt place à une haine jalouse qui éclata en Sicile et continua pendant tout leur séjour dans la terre sainte. Le roi d'Angleterre y demeura après le départ de son rival, et, par ses héroïques exploits, se rendit l'admiration et la terreur des infidèles. Mais, impuissant à prévaloir contre le génie de Saladin, et forcé de renoncer à la conquête de Jérusalem, il quitta la Palestine, et l'on sait l'histoire des quatorze mois de captivité qu'il eut à subir en Allemagne. Délivré des mains de l'empereur Henri VI par la tendre et active sollicitude de sa mère Éléonore (1194), il tomba comme la foudre en Angleterre pour y châtier la révolte de son frère Jean et des barons engagés dans sa cause. Il ne tarda pas à se tourner contre Philippe-Auguste, qui avait profité de son absence pour entreprendre sur ses domaines. La lutte des deux princes, soutenue sans beaucoup d'éclat de part et d'autre, et interrompue par des trêves fréquentes, dura quatre années. Richard continua à y faire admirer ses prouesses chevaleresques. Au mois de mars 1199, il alla assiéger Aimar, vicomte de Limoges, dans son château de Chalus, pour lui ravir un trésor dont il réclamait la possession au nom de son droit de suzeraineté. Il fut blessé, devant ce château,

d'une flèche qui lui donna la mort. Ses restes furent transportés dans l'abbaye de Fontevrault.

BAUDOUIN Ier,

EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE,

COMTE DE FLANDRE ET DE HAINAUT,

FILS AÎNÉ DE BAUDOUIN V, COMTE DE HAINAUT, ET DE MARGUERITE D'ALSACE, COMTESSE DE FLANDRE.

(N° 1711.) PICOT.

Né à Valenciennes, au mois de juillet 1171. — Marié, en 1185, à Marie de Champagne, fille puînée d'Henri, premier du nom, comte palatin de Champagne et de Brie, et de Marie de France. — Mort au mois de juillet 1206.

Baudouin, neuvième du nom, hérita du comté de Flandre en 1194, et prêta à Philippe-Auguste le serment de foi et hommage. Il fut un des seigneurs qui prirent la croix en 1200, à la voix du pape Innocent III, et allèrent chercher à Venise les galères qui devaient les transporter en terre sainte. Mais la politique intéressée des Vénitiens détourna d'abord à son profit l'ardeur belliqueuse des croisés, et, bientôt après, leur médiation armée fut invoquée dans les querelles dont le trône impérial était l'objet à Constantinople. Les croisés prirent deux fois cette grande ville : la première, pour rétablir l'empereur Isaac l'Ange sur le trône ; la seconde pour leur propre compte, et ce fut alors (1204) que leur

choix mit la couronne des empereurs d'Orient sur la tête de Baudouin, comte de Flandre. Les récits du temps témoignent tristement de la splendeur effacée de ce nouvel empire, qui succédait dans Byzance à celui de Constantin. Baudouin fut contraint, dès l'année suivante, d'aller faire la guerre aux Bulgares, dont le voisinage menaçant pressait ses frontières mal défendues. Il tomba prisonnier entre leurs mains, et mourut l'année suivante dans la captivité, à l'âge de trente-cinq ans.

GUY DE LUSIGNAN,

ROI DE JÉRUSALEM ET DE CHYPRE,

QUATRIÈME FILS DE HUGUES DE LUSIGNAN, HUITIÈME DU NOM, DIT LE BRUN, SIRE DE LUSIGNAN, ET DE BOURGOGNE DE RANCON, DAME DE FONTENAY.

(N° 1712.) PICOT.

Né vers 1145. — Marié à Sibylle d'Anjou, veuve de Guillaume de Montferrat, troisième du nom, marquis de Montferrat, et fille d'Amaury d'Anjou, comte de Jaffa, roi de Jérusalem, et d'Agnès de Courtenay. — Mort en 1194.

Guy de Lusignan tenait ses droits au trône de Jérusalem de son mariage avec Sibylle d'Anjou, fille du roi Amaury. Le principal souvenir qui se rattache à son règne est celui de la funeste bataille de Tibériade, avec laquelle finit, en 1187, le royaume fondé par Godefroy

de Bouillon. Saladin, fils d'Ayoub, entra victorieux dans la ville sainte, et tous les efforts de la troisième croisade ne purent rendre à Guy de Lusignan que la possession de Ptolémaïs. Richard Cœur-de-Lion lui céda, en 1192, l'île de Chypre en échange du vain titre de roi de Jérusalem. Guy de Lusignan y mourut, en 1194, à l'âge de quarante-neuf ans.

CONRAD, MARQUIS DE MONTFERRAT,

SEIGNEUR DE TYR,

FILS DE GUILLAUME III, MARQUIS DE MONTFERRAT, DIT LE VIEUX, ET DE JULIE OU JUDITH, SA SECONDE FEMME, DE LA MAISON DES MARQUIS D'AUTRICHE.

(N° 1713.) PICOT.

Né....... — Marié : 1° en 1186, à Théodora, sœur d'Isaac l'Ange, empereur de Constantinople; 2° en 1189, à Isabelle, fille d'Amaury Ier, roi de Jérusalem, et de Marie Comnène. — Mort le 29 avril 1192.

Conrad prit la croix en 1186, et rejoignit en terre sainte son père et son frère, qui l'y avaient précédé. Nous avons dit ailleurs[1] comment il reçut le marquisat de Tyr pour prix des exploits par lesquels il avait sauvé cette ville des mains de Saladin; comment il acquit des droits au trône de Jérusalem par son mariage avec Isabelle d'Anjou, fille puînée du roi Amaury; comment

[1] Tome VI, IIe partie, page 89.

enfin, au moment d'être investi de cette royauté devenue purement titulaire, il périt sous les coups de deux assassins envoyés, dit-on, contre lui par le Vieux-de-la-Montagne (1192).

LOUIS VIII, SURNOMMÉ LE LION,

ROI DE FRANCE.

(N° 1224, p. 40 du tome VII.) LEHMANN. — 1837.

Mort en 1226.

BLANCHE DE CASTILLE,

REINE DE FRANCE,

SECONDE FILLE D'ALPHONSE IX, DIT LE NOBLE, ROI DE CASTILLE, ET D'ALIÉNOR OU ÉLÉONORE D'ANGLETERRE.

(N° 1714.) RIOULT, d'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

Née vers 1188.—Mariée, le 23 mai 1200, à Louis VIII, dit *le Lion*, roi de France, fils aîné de Philippe II, roi de France, et d'Isabelle de Hainaut, sa première femme. — Morte le 1er décembre 1252.

Blanche de Castille, peu connue comme reine de France, n'appartient que comme régente à l'histoire. Louis VIII étant mort en 1226, ce fut sur elle que reposa le double soin de l'éducation de son fils et du gou-

vernement du royaume : elle s'acquitta de l'un et de l'autre avec gloire. On sait comment ses austères enseignements contribuèrent à mettre dans l'âme du jeune monarque et les vertus royales, dont l'histoire a consacré le souvenir, et la piété du saint que l'église honore. Elle n'en était pas moins attentive à garder les conquêtes dont Philippe-Auguste avait enrichi la couronne, et que lui disputait l'ambition mécontente des grands vassaux. Maniant d'une main aussi habile que ferme les moyens de gouverner que lui fournissait l'organisation féodale, elle sut opposer les uns aux autres les seigneurs dont l'union eût mis son autorité en péril, et fit sortir la royauté plus forte et plus grande des épreuves d'une minorité. Le traité de Paris, conclu par ses soins en 1229, termina la sanglante guerre des Albigeois, et assura à la couronne le magnifique héritage des comtes de Toulouse. Aussi Louis IX paya-t-il toute sa vie d'une confiance sans bornes et d'une déférence plus que filiale la tendresse et les grands services de sa mère. Lorsqu'il quitta son royaume, en 1249, pour se rendre à la croisade, ce fut à Blanche de Castille qu'il remit les rênes de l'État qu'elle avait déjà tenues avec tant de gloire. Il ne devait point la revoir : elle mourut à Vincennes, âgée de soixante-quatre ans, et fut enterrée à Saint-Denis, près du roi son époux.

MONTFORT (SIMON,

TROISIÈME DU NOM, SEIGNEUR ET COMTE DE), DUC DE NARBONNE, COMTE DE TOULOUSE ET DE LEICESTER, VICOMTE DE BÉZIERS ET DE CARCASSONNE,

SECOND FILS DE SIMON, DEUXIÈME DU NOM, SURNOMMÉ LE CHAUVE, SEIGNEUR ET BARON DE MONTFORT, COMTE D'ÉVREUX, ET D'AMICIE OU AMIETTE, COMTESSE DE LEICESTER.

(N° 1715.) DEJUINNE, d'après un portrait de famille.

Né....... — Marié, avant l'an 1190, à Alix de Montmorency, fille de Bouchard V, sire de Montmorency et d'Écouen, et de Laurence de Hainaut. — Mort le 25 juin 1218.

Le nom de Simon de Montfort est un des plus fameux du moyen âge. Simple baron de l'île de France, il avait pris la croix en 1202, avec Thibaut, comte de Champagne, Baudouin IX, comte de Flandre, et toute cette foule de seigneurs qui allèrent assiéger Constantinople. Mais, dès le début de cette expédition, on voit se déclarer en lui cette piété docile en toutes choses aux ordres du siége apostolique, qui, plus tard, lui fera prendre l'épée contre les Albigeois. Sur la défense d'Innocent III, il refusa de guerroyer pour le compte des Vénitiens, comme l'avaient fait ses compagnons d'armes, et alla se signaler en terre sainte par de brillants mais inutiles exploits. Revenu en France, il entendit la voix du souverain pontife qui avait prêché une croisade contre

l'hérésie des Albigeois, et son grand caractère le rendit bientôt le chef de cette expédition. Simon de Montfort, chrétien austère et soldat intrépide, récitait chaque jour, au rapport de son historien, les heures canoniales à leur temps propre, et son zèle pour les intérêts de l'Église exaltait chez lui le courage jusqu'à l'héroïsme. Dans cette guerre de neuf années, il versa des flots de sang, il entassa les ruines, et, sur cet horrible fondement, il se bâtit une seigneurie éphémère, mais sans jamais perdre à ses propres yeux, non plus qu'à ceux des soldats qui combattaient sous lui, le caractère auguste de défenseur de la foi : sa farouche ambition était légitimée pour lui par la sainteté de sa cause. Un concile provincial, tenu à Montpellier, lui déféra, en 1215, la souveraineté du comté de Toulouse, que lui confirma la même année le concile œcuménique de Latran. Mais, pendant que le destructeur de l'hérésie va faire hommage au roi Philippe-Auguste du grand fief dont il vient d'être investi, les populations de la Langue d'oc se soulèvent de toutes parts contre le joug français, et la puissance de ce mouvement national reporte Raymond VI, tout à l'heure fugitif et dépouillé, dans les murs de sa capitale (1217). Montfort a bientôt mis le siége devant Toulouse (1218), mais la mort vient l'y frapper, et il emporte à la fois au tombeau le magnifique surnom de *Machabée* et d'épouvantables malédictions. On reporta ses restes dans le prieuré de Haut-Bruyère, près Montfort-l'Amaury.

LÉVIS (GUY DE),

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE MIREPOIX, DIT LE MARÉCHAL DE LA FOI,

SECOND FILS DE PHILIPPE DE LÉVIS ET D'ÉLISABETH.....

(N° 1716.) Dejuinne, d'après un portrait de famille.

Né....... — Marié à Guiburge de Montfort, troisième fille de Simon, troisième du nom, surnommé *le Chauve*, baron de Montfort, comte d'Évreux, et d'Amicie, comtesse de Leicester. — Mort avant la fin de l'année 1230.

Guy de Lévis était, comme Simon de Montfort son beau-frère, d'une maison seigneuriale de l'île de France, et il se rangea sous sa bannière dans la croisade contre les Albigeois (1208). Il remplissait les fonctions de maréchal de l'armée des croisés, et on l'appelait *le maréchal de la Foi*. Il fut un des seigneurs qui demeurèrent dans les fiefs conquis de la Langue d'oc, et l'on voit son petit-fils Guy III, nommé par Joinville *li mareschaux de Mirepoix*, suivre saint Louis dans son expédition contre Tunis.

JEAN DE BRIENNE,

ROI DE JÉRUSALEM, EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE,

TROISIÈME FILS D'ÉRARD, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE BRIENNE, ET D'AGNÈS DE MONTBÉLIARD.

(N° 1717.) PICOT.

Né vers 1148. — Marié : 1° le 14 septembre 1209, à Marie de Montferrat, reine de Jérusalem, fille de Conrad, marquis de Montferrat, et d'Isabelle d'Anjou, reine de Jérusalem; 2° en 1222, à Bérengère de Castille, fille d'Alphonse IX, roi de Léon et de Galice, et de Bérengère de Castille, sa seconde femme. — Mort le 23 mars 1237.

Nous avons parlé, au VI[e] volume de cet ouvrage[1], du rôle brillant qui appartint à Jean de Brienne dans la quatrième croisade, et qui lui fit décerner, quelques années après, le titre de roi de Jérusalem. Nous avons dit aussi comment, incapable de défendre les faibles débris de la puissance attachée à ce titre, il vint demander à l'Occident des secours qu'il n'obtint pas, et, sept ans après, simple cadet de la maison de Brienne, joignit, mais avec peu de fruit et de gloire, à la couronne qu'il avait portée, celle des empereurs de Constantinople. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

[1] I[re] partie, page 149.

LOUIS IX (SAINT LOUIS),

ROI DE FRANCE

(À L'ÂGE DE TREIZE ANS).

(N° 1718, voir n° 1245, p. 41 du tome VII.)

GALIMARD, d'après un tableau de la galerie du Palais-Royal [1]

Mort en 1270.

LOUIS IX (SAINT LOUIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1245, p. 41.)

AUGUSTE DE CREUSE. — 1837.

LOUIS IX (SAINT LOUIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1719.)

DE CREUSE.

[1] Ce portrait de saint Louis est mentionné par le P. Montfaucon, dans ses Origines de la monarchie française, t. II, p. 165.

« Le jeune roi tient l'oiseau sur la main gauche, à la manière des « princes et des seigneurs de ces temps-là, et de la main droite il tient « une petite baguette pour retenir cet oiseau. » Tout porte à croire que ce tableau est des premières années du XVI° siècle; l'habit de saint Louis est en effet celui de la cour de Louis XII. On y lit l'inscription suivante :

« Pourtraict de sainct Louoy peint en laage de 13 ans, an 1226, et « dont l'original se garde en la Saincte-Chapelle de Paris. »

LOUIS IX (SAINT LOUIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1720, voir n° 1245.) Équestre, par Émile Signol. — 1844.

LOUIS IX (SAINT LOUIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1721, voir n° 1245.) Delaval. — 1840.

MARGUERITE DE PROVENCE,

REINE DE FRANCE,

FILLE AÎNÉE DE RAYMOND-BÉRENGER, QUATRIÈME DU NOM, COMTE DE PROVENCE, ET DE BÉATRIX DE SAVOIE.

(N° 1722.) Mme Rochard, née Bresson, d'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

Née vers 1220. — Mariée, le 27 mai 1234, à Louis IX, roi de France, second fils de Louis VIII, dit *le Lion*, et de la reine Blanche de Castille. — Morte le 20 décembre 1295.

Marguerite était la fille aînée de cet ambitieux comte de Provence qui eut l'honneur de voir ses quatre filles porter la couronne des reines. Elle fut la digne compagne de saint Louis par ses vertus modestes et sa piété

fervente ; elle l'accompagna à la croisade, en 1249, et donna le jour, dans les murs de Damiette, au comte de Nevers, le quatrième de ses fils. Elle survécut longtemps au roi son mari, et mourut en 1295.

ROBERT DE FRANCE,

COMTE D'ARTOIS,

TROISIÈME FILS DE LOUIS VIII, ROI DE FRANCE, ET DE BLANCHE DE CASTILLE.

(N° 1723.) DECAISNE. — 1844.

Né au mois de septembre 1216. — Marié, en 1237, à Mahaud ou Mathilde de Brabant, comtesse d'Artois, fille aînée de Henri, deuxième du nom, duc de Brabant, et de Marie de Souabe, sa première femme. — Mort le 9 février 1250.

Robert de France acquit, par son mariage, le comté d'Artois, et en prit le titre. Nous avons dit ailleurs comment il suivit son frère saint Louis en Égypte et engagea, par sa témérité, la funeste bataille de la Massoure, où il périt le 9 février 1250, à l'âge de trente-quatre ans.

ALPHONSE DE FRANCE,

COMTE DE POITIERS ET DE TOULOUSE,

SIXIÈME FILS DE LOUIS VIII, ROI DE FRANCE,
ET DE BLANCHE DE CASTILLE.

(N° 1724.) DECAISNE. — 1844.

Né le 11 novembre 1220. — Marié, en 1241, à Jeanne, comtesse de Toulouse, fille unique et héritière de Raymond, septième du nom, comte de Toulouse, et de Sancie d'Aragon, sa première femme. — Mort le 21 août 1271.

Le sire de Joinville raconte comment ce prince reçut, en 1241, l'ordre de chevalerie. Il épousa, la même année, Jeanne de Toulouse, fille du comte Raymond VII : ce mariage était un important événement pour la maison de France. Le traité conclu à Paris en 1229 avait déjà démembré le comté de Toulouse et incorporé au domaine direct de la couronne les deux riches sénéchaussées de Carcassonne et de Beaucaire; le reste de ce grand héritage fut alors mis comme en dépôt entre les mains d'un prince français, en attendant sa prochaine réunion au corps de la monarchie. Lorsque saint Louis partit, en 1248, pour son premier voyage d'outre-mer, il laissa à son frère Alphonse le soin de partager avec Blanche de Castille le fardeau de la régence du royaume. Mais ce prince ne tarda pas à suivre la même impulsion qui avait entraîné le pieux monarque

à la croisade, et il le rejoignit en Égypte, où il fut prisonnier avec lui. Alphonse voulut encore accompagner le roi son frère dans sa malheureuse expédition contre Tunis, en 1270. Il y laissa la vie comme lui, mais ce ne fut point sur la terre d'Afrique : après le traité conclu avec le roi de Tunis, il reprenait la route de ses états, lorsque la mort vint le frapper au château de Corneto, dans le Siennois, au mois d'août 1271.

CHARLES DE FRANCE,

PREMIER DU NOM, COMTE D'ANJOU,

ROI DE NAPLES, DE SICILE ET DE JÉRUSALEM,

NEUVIÈME FILS DE LOUIS VIII, ROI DE FRANCE, ET DE BLANCHE DE CASTILLE.

(N° 1725.) DECAISNE. — 1844.

Né au mois de mars 1220. — Marié : 1° le 31 janvier 1245, à Béatrix, comtesse de Provence, quatrième fille de Raymond-Bérenger, quatrième du nom, comte de Provence, et de Béatrix de Savoie; 2° à Milan, le 12 octobre 1268, à Marguerite de Bourgogne, comtesse de Tonnerre, seconde fille d'Eudes de Bourgogne, comte de Nevers, etc. et de Mahaud de Bourbon. — Mort le 7 janvier 1285.

Charles de France reçut en apanage, de son frère saint Louis, les comtés d'Anjou et du Maine, en 1246. Il devint plus tard comte de Provence par suite de son

mariage avec Béatrix, la dernière des filles de ce Raymond-Bérenger qui avait placé les trois autres sur le trône impérial et sur ceux de France et d'Angleterre. Il se signala à côté du roi son frère en Égypte; mais c'était sur d'autres champs de bataille qu'il devait recueillir sa plus grande célébrité. Une famille ennemie du siége apostolique avait succédé aux rois normands dans la souveraineté de l'Italie méridionale : Mainfroy, fils naturel de l'empereur Frédéric II, avait usurpé la couronne des Deux-Siciles après la mort de son père, et la maintenait sur sa tête à l'aide d'une armée de Sarrasins. Le pape Urbain IV conçut la pensée d'affranchir le saint-siége de ce voisin redoutable, en déchaînant contre lui Charles d'Anjou, le plus intrépide peut-être, mais aussi le plus impitoyable des guerriers de son temps (1265). Charles d'Anjou, pressé par les instances de son ambitieuse épouse, qui voulait ceindre à tout prix la couronne royale, accepta des mains du souverain pontife le double titre de patrice de Rome et de roi des Deux-Siciles. Il alla chercher Mainfroy, et le défit dans les plaines de Bénévent (1266). Maître par la victoire de Naples et de la Sicile, il y exerça sans pitié les droits de la conquête, et la haine des peuples ne tarda pas à lui susciter un rival dans le jeune Conradin, petit-fils de Frédéric II, qui vint imprudemment chercher une défaite à Tagliacozzo (1268), et la mort sur un échafaud. Charles d'Anjou ne mit plus dès lors de bornes à son ambition, non plus qu'à ses rigueurs. On sait comment ce fut lui qui, par ses conseils, poussa saint Louis à la fatale croisade contre

Tunis (1270). Il avait acquis de Marie, princesse d'Antioche, des droits à la couronne de Jérusalem (1277) : il convoita bientôt une plus grande proie, et le pape Martin IV, en excommuniant l'empereur grec Michel Paléologue (1281), semblait livrer Constantinople à ses armes, jusqu'alors invincibles ; mais ce superbe monarque touchait au terme de ses prospérités. La catastrophe des vêpres siciliennes est trop connue pour que nous en redisions ici les détails (1282). Le résultat en fut d'affranchir la Sicile, et de placer son indépendance reconquise sous la protection de Pierre III, roi d'Aragon. Vainement Charles s'arma contre les rebelles des anathèmes pontificaux, joints à tout l'appareil de sa puissance ; vainement Martin IV donna-t-il les états d'Aragon au comte de Valois, fils puîné du roi de France Philippe le Hardi (1283). La fortune abattue de Charles d'Anjou n'en fut point relevée : il eut encore la douleur de voir son fils, le prince de Salerne, tomber aux mains de l'amiral aragonais Roger de Loria (1284), et mourut peu après à Foggia, dans la Capitanate, au milieu même de l'effort le plus vigoureux de sa vengeance. Il était dans sa soixante-cinquième année.

JOINVILLE (JEAN,

SIRE DE),

SÉNÉCHAL DE CHAMPAGNE,

FILS DE SIMON, SIRE DE JOINVILLE, ET DE BÉATRIX, FILLE D'ÉTIENNE II, VICOMTE D'AUXONNE.

(N° 1726.) N........

Né en 1224. — Marié : 1° en 1240, à Adélaïde de Grandpré; 2° en..... à Alix de Risnel. — Mort en 1319.

Jean, sire de Joinville a rendu son nom inséparable de celui du roi saint Louis, dont il a écrit l'histoire. Élevé à la cour de Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre, le plus célèbre trouvère de cette époque, il y prit ce goût pour les arts de l'esprit, peu commun parmi les barons du moyen âge. Il remplissait les fonctions de sénéchal et de grand maître de la maison de son suzerain, lorsqu'en 1247 saint Louis publia le ban par lequel il appelait les seigneurs français à le suivre à la croisade. On sait comment Joinville répondit à cet appel, et comment, dès les premiers jours de l'expédition, son *sens subtil* et l'aimable enjouement de son caractère le rendirent cher au roi, dont il partagea la gloire et les malheurs. Revenu avec lui en France dans l'année 1254, il mit ses soins à réparer les maux que les six années de son absence avaient faits aux hommes de sa terre. Mais saint Louis ne voulut point perdre les bons services d'un ami si

éclairé et si fidèle, et Joinville nous apprend, dans ses récits pleins de naïveté, que lorsqu'il se rendait à la cour de France, son bon maître le faisait asseoir à sa table, le plaçait à la porte de son palais pour recevoir les requêtes, et lui ordonnait de siéger à ses côtés pour rendre la justice sous le chêne de Vincennes. Cependant Joinville ne put se décider à suivre le pieux monarque dans sa seconde croisade; il se croyait comptable devant Dieu des souffrances endurées par ses vassaux vingt ans auparavant, et il semblait qu'il eût un douloureux pressentiment de la triste fin de cette expédition. Ce fut pour lui une tardive mais bien douce consolation de voir, en 1297, le prince qu'il pleurait inscrit par le pape Boniface VIII sur la liste des saints que l'Église honore. « Dans la chapelle de mon château de Joinville, j'ai fait faire, dit-il, ung autel, et là y ai estably une messe perpétuelle par chaque jour, bien fondée, en l'onneur de Dieu et de monseigneur sainct Loys. » Le soin de recueillir les précieux souvenirs de la vie du saint roi remplit la longue vieillesse du sénéchal de Champagne. Mais la dure tyrannie de Philippe le Bel vint l'arracher à ces loisirs d'un serviteur fidèle, et il entra dans la ligue de la noblesse champenoise contre ce monarque. Comme en cette circonstance il avait réclamé les droits du seigneur féodal, il sut plus tard, malgré son grand âge, en accomplir les devoirs. On le vit, à quatre-vingt-onze ans, se ranger sous la bannière royale, lorsqu'en 1315 Louis X convoqua ses vassaux pour faire la guerre aux Flamands. Les historiens varient sur l'époque de sa

mort; les savants auteurs de l'Art de vérifier les dates la placent en 1319.

MONTMORENCY (MATHIEU,

DEUXIÈME DU NOM, DIT LE GRAND, SEIGNEUR DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1348, p. 137 du tome VII.) En buste, par LUGARDON, d'après un portrait gravé.

Mort en 1230.

MONTFORT (AMAURY,

QUATRIÈME DU NOM, COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1349, p. 138.) En pied, par HENRI SCHEFFER, d'après un portrait gravé.

Mort en 1241.

CHALLERANGES (FERRY PASTÉ,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1382, p. 174.) Écusson.

Vivait vers 1240.

BEAUMONT (JEAN DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1383, p. 174.) Écusson.

Vivait vers 1250.

NEMOURS (GAUTIER,
TROISIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),
MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1384, p. 175 du tome VII.) Ecusson.

Vivait en 1257.

ARGENTAN, (HENRI-CLÉMENT,
DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DU MEZ ET D'),
MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1385, p. 176.) En buste, par AUGUSTE COUDER, d'après un portrait gravé.

Mort en 1265.

PRÉCIGNY (RENAUD DE),
MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1387, p. 177.) Écusson.

Mort en 1270.

FLORENT DE VARENNES,
AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1274, p. 75.) ....

Vivait en 1270.

TRASIGNIES (GILLE, DIT LE BRUN,

SEIGNEUR DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1350, p. 139 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1276.

ESTRÉES (RAOUL D'),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1388, p. 177.) Écusson.

Vivait encore en 1282.

SAINT-MAARD (LANCELOT DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1389, p. 178.) Écusson.

Vivait encore en 1287.

GUILLAUME II,

COMTE DE HOLLANDE, ROI DES ROMAINS,

FILS AÎNÉ DE FLORENT IV, COMTE DE HOLLANDE, ET DE MATHILDE, FILLE DE HENRI Ier, DUC DE BRABANT, ET DE MATHILDE D'ALSACE.

(N° 1727.) Ancien tableau[1].

Né en 1227. — Marié, le 25 janvier 1251, à Élisabeth, fille d'Othon Ier, duc de Brunswick, et de Mathilde ou Marie, fille d'Albert, margrave de Brandebourg. — Mort au mois de février 1256.

Guillaume, comte de Hollande, n'est connu dans l'histoire que pour avoir été opposé à Frédéric II par le pape Innocent IV, dans la lutte du sacerdoce et de l'empire. Ce fut en 1247 que, par suite de la sentence pontificale qui déclarait l'empereur déchu du trône, et appelait les princes allemands à une nouvelle élection, les trois électeurs ecclésiastiques de Cologne, de Trèves et de Mayence conférèrent à Guillaume le titre de roi des Romains. Ayant surpris l'année suivante la ville d'Aix-la-Chapelle, il y fit placer la couronne sur sa tête, sans que Frédéric II, qui se débattait avec peine contre les anathèmes du pape et les révoltes de l'Italie, pût songer à le combattre. A la mort de cet empereur (1250), l'Allemagne entra dans les désordres du grand interrègne,

[1] On lit sur le tableau l'inscription suivante :
Wilhelmis regis Romanorv. Com. hol. Effigies a frisiis cæs. a° 1256.

et Guillaume de Hollande rangea sous sa bannière une partie du corps germanique, tandis que l'autre suivait celle de Conrad IV, fils de Frédéric II. Guillaume, seul maître titulaire de l'empire par la mort de son rival, en 1254, semblait appelé à y rétablir l'autorité des lois et les droits de la puissance souveraine; mais le temps lui manqua pour cette grande tâche, et il mourut en faisant la guerre aux Frisons, au mois de février 1256, à l'âge de vingt-neuf ans.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1246, p. 42 du tome VII.) SAINT-ÈVRE. — 1837.

Mort en 1285.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1728, voir n° 1246, p. 42.) JOLLIVET.

PHILIPPE III, DIT LE HARDI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1729, voir n° 1246.) LAEMLEIN.

SAINT LOUIS DE SICILE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE,

FILS DE CHARLES II, DIT LE BOITEUX, ROI DE NAPLES, DE SICILE ET DE JÉRUSALEM, ET DE MARIE DE HONGRIE.

(N° 1730.) Ancien tableau.

Né à Nocera, au mois de février 1275. — Mort le 19 août 1298.

Louis, fils aîné de Charles II, roi de Sicile, était encore enfant lorsqu'il fut envoyé comme otage, pour remplacer son père prisonnier, auprès de Pierre III, roi d'Aragon. Il séjourna ainsi sept années à Barcelone et conçut, durant sa captivité, un dégoût si profond pour le monde, que, redevenu libre, il voulut aussitôt prendre l'habit des religieux de saint François (1294). En vain le roi son père lui offrit-il l'héritage du trône de Naples et la main de la princesse de Majorque : il céda à son frère Robert tous les droits que sa naissance lui donnait aux honneurs de la terre, et, dès que son âge le lui permit, il reçut les ordres sacrés. Son vœu était de s'ensevelir dans une pieuse retraite; mais le pape Boniface VIII fit violence à son humilité et le plaça, malgré sa jeunesse, sur le siége épiscopal de Toulouse (1296). Louis n'exerça que deux années cette souveraine magistrature des âmes, mais il remplit ces deux années de tant de vertus et de bonnes œuvres, que les peuples crurent à sa sainteté avant qu'elle eût été proclamée par

l'Église. Il était parti pour Rome afin d'y déposer aux pieds du pape les fonctions trop éclatantes de l'épiscopat; mais il ne put aller jusqu'au terme de son voyage, et mourut au château de Brignoles, en Provence, âgé seulement de vingt-trois ans. Il fut canonisé dix-neuf ans après sa mort par le pape Jean XXII, en 1317.

BEAUJEU (HÉRIC DE),

SEIGNEUR D'HERMENC,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1386, p. 176 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1270.

BEAUJEU (HUMBERT DE),

SIRE DE MONTPENSIER,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1351, p. 140.) Écusson

Mort en 1285.

COUCY (ENGUERRAND DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1275, p. 75.) ....

Vivait vers 1285.

VERNEUIL (FERRY DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1390, p. 178 du tome VII.) Écusson.

Vivait vers 1278.

CRESPIN (GUILLAUME),

CINQUIÈME DU NOM, DIT LE JEUNE,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1391, p. 179.) Écusson.

Vivait encore en 1283.

HARCOURT (JEAN,

DEUXIÈME DU NOM, SIRE D'),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1392, p. 179.) Écusson.

Mort en 1302.

ALBERT, SURNOMMÉ LE GRAND,

ÉVÊQUE DE RATISBONNE,

ISSU DE LA FAMILLE DES COMTES DE BOLLSTŒDT.

(N° 1731.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Lawingen, sur le Danube, selon les uns, en 1193, selon les autres, en 1205. — Mort à Cologne, le 15 novembre 1280.

Une sorte d'obscurité enveloppe la vie de ce personnage, si renommé à l'époque où il vécut. Albert fit ses premières études dans l'université de Pavie, et prit, en 1221, l'habit des moines de Saint-Dominique, alors que cet ordre célèbre, qui venait de naître, était dans la première ferveur de son institution. Il s'acquit bientôt une telle réputation de savoir, qu'il put paraître sur le grand théâtre des écoles de Paris et y donner des leçons à la jeunesse. La place Maubert, s'il faut en croire de doctes recherches, était le lieu où *maître Aubert* distribuait son enseignement, et en a gardé son nom. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il publia alors un commentaire sur Aristote qui accrut sa renommée, et qu'il eut l'honneur de compter saint Thomas d'Aquin parmi ses disciples. Il fut fait provincial de son ordre en 1254, et retourna en Allemagne. Nommé maître du sacré palais par le pape Alexandre IV, il fut élevé, en 1260, sur le siége épiscopal de Ratisbonne. Le soin de prêcher la croisade en Allemagne et en Bohême lui fut confié, à cette époque où croulaient en Orient les derniers débris de la domination chrétienne, et il siégea au concile tenu à Lyon par le pape Grégoire X, en 1274. Il mourut à Cologne, en 1280. L'étendue de son savoir lui fit donner le surnom de *Grand* par ses contemporains. Ses recherches curieuses sur la mécanique et les sciences naturelles ont attaché à son nom une autre sorte de célébrité, qui tient plus de la fable que de l'histoire.

PHILIPPE IV, DIT LE BEL,

ROI DE FRANCE.

(N° 1247, p. 43 du tome VII.) BÉZARD. — 1837.

Mort en 1314.

JEANNE DE NAVARRE,

REINE DE FRANCE.

FILLE UNIQUE ET HÉRITIÈRE DE HENRI Ier, DIT LE GRAS, ROI DE NAVARRE, COMTE DE CHAMPAGNE ET DE BRIE, ET DE BLANCHE D'ARTOIS.

(N° 1732.) Ancien tableau.

Née en 1270. — Mariée, le 16 août 1284, à Philippe IV, dit *le Bel*, roi de France. — Morte le 2 avril 1305.

Jeanne, par son mariage avec Philippe le Bel, réunit, pour quelques années, à la couronne de France celle de Navarre, qui devait en être détachée à la mort de Louis le Hutin, l'aîné de ses fils. Elle fonda à Paris, en 1303, le collége de Navarre, et mourut deux ans après au château de Vincennes.

LOUIS,

DUC DE BOURBON,

PREMIER DU NOM, COMTE DE CLERMONT ET DE LA MARCHE,

PAIR ET CHAMBRIER DE FRANCE,

FILS AÎNÉ DE ROBERT DE FRANCE, COMTE DE CLERMONT, ET DE BÉATRIX DE BOURGOGNE, DAME DE BOURBON.

(N° 1733.) Amiel, d'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu.

Né..... — Marié à Pontoise, au mois de juin 1310, à Marie de Hainaut, fille puînée de Jean, deuxième du nom, comte de Hainaut, et de Philippe de Luxembourg. — Mort au mois de janvier 1341.

C'est le premier des princes de la maison de France qui ait joint à son nom celui de l'ancienne seigneurie de Bourbon, érigée pour lui en duché-pairie dans l'année 1327. Il reçut l'ordre de chevalerie des mains de Philippe le Bel, et lui prêta une fidèle assistance dans toutes les guerres qu'il eut à soutenir. On le voit, en 1294, commander une armée envoyée en Guyenne pour combattre les Anglais; on le voit déployer sa bannière à côté de celle de Robert d'Artois, contre les belliqueuses communes de Flandre, dans la fatale journée de Courtray (1302), et suivre, bientôt après, le roi dans la glorieuse revanche prise à Mons-en-Puelle (1304). Le duc de Bourbon se trouvait encore sous les ordres de Philippe de Valois à la bataille de Cassel, en 1328.

HUMBERT,

DAUPHIN DE VIENNOIS,

PREMIER DU NOM, COMTE D'ALBON, BARON DE LA TOUR DU PIN ET DE COLIGNY, SÉNÉCHAL DU ROYAUME D'ARLES,

QUATRIÈME FILS D'ALBERT, TROISIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE LA TOUR DU PIN, ET DE BÉATRIX DE COLIGNY.

(N° 1734.)

Debacq, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né vers 1240. — Marié, par contrat du 1er septembre 1273, à Anne de Bourgogne, dauphine de Viennois. — Mort le 12 avril 1307.

Humbert, avant son mariage, était chanoine de l'église de Paris, chantre de celle de Lyon, en 1253, et doyen de celle de Vienne, en 1261. Ses droits de souveraineté lui furent contestés à divers titres par Robert II, duc de Bourgogne, et par Amédée V, comte de Savoie. Fatigué des longues agitations de sa vie, il se retira, en septembre 1306, à la chartreuse du Val-de-Sainte-Marie, diocèse de Valence, où il mourut à l'âge d'environ soixante-sept ans.

MONTMORENCY (MATHIEU,

QUATRIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1276, p. 76 du tome VII.) ....

Mort en 1304 ou 1305.

HARCOURT (JEAN,

DEUXIÈME DU NOM, SIRE D'),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1277, p. 77.) ....

Mort en 1302.

OTHON DE TOCY,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1278, p. 78.) ....

Mort en 1297.

NESLE (RAOUL DE CLERMONT,

DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

N° 1352, p. 141.) Écusson.

Mort en 1302.

LE FLAMENC (RAOUL),

CINQUIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE CANY,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1393, p. 180 du tome VII.) Écusson.

Vivait en 1287.

VARENNES (JEAN DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1394, p. 180.) Écusson.

Vivait encore en 1292.

MELUN (SIMON DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1395, p. 181.) Écusson.

Mort en 1302.

NESLE (GUY DE CLERMONT,

PREMIER DU NOM, DIT DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

N° 1396, p. 182.) Écusson.

Mort en 1302.

BENOIST - ZACHARIE,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1279, p. 78 du tome VII.) ....

Vivait en 1314.

RAYNIER DE GRIMAUT, OU GRIMALDI,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1280, p. 79.) ....

Mort en 1314.

CHEPOY OU CEPOY (THIBAUT,

SIRE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1281, p. 80.) ....

Mort avant janvier 1316.

MERLE (FOUCAUT, DIT FOULQUES,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

N° 1397, p. 183.) Écusson.

Vivait encore en 1314.

MARIE DE BAUFFREMONT,

DAME DE COUCHES,

FILLE DE N..... DE BAUFFREMONT ET DE ......

(N° 1735.) Ancien tableau, d'après un portrait de famille.

Née le 20 novembre 1285. — Mariée, vers 1300, à Étienne de Montagu, premier du nom, seigneur de Sombernon, de Malain et de Couches, fils aîné d'Alexandre de Montagu, seigneur de Sombernon et de Malain, et d'Agnès de Neufchâtel. — Morte le 2 mai 1334.

Le seigneur de Couches qui épousa Marie de Bauffremont tenait de loin à la famille des rois de France. Il sortait d'un des rameaux détachés de l'ancienne maison de Bourgogne.

DANTE ALIGHIERI,

POËTE.

(N° 1736.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Florence au commencement de l'année 1265. — Marié vers 1291 à Gemma de' Donati. — Mort à Ravenne, le 14 septembre 1321.

DANTE ALIGHIERI,

POËTE.

(N° 1737.) CAMUCCINI, d'après Raphaël.

Dante Alighieri eut pour maître Brunetto Latini, poëte et philosophe, dont il paya plus tard les leçons en lui donnant dans son *Enfer* une triste immortalité. On a fait remonter aux premières années de son enfance son idéale passion pour cette Béatrix, dont il a rendu le nom inséparable du sien dans les souvenirs de l'histoire. Ce fut elle qui lui inspira, dit-on, ses premiers vers. Dante appartenait par sa naissance au parti guelfe, dominant dans Florence depuis la fin du XIIIe siècle; il fut soldat, comme tous les citoyens l'étaient alors dans les républiques de l'Italie, et porta les armes contre les Gibelins au combat de Campaldino en 1289, et l'année suivante au siége de Caprona. Il servit aussi sa patrie dans les négociations, et fut quatorze fois employé comme ambassadeur. Il était âgé de trente-cinq ans, lorsqu'en 1300 il fut élevé, sous le titre de *Prieur des arts*, à la première magistrature de Florence. Mais, comme si cette ville ne trouvait pas que ce fût assez d'être déchirée par les deux grandes factions qui se partageaient l'Italie, elle vit le parti guelfe se diviser dans son sein entre les deux puissantes familles des Cerchi et des Donati, entre les *blancs* et les *noirs*. Des dissensions domestiques rangèrent le Dante parmi les blancs, et il fut enveloppé dans la défaite de ce parti. Banni de Florence, il essaya en

1304, mais vainement, d'y rentrer les armes à la main. Il devait achever ses jours dans l'exil, et ne revoir jamais cette patrie que tantôt il embrassait de son ardent amour, tantôt il poursuivait de ses implacables malédictions. On le voit pendant plusieurs années fuyant d'asile en asile, goûtant, selon son admirable expression, « combien est amer le pain de l'étranger, » et conduit par sa destinée errante jusqu'à Paris (1310), où il vint s'asseoir sur les bancs des écoles et soutenir des thèses de théologie. Son dernier refuge fut la petite cour de Ravenne, où il reçut de Guido Novello une généreuse hospitalité, et il expira dans cette ville en 1321, à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut au milieu des épreuves de son long exil, que Dante écrivit le grand poëme qui a immortalisé son nom. *La Divina commedia*, composée de trois parties *l'Enfer*, *le Purgatoire* et *le Paradis*, est le plus ancien, et est resté le plus admirable, peut-être, des monuments de la poésie italienne.

VILLARET (FOULQUES DE),

VINGT-QUATRIÈME GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM.

(N° 1738.) EUGÈNE GOYET. — 1841.

Né..... — Mort le 1er septembre 1327.

Foulques de Villaret succéda en 1307 à son frère Guillaume dans la dignité de grand maître des chevaliers de Saint-Jean. Nous avons dit, dans les volumes

précédents [1], comment il eut le bonheur d'accomplir l'expédition préparée par son prédécesseur contre l'île de Rhodes, qui devint dès lors le chef-lieu de l'ordre des Hospitaliers. Osman, sultan des Turcs, essaya vainement, cinq ans après, d'arracher à Villaret cette importante conquête. Mais ce fut là le terme de la gloire et des prospérités de ce grand maître : ses vices et la dureté despotique de son gouvernement firent prononcer contre lui, en 1319, par le chapitre de l'Ordre, une sentence de déposition qu'il ratifia lui-même en abdiquant. Il se retira en France, et y mourut au château de Tiran, en Languedoc, dans l'année 1327.

MOLAY (JACQUES DE),

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DU TEMPLE.

LES NOMS DE SON PÈRE ET DE SA MÈRE SONT RESTÉS INCONNUS.

(N° 1739.) AMAURY DUVAL. — 1844.

Né..... — Mort le 18 mars 1314.

Jacques de Molay fut le dernier des grands maîtres du Temple. Nous avons retracé dans la notice placée au sixième volume de cet ouvrage [2] les principales circonstances de sa vie et de sa mort.

[1] Tome Ier, page 108; tome VI, Ire partie, page 169.
[2] Ire partie, page 531.

OSMAN OU OTHMAN,

SULTAN DES TURCS,

FILS D'ERDOGRUL.

(N° 1740.) N.........

Né en 1259. — Mort le 10 août 1326.

Osman, fils d'Erdogrul, était le chef d'une tribu turque de quatre cents familles campées sur les bords de l'Euphrate. A la mort de Gaiatheddin Masoud, le dernier des sultans Seldjoukides d'Iconium, il conçut la pensée de fonder un nouvel empire sur les ruines de cette monarchie détruite. Aidé de plusieurs des émirs de sa nation, il soumit les autres par les armes, et commença, avec toutes les forces réunies de la race turque, une suite d'heureuses expéditions contre les Tartares et les Grecs de l'Asie Mineure. Il se rendit successivement maître d'Iconium, l'ancienne capitale des Seldjoukides, et de Brousse, qui devait être celle du nouvel empire fondé par ses victoires (1326). Il mourut à l'instant même où son fils Orkhan venait d'achever cette dernière conquête. Osman ne porta toute sa vie que le titre d'émir, mais on fait toujours commencer avec lui la liste des empereurs ottomans.

LOUIS X, DIT LE HUTIN,

ROI DE FRANCE.

(N° 1248, p. 44 du tome VII.) TASSAERT. — 1837.

Mort en 1316.

GREZ (JEAN DE CORBEIL, DIT DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1399, p. 184.) Écusson.

Mort en 1318.

BEAUMONT (JEAN DE), DIT LE DÉRAMÉ,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1400, p. 185.) Écusson.

Mort en 1318.

BERENGER-BLANC,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1282, p. 80.) ....

Mort en 1326.

JEAN Ier,

ROI DE FRANCE.

(N° 1249, p. 45 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1316.

PHILIPPE V, DIT LE LONG,

ROI DE FRANCE.

(N° 1250, p. 45.) Debacq. — 1837.

Mort en 1322.

BARRES (JEAN DES),

CHEVALIER, SEIGNEUR DE CHAUMONT-SUR-YONNE,

MARÉCHAL DE FRANCE.

N° 1402, p. 186.) Écusson.

Vivait en 1318.

CHARLES IV, DIT LE BEL,

ROI DE FRANCE.

(N° 1251, p. 46.) Mme Dehérain. — 1837.

Mort en 1328.

ISABELLE DE FRANCE,

REINE D'ANGLETERRE,

SECONDE FILLE DE PHILIPPE IV, DIT LE BEL, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, ET DE JEANNE, REINE DE NAVARRE.

(N° 1741.) Ancien tableau.

Née en 1292. — Mariée, le 25 janvier 1308, à Édouard II, roi d'Angleterre, fils d'Édouard Ier et d'Éléonore de Castille. — Morte le 21 novembre 1357.

Isabelle de France porta dans toute sa vie les caractères de cette tragique fatalité qui semblait peser sur la descendance de Philippe le Bel. Elle fut le fléau et la honte de la maison royale d'Angleterre où elle était entrée. Venue en France pour rétablir la paix entre Édouard II et Charles le Bel (1325), elle refuse audacieusement de retourner auprès de l'époux dégradé qui la rappelait et qu'elle trahissait, et ne repasse la mer (1326) que pour soulever contre lui le peuple et les barons de la Grande-Bretagne. Un parlement convoqué par elle à Westminster dépose le malheureux monarque; elle le fait périr peu après par une mort horrible (1327), et étale dès lors sans contrainte le scandale de sa vie adultère. Isabelle exerça quelque temps un empire presque absolu sur la jeunesse de son fils Édouard III; mais ce prince, entraîné par l'opinion universelle du peuple anglais, qui repoussait la domination d'une reine

souillée de sang et d'infamie, la fit enfermer au château de Rising, où elle resta vingt-huit ans prisonnière. Elle mourut en 1357, à l'âge de soixante-cinq ans.

TRISTAN (GENTIAN),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1283, p. 81 du tome VII.) ....

Vivait vers 1324.

MIÈGE (PIERRE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1284, p. 81.) ....

Vivait vers 1327.

CHATILLON (GAUCHER DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1352, p. 142.) En pied, par MONVOISIN, d'après un portrait gravé.

Mort en 1329.

EU (RAOUL DE BRIENNE,

PREMIER DU NOM, COMTE D'),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1354, p. 143.) Écusson.

Mort en 1344.

NOYERS (MILES,

SIXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1398, p. 183 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1350.

PHILIPPE VI (DE VALOIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1252, p. 47.) Robert-Fleury. — 1837.

Mort en 1350.

PHILIPPE VI (DE VALOIS),

ROI DE FRANCE.

(N° 1742, voir n° 1252, p. 47.) Ziegler, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

JEAN DE MONTFORT,

DUC DE BRETAGNE,

QUATRIÈME DU NOM, COMTE DE RICHEMONT ET DE MONTFORT, VICOMTE DE LIMOGES,

FILS D'ARTHUR, DEUXIÈME DU NOM, DUC DE BRETAGNE, COMTE DE RICHEMONT ET DE MONTFORT, ET DE IOLANDE DE DREUX, COMTESSE DE MONTFORT-L'AMAURY, SA SECONDE FEMME.

(N° 1743.)

DEJUINNE, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né en 1293.—Marié, en 1329, à Jeanne de Flandre, fille de Louis de Flandre, comte de Nevers, et de Jeanne, comtesse de Rethel. — Mort le 16 septembre 1345.

Jean III, dit *le Bon*, duc de Bretagne, avait marié sa nièce Jeanne de Penthièvre à Charles de Blois en l'instituant son successeur, et avait ainsi exclu Jean de Montfort, son frère d'un autre lit, de toute part à son héritage. Mais celui-ci n'accepta point cette exclusion, et aussitôt après la mort de Jean III il accourut à Nantes, où ses droits furent reconnus par les états de la province. La plupart des villes du duché passèrent rapidement sous son obéissance, et il s'empressa de se rendre en Angleterre pour y chercher l'appui du roi Édouard III. En effet, Charles de Blois avait invoqué l'assistance de son oncle, Philippe de Valois, et la justice des pairs du royaume. Jean de Montfort fut cité devant cette cour, et se rendit à Paris, pour entendre son arrêt, avec une

escorte de quatre cents chevaliers. Il ne tarda pas à pressentir quelle serait la sentence de ses juges, et s'y déroba en retournant avec précipitation dans son duché (1341). Alors commença cette guerre sanglante pour la succession de Bretagne, qui ne devait pas durer moins de vingt-trois années. Jean de Montfort, assiégé dans Nantes par le duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, tomba prisonnier entre ses mains et fut enfermé dans la tour du Louvre. C'en était fait de ses droits, s'ils n'eussent été vaillamment soutenus par son héroïque épouse Jeanne de Flandre. Une trêve conclue en 1343 entre les deux partis lui rendit la liberté; il n'en profita que pour recommencer la guerre et demander au roi Édouard de nouveaux secours qu'il ne put obtenir. On rapporte qu'il en mourut de chagrin à Hennebon, en 1345, à l'âge de cinquante-deux ans.

CHEPOY (JEAN,

DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1281, p. 80 du tome VII.) ....

Mort vers 1335.

QUIERET (HUGUES),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1286, p. 82.) ....

Mort en 1340.

QUIERET (HUGUES),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1744, voir n° 1286.) Pierre Franque, d'après un ancien tableau.

DORIA (AITHON),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1287, p. 83 du tome VII.) ....

Vivait en 1339.

BEUCHET OU BEHUCHET (NICOLAS),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1288, p 83.) ....

Mort en 1340.

FLOTTE (PIERRE), DIT FLOTTON DE REVEL,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1290, p. 85.) ....

Mort avant Noël 1350.

EU (RAOUL DE BRIENNE,

DEUXIÈME DU NOM, COMTE D') ET DE GUINES,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1354, p. 145 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1350.

TRIE (MATHIEU DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1401, p. 185.) Écusson.

Mort en 1344.

BRIQUEBEC (ROBERT-BERTRAND,

SEPTIÈME DU NOM, BARON DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1404, p. 188.) Écusson.

Mort vers 1347.

MOREUIL (BERNARD,

SIXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE) ET DE COEUVRES,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1403, p. 187.) Écusson.

Mort après 1350.

ESPAGNE (LOUIS DE LA CERDA, DIT D'),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1289, p. 84 du tome VII.) ....

Vivait encore en 1351.

ESPAGNE (CHARLES DE LA CERDA, DIT D'),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1356, p. 146.) ....

Mort en 1354.

JEAN III,

DUC DE LOTHIER,

DE BRABANT ET DE LIMBOURG, MARQUIS D'ANVERS, ETC.

TROISIÈME FILS DE JEAN II, DUC DE LOTHIER, DE BRABANT ET DE LIMBOURG, ET DE MARIE D'ANGLETERRE.

(N° 1745.) Ancien tableau.

Né vers 1296. —Marié, en 1314, à Marie d'Évreux, seconde fille de Louis de France, comte d'Évreux, et de Marguerite d'Artois. — Mort le 5 décembre 1355.

On appelait alors du nom de Lothier ou Basse-Lorraine le pays compris à partir de l'embouchure de la Moselle, entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin : c'étaient le Brabant, le comté de Namur, le pays de Liége et le

Limbourg. La situation des états de Jean III donnait donc un grand poids à son alliance dans la rivalité qui venait d'éclater entre les rois de France et d'Angleterre. Ce prince ne craignit pas d'accorder un asile à Robert d'Artois, son cousin, et de braver ainsi le courroux de Philippe de Valois (1332). Cinq ans après il embrassa le parti d'Édouard III, quand ce monarque entreprit de soutenir les armes à la main ses prétentions sur la couronne de France; mais on ne lui voit jouer aucun rôle lorsque plus tard la querelle des deux rois se vida dans les plaines de Crécy (1346).

MARGUERITE D'AVESNES,

IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE,

COMTESSE DE HOLLANDE ET DE HAINAUT,

FILLE AÎNÉE ET HÉRITIÈRE DE GUILLAUME III, COMTE DE HOLLANDE ET DE HAINAUT, ET DE JEANNE DE VALOIS.

(N° 1746.) Ancien tableau.

Née vers 1310. — Mariée, en 1324, à Louis V, dit *de Bavière*, empereur d'Allemagne. — Morte le 23 juin 1356.

Marguerite d'Avesnes n'eut aucune part aux événements qui remplirent la vie agitée de son mari, l'empereur Louis de Bavière. A la mort de Guillaume IV, comte de Hollande, en 1345, elle recueillit l'héritage fraternel, avec le double consentement de l'empereur

et des états de la province. Deux ans avant de mourir, elle avait mis le second de ses fils en possession de cet héritage (1354).

ORKHAN,

PREMIER SULTAN DES TURCS OSMANLIS,

FILS D'OSMAN.

(N° 1747.) ....

Né en 1288. — Marié en..... à Théodora, fille de l'empereur Jean Cantacuzène. — Mort en 1360.

Orkhan prit le titre de sultan, que n'avait point porté son père, et fixa à Brousse le siége de son empire. Il voulut en fonder la durée sur une organisation politique qui fût stable et régulière, en même temps que sur une institution militaire forte et puissante. La redoutable milice des janissaires, qui donna aux Turcs tant de victoires, fut son ouvrage. Orkhan réduisit sous son obéissance les derniers émirs restés en possession de l'indépendance qu'ils avaient conquise sur les sultans seldjoukides d'Iconium. Il continua contre l'empire grec la suite d'heureuses agressions commencées par son père. Nicomédie lui fut livrée par trahison en 1327, et Nicée tomba entre ses mains après les horreurs d'un siége long et opiniâtre (1333). Il imposa ensuite à l'empereur Jean Cantacuzène sa superbe alliance, et le força de l'accepter pour gendre. Dans les dernières années de son règne, il reprit le cours de ses hostilités contre les

faibles monarques de Byzance, et, maître de presque toute l'Asie Mineure, transporta la guerre au delà de l'Hellespont dans les provinces européennes de l'empire. Gallipoli, prise par son fils Soliman (1359), devait ouvrir à ses successeurs la routé de Constantinople. Orkhan mourut, cette même année, à l'âge de soixante et dix ans.

JEAN II, DIT LE BON,

ROI DE FRANCE.

(N° 1253, p. 49 du tome VII.) LUGARDON. — 1837.

Mort en 1364.

JEAN II, DIT LE BON,

ROI DE FRANCE.

(N° 1748, voir n° 1253.) ZIEGLER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

JEAN II, DIT LE BON,

ROI DE FRANCE.

(N° 1749, voir n° 1253.) ....

FRÈRE JEAN DE NANTEUIL,

DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1291, p. 86 du tome VII.) ....

Mort vers 1367.

QUIERET (ENGUERRAND),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1292, p. 86.) ....

Mort vers 1359.

MENTENAY (ENGUERRAND DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1293, p. 87.) ....

Vivait en 1359.

LA MARCHE (JACQUES DE BOURBON,

PREMIER DU NOM, COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1357, p. 147.) En pied, par Blondel, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Mort en 1361.

BRIENNE (GAUTHIER DE),

DUC D'ATHÈNES, COMTE DE BRIENNE,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1358, p. 148 du tome VII.)

En buste, par RUBIO, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1356.

MONTMORENCY (CHARLES DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1405, p. 189.)

En buste, par BLONDEL, d'après un portrait gravé.

Mort en 1381.

SAINT-VENANT (ROBERT DE WAURIN, SIRE DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1406, p. 190.)

Écusson.

Mort en 1360.

BEAUJEU (ÉDOUARD DE),

SIRE DE BEAUJEU, ET DE DOMBES,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1407, p. 190.)

Écusson.

Mort en 1351.

OFFEMONT (GUY DE NESLE,

DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR D'),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1408, p. 191 du tome VII.) Ecusson.

Mort en 1352.

HANGEST (ROGUES DE),

SEIGNEUR DE HANGEST ET D'AVESNECOURT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1410, p. 193.) Écusson.

Mort en 1352.

CLERMONT (JEAN DE),

SEIGNEUR DE CHANTILLY,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1411, p. 194.) Écusson.

Mort en 1356.

BOUCICAULT (JEAN LE MEINGRE, DIT),

PREMIER DU NOM,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1412, p. 195.) Écusson.

Mort en 1368.

URBAIN V (GUILLAUME DE GRIMOARD DE BEAUVOIR DU ROURE),

PAPE,

FILS AÎNÉ DE GUILLAUME DE GRIMOARD DE BEAUVOIR, TROISIÈME DU NOM, BARON DU ROURE, ET DE FÉLICE OU AMPHELISE DE SABRAN, DAME DE MONTFERRAND.

(N° 1750.)

ALBRIER, d'après un portrait original qui se trouve chez M. le marquis du Roure. — 1841.

Né au château de Grisac, en 1302.—Mort le 19 décembre 1370.

Guillaume de Grimoard, moine de l'ordre de Saint-Benoît, abbé de Saint-Victor à Marseille, remplissait à Naples les fonctions de nonce apostolique, lorsqu'il fut élevé, en 1362, sur la chaire de saint Pierre. La cour pontificale résidait alors à Avignon, et Rome, depuis plus de soixante ans veuve de ses pontifes, ne cessait de les rappeler par ses ardentes supplications. Urbain V, malgré les instances du roi de France Charles V, jaloux de retenir la papauté sous son influence, résolut de se rendre au vœu des Romains, et, au mois d'octobre de l'année 1367, il fit son entrée solennelle dans la métropole de la catholicité. Mais ce n'était pas avec lui que devait finir la captivité de Babylone, comme l'appelaient alors les Italiens. Il reprit la route d'Avignon en 1370 pour travailler à rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre.

Le temps lui manqua pour accomplir cette œuvre, et la maladie vint le frapper peu de jours après son retour. Urbain V édifia la chrétienté par la sainteté de sa mort, comme il l'avait fait par les exemples de sa vie. Il conserva toujours sous la tiare l'humble vêtement et les austères pratiques de l'ordre auquel il appartenait. Son empressement à faire rentrer l'empereur grec Jean Paléologue dans la communion de l'Église romaine, les missions lointaines qu'il envoya en Géorgie et jusqu'en Chine, témoignèrent de son zèle à étendre le règne de la foi catholique.

WENCESLAS DE LUXEMBOURG,

DUC DE LOTHIER, DE BRABANT ET DE LUXEMBOURG, MARQUIS D'ARLON, ETC.

FILS DE JEAN DE LUXEMBOURG, ROI DE BOHÊME, ET DE BÉATRIX DE BOURBON, SA SECONDE FEMME.

N° 1731.) Ancien tableau

Né vers 1334. — Marié, en juin 1347, à Jeanne de Brabant, duchesse de Lothier, de Brabant et de Limbourg, fille aînée et héritière de Jean III, duc de Lothier et de Brabant, et de Marie d'Évreux. — Mort le 7 décembre 1383.

Wenceslas était fils de ce Jean l'Aveugle, roi de Bohême, réputé de son temps le modèle le plus accompli de la chevalerie, qui promena de cour en cour son aventureuse destinée, et finit par aller mourir avec une

héroïque témérité à la bataille de Crécy (1346). Pendant que son frère Charles IV achetait la couronne impériale et en vendait ensuite une à une les prérogatives, Wenceslas recueillait l'héritage du Luxembourg, acquérait des droits au duché de Brabant par son mariage (1347) et les défendait contre Louis de Mâle, comte de Flandre (1355). Prisonnier du duc de Juliers à la bataille de Basweiler (1371), il fut rendu à la liberté l'année suivante par l'influence de l'empereur son frère, et mourut dans sa ville seigneuriale de Luxembourg, à l'âge de quarante-neuf ans.

JEANNE Ire,

REINE DE NAPLES,

FILLE AÎNÉE DE CHARLES DE SICILE, DUC DE CALABRE, ET DE MARIE DE VALOIS, SA SECONDE FEMME.

(N° 1752.) ....

Née en 1326. — Mariée : 1° le 26 septembre 1333, à son cousin André de Hongrie, quatrième fils de Charobert, roi de Hongrie, et d'Élisabeth de Pologne, sa troisième femme; 2° le 20 août 1346, à Louis de Tarente, fils puîné de Philippe de Sicile, prince de Tarente et d'Achaïe, et de Catherine de Valois, sa seconde femme; 3° en 1362, à don Jayme d'Aragon, infant de Majorque, fils de Jayme d'Aragon, deuxième du nom, roi de Majorque, et de Constance d'Aragon, sa première femme; 4° le 25 mars 1376, à Othon, duc de Brunswick, fils

de Henri, dit *le Jeune*, duc de Brunswick, et d'Hélène de Brandebourg, sa première femme. — Morte le 22 mai 1382.

Jeanne n'avait que sept ans lorsque le roi Robert, son aïeul, lui fit épouser, en 1333, son cousin André, fils de Charobert, roi de Hongrie, et confondit ainsi leurs droits à la couronne des Deux-Siciles. Mais cette précoce union ne fit que développer chez les deux jeunes époux les sentiments d'une mutuelle aversion, et lorsqu'en 1343 Jeanne fut montée sur le trône, on put prévoir tout ce que cette discorde conjugale allait enfanter de malheurs et de crimes. En effet, Jeanne, subjuguée par l'ascendant de son amant, Louis de Tarente, consentit à la mort d'André (1345) et ne tarda pas, en donnant sa main à l'auteur du meurtre (1347), à confirmer les rumeurs soulevées contre elle par ce forfait. Ce fut alors que Louis Ier, roi de Hongrie, rassemblant sa brave noblesse sous un étendard noir où l'on voyait peint l'assassinat de son frère, descendit en Italie et fit fuir devant lui la coupable et tremblante Jeanne. Celle-ci, réfugiée en Provence, se jeta sous la protection du pape Clément VI, lui vendit Avignon, et au mois d'août 1348 put faire voile vers Naples, d'où la peste avait chassé son rigoureux beau-frère le roi de Hongrie. Louis, deux ans après, rentra en vengeur dans le royaume de Naples; mais, s'étant épuisé au siége d'Averse, il consentit à soumettre au jugement de la cour pontificale la cause qu'il était venu décider les armes à la main. Jeanne fut

déclarée innocente par la sentence du pape et redevint paisible maîtresse de sa couronne. Ayant perdu en 1362 son mari, Louis de Tarente, qui l'avait rendue si criminelle et si malheureuse, elle épousa, la même année, Jayme d'Aragon, infant de Majorque, qui la délaissa, occupé du soin infructueux de reconquérir ses états héréditaires. A la mort de ce prince, en 1375, elle chercha dans un quatrième mariage avec le noble et vaillant Othon de Brunswick un appui contre les prétentions ambitieuses de son cousin Charles de Durazzo (1376). Bientôt le grand schisme ayant éclaté en Occident (1378), Charles de Durazzo, attaché à la cause d'Urbain VI, prit les armes contre Jeanne, qui avait embrassé celle de l'anti-pape Clément VII, et ce fut alors que celle-ci reconnut pour son héritier Louis, duc d'Anjou, frère du roi de France Charles V (1380). Mais ce prince ne lui apporta pas les secours qu'elle en attendait : Naples ouvrit ses portes à Durazzo (1381); Jeanne fut forcée de se remettre entre ses mains, et le barbare vainqueur, ayant enfermé sa prisonnière au château de Muro, dans la Basilicate, ne tarda pas à l'y faire périr par une mort cruelle (mai 1382). Jeanne de Naples, au milieu de toutes les erreurs et des crimes mêmes de sa vie, conserva toujours sur tout ce qui l'approchait le prestige de l'esprit et de la beauté. Sa destinée offre plus d'un trait de ressemblance avec celle de l'infortunée Marie Stuart.

AMURATH Ier OU MOURAD,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

FILS D'ORKHAN ET DE THÉODORA.

(N° 1753.) ....

Né en 1326. — Mort en août ou septembre 1389.

Amurath Ier continue glorieusement la suite des premiers sultans. Élevé dans une obscure retraite, il en fut tiré par la mort de son frère Suleiman, qui le rendit héritier du trône des Osmanlis (1360). Il ajouta aux institutions militaires de son père Orkhan celle des timars, espèce de fiefs donnés pour prix de la valeur guerrière, et obligeant ceux qui en étaient investis à un service proportionné à la valeur de la terre qu'ils avaient reçue. La prise d'Ancyre, dans l'Asie Mineure, ne fut que le prélude de plus hardies expéditions au delà du Bosphore. Andrinople, la seconde ville de l'empire grec en Europe, tomba entre ses mains, et d'autres villes de la Thrace eurent bientôt après le même sort. L'empereur Jean Paléologue subit, à d'humiliantes conditions, l'impérieuse alliance d'Amurath; mais les Hongrois, les Bulgares, les Serviens, et d'autres peuplades slaves, dont ses conquêtes l'avaient rendu le voisin, se liguèrent pour arrêter les progrès d'une puissance devenue pour eux si menaçante. Une grande bataille fut livrée dans les plaines de Cassowa : Amurath y resta victorieux,

mais y trouva la mort. Il était âgé de soixante et douze ans et en avait régné trente et un.

CHARLES V, DIT LE SAGE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1254, p. 50 du tome VII.) DEJOINNE. — 1836.

Mort en 1380.

CHARLES V, DIT LE SAGE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1754, voir n° 1254.) SAINT-ÈVRE.

CHARLES V, DIT LE SAGE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1755.) LOUIS BOULANGER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

LOUIS DE FRANCE,

DUC D'ANJOU, PREMIER DU NOM,

ROI DE NAPLES, DE SICILE ET DE JÉRUSALEM,

SECOND FILS DE JEAN II, DIT LE BON, ROI DE FRANCE, ET DE BONNE DE LUXEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1756.) STEUBEN, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né au château de Vincennes, le 23 juillet 1339. — Marié, le 9 juillet 1360, à Marie de Châtillon, dite *de Blois*, fille puînée de Charles de Blois et de Jeanne de Penthièvre, surnommée *la Boiteuse.* — Mort le 20 septembre 1384.

Louis de France, duc d'Anjou, assista à la bataille de Poitiers, en 1356. A la mort de Charles V, en 1380, ce fut lui qui, étant l'aîné des trois oncles du roi Charles VI, prit le titre de régent du royaume. Sa dure et violente administration le rendit odieux et ne tarda pas à exciter dans Paris l'émeute des Maillotins. Mais le duc d'Anjou n'avait qu'une pensée, c'était d'amasser des trésors pour soutenir les droits à la couronne des Deux-Siciles que l'adoption de la reine Jeanne lui avait créés. Ayant reçu des mains de l'anti-pape Clément VII l'investiture de cette couronne en 1382, il partit, emportant avec lui l'or de la France, qu'il allait dissiper en un vain essai de conquête. Il mourut de maladie au château de

Biseglia, près Bari, dans la Pouille, le 20 septembre 1384, laissant un héritage litigieux, qu'ils ne recueillirent jamais, à ses successeurs, les rois de Sicile de la seconde maison d'Anjou.

JEAN DE FRANCE,

DUC DE BERRY,

COMTE D'AUVERGNE ET DE POITOU, D'ÉTAMPES ET DE BOULOGNE,

TROISIÈME FILS DE JEAN II, DIT LE BON, ROI DE FRANCE, ET DE BONNE DE LUXEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1757.) Riondet, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né au château de Vincennes, le 30 novembre 1340. — Marié : 1° le 24 juin 1360, à Jeanne d'Armagnac, fille aînée de Jean, premier du nom, comte d'Armagnac, et de Béatrix de Clermont, dite *de Bourbon;* 2° au mois de juin 1389, à Jeanne, deuxième du nom, comtesse d'Auvergne et de Boulogne, fille unique de Jean, deuxième du nom, comte d'Auvergne et de Boulogne, et d'Éléonore de Comminges. — Mort le 15 juin 1416.

Ce prince fit ses premières armes à la bataille de Poitiers, en 1356. A l'avénement de son frère le roi Charles V, en 1364, il reçut le duché de Berry en apanage, et paya cette faveur de ses bons et loyaux services dans les guerres contre les Anglais. Il contribua à la prise des villes de Limoges, de Poitiers et de la Rochelle. Pendant la minorité de Charles VI, il eut avec

ses deux frères, les ducs d'Anjou et de Bourgogne, sa part dans le gouvernement du royaume et dans la haine et le mépris des peuples. Il combattit à Rosebecque sous le roi son neveu, en 1382, et rentra avec lui dans Paris pour châtier l'émeute des Maillotins, trop longtemps victorieuse. Lorsqu'en 1392 la fatale démence de Charles VI eut déchaîné tant de maux sur la France, le duc de Berry se mêla par intervalles, mais toujours sans honneur, à l'administration du royaume. Il prit parti pour le duc d'Orléans dans la sanglante querelle des Armagnacs et des Bourguignons, et fut assiégé dans Bourges par Jean-sans-Peur en 1412. On le voit quatre ans après mourir tranquillement à Paris, dans l'hôtel de Nesle, à l'âge de soixante et seize ans.

PHILIPPE DE FRANCE, SURNOMMÉ LE HARDI,

DUC DE BOURGOGNE,

COMTE DE FLANDRE, ETC.

QUATRIÈME FILS DE JEAN II, DIT LE BON, ROI DE FRANCE, ET DE BONNE DE LUXEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1758.) En pied, par Mme Debérain.

Né à Pontoise, le 15 janvier 1342. — Marié à Gand, le 19 juin 1369, à Marguerite de Flandre, veuve de Philippe de Rouvre, dernier duc de l'ancienne maison de Bourgogne, fille de Louis III, dit *de Mâle*, comte de Bourgogne, de Flandre et d'Artois, et de Marguerite de Brabant. — Mort le 27 avril 1404.

PHILIPPE DE FRANCE, SURNOMMÉ LE HARDI,

DEUXIÈME DU NOM,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir plus bas, n° 1818, p. 191.)

Philippe de France n'avait pas quinze ans lorsqu'à la fatale journée de Poitiers il combattit vaillamment aux côtés de son père, et fut blessé et pris avec lui. Il y gagna le surnom de *Hardi;* mais ce ne fut pas sa plus belle récompense. L'ancienne maison de Bourgogne avait fini en 1363 avec Philippe de Rouvre, et cet important duché, sans héritier mâle, avait fait retour à la couronne. La politique conseillait de ne l'en plus distraire; mais la tendresse passionnée du roi Jean pour le plus *chevaleureux* de ses fils l'emporta sur toute autre considération, et en l'investissant de ce grand fief, il donna naissance à la seconde maison de Bourgogne, rameau détaché de la tige royale de France, qui menaça bientôt d'étouffer le tronc d'où il était sorti. Pendant tout le règne de son frère Charles V, Philippe le Hardi le servit avec loyauté et travailla silencieusement à l'agrandissement de sa maison. Son mariage avec Marguerite de Flandre, unique héritière des riches comtés de Bourgogne, de Flandre et d'Artois (1369), devait le rendre le plus puissant des vassaux de la couronne. Pendant la minorité de son neveu Charles VI, il siégea dans le conseil de régence avec ses frères les ducs d'Anjou et de Berry, et ce fut lui qui dirigea les coups que le jeune monarque alla porter aux

Flamands rebelles dans la journée de Rosebecque (1382). A la mort de son beau-père Louis de Mâle (1384), il eut de nouveaux combats à soutenir contre la turbulence des Gantois; mais sa prudence finit par apaiser leur esprit indocile (1385), et la Flandre ne remua plus jusqu'à sa mort. La démence de Charles VI vint ouvrir une nouvelle carrière à l'ambition de Philippe le Hardi, et il disputa le pouvoir au jeune frère du roi, le duc d'Orléans, source première d'une rivalité qui devait être plus tard si sanglante et si funeste au royaume. Philippe le Hardi avait un goût pour le faste qui devint héréditaire dans les princes de sa maison, et il le porta si loin, que, malgré toutes les opulentes seigneuries amassées sur sa tête, l'argent manqua pour ses funérailles : il fallut que ses fils missent en gage sa splendide argenterie pour conduire au tombeau les restes de leur père. Il fut enterré dans l'église des Chartreux de Dijon, où il avait préparé lui-même sa sépulture (15 juin 1404).

MARGUERITE DE FLANDRE,

COMTESSE DE FLANDRE, D'ARTOIS, DE NEVERS ET DE RETHEL,

DUCHESSE DE BOURGOGNE,

FILLE UNIQUE DE LOUIS, TROISIÈME DU NOM, COMTE DE FLANDRE ET D'ARTOIS, ET DE MARGUERITE DE BRABANT.

(Voir, plus bas, n° 1818, p. 191.)

Née en 1350. — Mariée : 1° le 1er juillet 1361, à Philippe, premier du nom, dit *de Rouvre*, duc de Bour-

gogne, fils aîné de Philippe de Bourgogne, comte d'Artois, et de Jeanne, comtesse d'Auvergne et de Boulogne; 2° le 19 juin 1369, à Philippe de France, dit *le Hardi*, duc de Bourgogne, quatrième fils de Jean II, dit *le Bon*, et de Bonne de Luxembourg. — Morte à Arras, le 16 mars 1405.

Marguerite de Flandre contribua puissamment à la grandeur de la seconde maison de Bourgogne en lui donnant les domaines dont elle était héritière. Elle eut un courage et une élévation d'âme qui l'associèrent dignement à la haute fortune de son époux. Cependant, à la mort de Philippe, « cette princesse si fière, craignant que les meubles et biens qu'elle possédait en commun avec son mari ne fussent pas suffisants pour satisfaire aux créanciers, fit ce que les plus chétives bourgeoises ne faisaient pas sans honte : elle renonça authentiquement à la communauté, et s'en vint, dit-on, en signe de cette renonciation, déposer, selon la coutume, sa bourse, son trousseau de clefs et sa ceinture sur le cercueil de son mari[1]. » Marguerite de Flandre ne survécut pas plus d'un an au duc Philippe, son époux; elle mourut en 1405, à l'âge de cinquante-cinq ans.

[1] *Hist. des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, tome II, page dernière.

CHARLES D'ÉVREUX,

DEUXIÈME DU NOM, SURNOMMÉ LE MAUVAIS,

ROI DE NAVARRE,

COMTE D'ÉVREUX, SEIGNEUR DE MANTES, DE MEULAN ET DE MONTPELLIER,

FILS AÎNÉ DE PHILIPPE, COMTE D'ÉVREUX, ET DE JEANNE DE FRANCE, REINE DE NAVARRE, FILLE UNIQUE DE LOUIS X, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, ET DE MARGUERITE DE BOURGOGNE, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1759.) ZIEGLER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né à Évreux en 1332. — Marié en 1351, à Jeanne de France, fille aînée de Jean II, dit *le Bon*, roi de France, et de Bonne de Luxembourg. — Mort le 1er janvier 1387.

Charles d'Évreux fut élevé à la cour de Philippe de Valois, et s'y fit remarquer de bonne heure par les grâces de sa personne et le charme de son éloquence. Couronné roi de Navarre à Pampelune en 1350, il n'en tourna que plus avidement son ambition vers la France, et vint à la cour du roi Jean pour y réclamer les comtés de Champagne et de Brie. Jean, pour désarmer ses prétentions, lui donna sa fille avec les villes de Mantes et de Meulan; mais le roi de Navarre n'en devint que plus remuant et plus dangereux, semant partout les intrigues, assassinant le favori du roi, Charles de la Cerda, séduisant enfin le jeune dauphin lui-même et l'armant contre son père. Arrêté à Rouen de la propre main du roi,

il fut jeté en prison, toujours redoutable, du sein même de sa captivité, jusqu'au moment où la bataille de Poitiers déchaîna en France des troubles, à la faveur desquels la liberté lui fut rendue (1356). On le voit alors, joint à Marcel, le fameux prévôt des marchands, exercer dans Paris un prodigieux empire par le prestige de son éloquence, et soulever à son gré les passions orageuses de la multitude. Le coup de hache dont Maillard frappa Marcel fit tomber toutes ses prétentions à la couronne, et il fut forcé de fuir devant le dauphin, victorieux de l'anarchie (1358). La bataille de Cocherel, qui inaugura si heureusement le règne de Charles V, fit renoncer Charles le Mauvais à ses prétentions sur les comtés de Champagne et de Brie, et ce fut au pied des Pyrénées que se transporta désormais son inquiète ambition. Il se mêla à la sanglante querelle de Pierre le Cruel, roi de Castille, et de son frère Henri de Transtamare; toujours ennemi de la France, toujours allié au parti que soutenait l'Angleterre. Ce fut alors qu'on l'accusa, quoique sans preuves, d'avoir empoisonné son beau-frère le roi Charles V, et qu'une sentence juridique le dépouilla de tout ce qu'il possédait de domaines en France. Il attira un déluge de maux sur son petit royaume de Navarre, pressé entre les Castillans et les Français, et n'obtint la paix qu'au prix de vingt de ses places abandonnées à l'ennemi (1379). Les historiens français, impitoyables jusqu'au bout envers sa mémoire, le font expirer au milieu des tourments d'une mort cruelle que ne confirment pas les récits espagnols.

DE LA HEUSE (JEAN), DIT LE BAUDRAN,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1294, p. 87 du tome VII.) ....

Vivait encore en 1372.

PÉRILLEUX (FRANÇOIS DE),

VICOMTE DE RODDE,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1295, p. 88.) ....

Mort après 1369.

NARBONNE (AIMERY X OU AMAURY,

VICOMTE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1296, p. 89.) ....

Mort en 1382.

FIENNES (ROBERT,

SEIGNEUR DE), DIT MOREAU,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1359, p. 149.) Ecusson.

Mort après 1382.

AUDENEHAM (ARNOUL, SIRE D'),

OU D'ANDREHAN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1409, p. 192 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1370.

DU GUESCLIN (BERTRAND),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1360, p. 150.) En pied, par Féron, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1380.

DU GUESCLIN (BERTRAND),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1760, voir n° 1360, p. 150.) Ancien tableau.

BLAINVILLE (JEAN DE MAUQUENCHY,

DEUXIÈME DU NOM, DIT MOUTON, SIRE DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1413, p. 196.) Écusson.

Mort en 1391.

MARGUERITE, SURNOMMÉE MAULTASCHE, (GUEULE DE SAC OU A LA GRANDE BOUCHE),

FILLE ET HÉRITIÈRE DE HENRI, DUC DE CARINTHIE, COMTE DE TYROL, ROI DE BOHÊME, ET DE ANNE, FILLE DE WENCESLAS II, ROI DE BOHÊME ET DE POLOGNE.

(N° 1761.) RIOULT, d'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu.

Née vers 1316. — Mariée : 1° à Jean Henri, margrave de Moravie, dont elle fut séparée par divorce le 2 novembre 1341 ; 2° à Louis de Bavière, margrave de Brandebourg, dit *le Vieux*.—Morte le 3 octobre 1369.

Cette princesse n'est connue dans l'histoire que pour avoir légué le comté de Tyrol à la maison d'Autriche. Elle mourut à l'âge de soixante-neuf ans. On croit que l'horrible portrait qui nous est resté d'elle est un acte de vengeance du peintre, qui a exagéré sa laideur.

PÉTRARQUE (FRANÇOIS),

POËTE.

(N° 1762.) Ancien tableau.

Né à Arezzo, le 20 juillet 1304. — Mort le 10 juillet 1374.

PÉTRARQUE (FRANÇOIS),

POËTE.

(N° 1763.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Pétrarque naquit à l'époque la plus orageuse de l'histoire de Florence. Son père, ami du Dante et exilé comme lui, avait cherché un refuge à la cour d'Avignon; et ce fut en France, à Carpentras et à Montpellier, que se fit l'éducation du poëte destiné à donner tant de gloire à l'Italie. Il alla s'asseoir à Bologne sur les bancs de l'université, à côté de Bartole et de Boccace, et, après avoir achevé le cours de ses études, il revint à Avignon, où la puissante amitié des Colonna protégea sa jeunesse. Ce fut là que, le 6 avril 1327, il vit pour la première fois la belle Laure de Noves, mariée au chevalier Hugues de Sade, qu'il devait immortaliser par son amour. Tour à tour il alla enfermer sa passion sans espoir dans l'âpre solitude de Vaucluse, ou il la promena de contrée en contrée à travers ses voyages. Mais, en même temps qu'il donnait à la langue italienne sa plus suave mélodie pour célébrer la beauté de Laure, Pétrarque s'inspirait des plus nobles élans du patriotisme pour redemander, au nom de Rome et de l'Italie entière, les pontifes absents depuis trente années de la capitale du monde chrétien (1334). Ses sonnets et ses *canzoni* avaient popularisé son nom en France et en Italie. Ce n'était là cependant que la moindre partie de sa gloire aux yeux de ses con-

temporains. Ses poésies latines, oubliées aujourd'hui, étaient prisées bien davantage, et, lorsqu'à la cour de Naples Robert se dépouilla de son manteau royal pour l'en revêtir, lorsque le sénat romain lui décerna la couronne de laurier au Capitole (1341), ces immenses honneurs furent plutôt rendus au prince de l'érudition classique qu'au grand poëte de l'Italie moderne. Telle était l'admiration prodiguée à son génie littéraire, qu'il en devint un personnage politique, et que les papes, Venise, la république romaine et d'autres états de l'Italie lui conférèrent à l'envi les plus importantes ambassades. Pétrarque, au milieu de tous ces soins, poursuivait l'accomplissement de la grande pensée qu'il avait puisée dans la familiarité des Colonna, l'unité de l'Italie; et, toujours plus poëte qu'homme d'état, il conviait tantôt le tribun Rienzi, tantôt l'empereur Charles IV, à réaliser cette patriotique chimère. L'année 1350, cette année du jubilé qui appela Pétrarque à Rome avec tant d'autres milliers de pèlerins venus de toutes les parties de la chrétienté, amena dans sa vie une véritable révolution. Jusqu'alors, malgré la gravité des fonctions ecclésiastiques dont il était revêtu, Pétrarque avait plus appartenu au monde qu'à l'église; des pensées sérieuses de retraite et de vie chrétienne entrèrent dans son âme, et on le vit se détacher presque entièrement des intérêts du siècle pour se partager entre la patiente étude de l'antiquité et les austères exercices de la pénitence. Le soin de se procurer à tout prix et de déchiffrer des manuscrits anciens, celui d'apprendre la langue grecque,

qu'il n'avait qu'imparfaitement étudiée dans sa jeunesse, et dont il s'appropriait les richesses avec une insatiable avidité, quelques travaux encore entrepris dans les intérêts de la politique italienne, et ces amertumes de la vieillesse isolée sur la terre, qui faisaient dire à Pétrarque que son laurier poétique était une couronne d'épines, tels sont les derniers traits que nous fournit l'histoire de la longue vie de ce grand homme. Il mourut à soixante et dix ans, dans la petite ville d'Arquà, non loin de Venise. Il avait donné à cette république sa précieuse bibliothèque pour prix de la tranquille hospitalité qu'elle avait offerte à ses dernières années.

BOCCACE (JEAN),

POÈTE ET PROSATEUR.

(N° 1764.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né en 1313. — Mort le 21 décembre 1375.

La famille de Boccace était originaire du petit bourg de Certaldo en Toscane. Son père était marchand; mais on sait quelle était l'importance du négoce dans les républiques italiennes du moyen âge et particulièrement à Florence. Les Médicis sortirent de leur comptoir pour monter au faîte des honneurs et de la puissance dans leur patrie. Mais ce fut vainement que le père de Boccace voulut assujettir son fils à sa lucrative profession. A Naples, comme à Paris, le jeune homme dédaigna l'ap-

prentissage du commerce pour celui des lettres et de la poésie, et les honneurs inouïs qu'il vit rendre à Pétrarque par le roi Robert (1341) ne firent qu'enflammer son émulation et affermir sa vocation littéraire. La mort de son père l'arracha aux délices de la cour de Naples et le rappela à Florence. Il fut honoré par ses concitoyens, chargé par eux de deux ambassades auprès du pape Urbain V, et envoyé à son ami Pétrarque pour lui porter le décret de la république qui lui rendait son droit de cité et son patrimoine. Des troubles élevés à Florence le forcèrent à quitter cette ville et à chercher dans le bourg de Certaldo, berceau de sa famille, une retraite paisible et laborieuse. Ce fut là qu'à l'exemple de Pétrarque, peu touché de la gloire que lui avaient value les écrits en prose ou en vers dont il avait enrichi la langue italienne, il s'enfonça dans les recherches savantes de l'antiquité, composa en latin des ouvrages d'érudition et d'histoire, et se livra à l'étude du grec avec toute l'ardeur que cette langue inconnue alors inspirait au petit nombre de savants assez heureux pour dérober ses trésors. Vers la fin de sa vie, Boccace, rentré à Florence, reçut de ses compatriotes la mission d'expliquer dans un cours public la *Divina Commedia* du Dante, admirée mais peu comprise, et qui avait déjà besoin de commentaires, moins de soixante ans après sa publication; tardif honneur rendu au grand poëte par la patrie qui l'avait rejeté de son sein! Boccace ne remplit pas longtemps ces fonctions. Il ne survécut qu'une année à Pétrarque, et mourut dans sa retraite chérie de

Certaldo, à l'âge de soixante-deux ans. Le *Décameron* de Boccace est celui de ses ouvrages qui a conservé la place la plus haute dans les jugements de la postérité. C'est le plus ancien modèle de la prose italienne. Mais, tout en admirant le tour ingénieux de la narration et la richesse harmonieuse du langage, il est impossible de ne pas trouver dans le sujet et dans la couleur des tableaux un témoignage assez triste sur les mœurs de l'auteur et sur celles du temps où il a vécu.

BARTOLE,

JURISCONSULTE,

FILS DE FRANÇOIS BONNACURSI.

(N° 1765.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Sasso-Ferrato, vers 1313. — Mort en 1356.

Bartole était âgé de vingt ans (1333) lorsqu'il fut reçu docteur à l'université de Bologne, la plus célèbre de l'Europe pour l'enseignement de la jurisprudence. Sa vaste intelligence avait parcouru tout le domaine de la science dans les limites où il était alors resserré; mais ce fut le droit qui devint l'objet principal de ses méditations. Il le professa à Pise pendant onze années avec un éclat extraordinaire. Les tracasseries qui lui furent suscitées par ses rivaux le contraignirent à transporter sa chaire à Pérouse, où les droits de citoyen lui furent conférés, et où tout s'inclina devant lui comme devant

un oracle. Ses travaux, en effet, furent prodigieux pour l'époque où il vécut, et lui ont valu l'honneur d'être appelé par Dumoulin « le premier et le coryphée des interprètes du droit. » L'empereur Charles IV le tint en si haute estime, qu'il lui donna le titre de conseiller de l'empire et lui prodigua les plus éclatantes faveurs. La santé de Bartole ne suffit pas longtemps à l'immensité de ses travaux : il ne vécut que quarante-trois ans.

BALDE (PIETRO DEGLI UBALDI),

JURISCONSULTE,

FILS DE FRANCESCO DEGLI UBALDI, MÉDECIN.

(N° 1766.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Pérouse, en 1324. — Mort le 28 avril 1400.

Balde étudia la jurisprudence sous Bartole, et devint bientôt lui-même professeur à Pérouse, sa patrie. Il acquit une telle réputation, que Galéas Visconti l'appela dans son académie de Pavie, dont il voulait augmenter l'éclat. Sur ce nouveau théâtre, Balde ajouta encore à sa renommée, et amassa de grandes richesses. Il mourut à l'âge de soixante et seize ans.

CHARLES VI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1255, p. 51 du tome VII.) Saint-Èvre. — 1837.

Mort en 1442.

CHARLES VI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1767, voir n° 1255.) Saint-Èvre.

CHARLES VI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1768.) Debacq, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

ISABEL OU ISABEAU DE BAVIÈRE,

REINE DE FRANCE,

FILLE D'ÉTIENNE II, DUC DE BAVIÈRE, SEIGNEUR D'INGOLSTADT, ET DE TADDEA VISCONTI, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1769.) Mme de Léomenil, d'après un portrait de la galerie du Musée royal.

Née en 1371. — Mariée à Amiens, le 17 juillet 1385, à Charles VI, roi de France. — Morte le 30 septembre 1435.

Isabeau de Bavière n'a laissé à l'histoire que de tristes et honteux souvenirs. Les chroniqueurs contemporains l'accusent d'avoir introduit à la cour de France les habitudes d'une prodigalité fastueuse inconnue avant elle. Mais cette reine vaine et sensuelle, avide et violente, est restée sous le poids de bien d'autres accusations. Elle

délaissa son malheureux époux, tombé dans la démence, pour se livrer aux plus criminelles amours. Longtemps ennemie des princes de la maison de Bourgogne, lorsque le connétable d'Armagnac eut traîné ses désordres au grand jour, et l'eut envoyée prisonnière à Marmoutiers, elle se retourna vers l'alliance de Jean-sans-Peur, et rendue par lui à la liberté, se fit l'ennemie la plus implacable du dauphin, son fils. Sa haine franchit toutes les bornes, après que le duc de Bourgogne eut péri dans la fatale entrevue du pont de Montereau. On voit alors la reine de France signer à Troyes le traité qui ôtait la couronne du front de son fils, pour la placer sur la tête du roi d'Angleterre. Isabeau de Bavière ne recueillit pour prix de ses crimes que le mépris et le délaissement. Oubliée dans Paris qu'elle avait livré aux Anglais, elle y traîna quinze ans une vieillesse flétrie, et eut la douleur d'apprendre, avant de mourir, la nouvelle du traité d'Arras qui réconciliait Charles VII avec le duc de Bourgogne, et préparait la fin de la domination britannique en France.

LOUIS DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS,

PREMIER DU NOM,

SECOND FILS DE CHARLES V, ROI DE FRANCE, ET DE JEANNE DE BOURBON.

(N° 1770.) En pied, par STEUBEN.

Né à l'hôtel Saint-Pol, à Paris, le 13 mars 1371.—

Marié à Melun, au mois de septembre 1389, à Valentine Visconti, fille de Jean Galéas Visconti, premier duc de Milan, et d'Isabelle de France, sa première femme. — Mort le 23 novembre 1407.

LOUIS DE FRANCE,

DUC D'ORLÉANS,

PREMIER DU NOM.

(N° 1771.) ....

Louis de France porta d'abord le titre de comte de Valois, et, malgré son jeune âge, il suivit Charles VI à la bataille de Rosebecque, en 1382. Dix ans après, le duché d'Orléans lui fut donné en apanage, et ce fut à cette même époque que la démence de son infortuné frère fit naître en lui l'ambition de disputer à ses oncles le gouvernement du royaume. Mais les folles dissipations de sa vie et le scandale de ses amours avec la reine Isabeau de Bavière ternirent aux yeux de tous l'éclat de ses nobles qualités. Il trouva un rival habile et puissant dans le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, aussi soigneux de ménager dans Paris sa popularité, que le duc d'Orléans était dédaigneux de l'opinion soulevée contre lui. Cependant, appuyé du crédit de la reine, ce prince se saisit, en 1402, de la surintendance des finances, la plus importante partie de l'autorité publique, parce qu'elle livrait à sa merci le trésor de l'État. La mort de Philippe le Hardi mit en présence du duc d'Orléans un

autre duc de Bourgogne moins prudent et moins modéré que son père, et ne sachant jamais pardonner une injure. Jean-sans-Peur avait plus d'un grief contre son cousin. Il lui reprochait de n'avoir pas respecté la duchesse de Bourgogne dans ses présomptueuses galanteries; il était humilié d'un récent échec qu'il avait éprouvé devant Calais (1406), faute de l'argent nécessaire au siége : il jura la perte de son rival. L'inimitié des deux princes menaçait de tels maux la France et la maison royale, qu'un grand effort fut fait pour les réconcilier. Ils communièrent ensemble, et le duc de Berry, leur oncle, les ayant réunis à sa table, reçut d'eux le serment de s'aimer désormais en frères. Tout porte à croire que le duc d'Orléans fut sincère dans cette réconciliation : au milieu même des plus grands désordres de sa vie, il avait gardé une foi vive, une dévotion tendre, et depuis quelque temps il semblait avoir embrassé la sérieuse résolution de renoncer à ses trop longs égarements. Mais Jean-sans-Peur n'était pas fait pour comprendre cette expansion d'une âme loyale et confiante : il y avait quatre mois qu'il préparait la mort de son ennemi, et il acheva son crime. On sait la tragique histoire de l'assassinat de la rue Barbette (23 novembre 1407). Le duc d'Orléans était âgé de trente-six ans; il avait hérité du roi Charles V, son père, le goût du savoir et la délicate intelligence des arts. La célèbre Christine de Pisan et d'autres doctes personnages de cette époque furent honorés de sa protection et de ses bienfaits.

VALENTINE VISCONTI,

DUCHESSE D'ORLÉANS,

FILLE DE JEAN GALÉAS VISCONTI, PREMIER DUC DE MILAN, ET D'ISABELLE DE FRANCE, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1772.) De Lestang, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard

Née..... — Mariée à Melun, au mois de septembre 1389, à Louis de France, duc d'Orléans, premier du nom, second fils de Charles V, roi de France, et de Jeanne de Bourbon. — Morte au château de Blois, le 4 décembre 1408.

Valentine de Milan, malgré toutes les grâces de sa personne et l'élévation de son caractère, fut trop souvent délaissée de son infidèle époux, le duc d'Orléans. Appelée auprès du roi Charles VI par la triste conformité de la souffrance, elle fut comme une providence pour le malheureux monarque abandonné de toute sa cour. La mort du duc d'Orléans (1407) fit éclater à tous les yeux la grandeur de ses vertus conjugales. Le mot si connu « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien, » devint la devise de cette veuve inconsolable. Elle alla, entourée de ses enfants en deuil, demander solennellement justice au roi Charles VI, et, désespérant de l'obtenir, elle légua aux jeunes princes ses fils le soin de venger leur père, et ne tarda pas à descendre au tombeau (1408).

JEAN, SURNOMMÉ SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE,

COMTE DE FLANDRE, ETC.

FILS AÎNÉ DE PHILIPPE DE FRANCE, DIT LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARGUERITE, COMTESSE DE FLANDRE ET D'ARTOIS.

(N° 1773.) Laemlein.

Né à Dijon, le 28 mai 1371.—Marié à Cambrai, le 9 avril 1385, à Marguerite de Bavière. — Mort le 10 septembre 1419.

JEAN, SURNOMMÉ SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1774.) En pied, par Steuben.

JEAN, SURNOMMÉ SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1775.) Ancien tableau.

JEAN, SURNOMMÉ SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE

(N° 1776.) Albrier, d'après un tableau de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

JEAN, SURNOMMÉ SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir n° 1818, p. 192.)

Jean portait le titre de comte de Nevers lorsqu'il alla combattre, en 1396, les Turcs à Nicopolis. Nous avons dit ailleurs comment il resta prisonnier entre les mains du sultan Bajazet, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une rançon considérable. La mort de son père, en 1404, lui laissa l'héritage du duché de Bourgogne et le mit face à face avec son cousin le duc d'Orléans, qu'il haïssait et à qui il disputait le pouvoir. Il se délivra de lui par un assassinat (1407), alla châtier les Liégeois révoltés dans la plaine de Hasbain (1408), et revint à Paris avec le surnom de *Sans Peur* gagné sur le champ de bataille. Le malheureux roi Charles VI fut forcé de subir l'apologie qu'il fit faire publiquement de son crime. Jean-sans-Peur essaya de s'en laver plus honorablement en reprenant Calais sur les Anglais (1409) : il échoua dans cette entreprise, et, trouvant le parti de la maison d'Orléans relevé par le connétable d'Armagnac, il se jeta dans la guerre civile avec la redoutable énergie de son caractère. Lorsque le roi d'Angleterre, Henri V, envahit le royaume en 1415, Jean-sans-Peur et son fils Philippe furent les seuls princes du sang de France qui n'allèrent pas combattre à Azincourt. Bientôt Paris, fatigué du joug des Armagnacs, se livra au duc de Bourgogne qui, avec l'assistance du bourreau, y exerça sa terrible domina-

tion (1418). Il était temps de prendre un parti contre Henri V, maître de la Normandie et réclamant l'héritage de la couronne de France. On crut rendre au royaume la force de se défendre en réconciliant Jean-sans-Peur avec le dauphin, fils de Charles VI. On les réunit une première fois au ponceau de Pouilly, le 11 juillet 1419. La tragique entrevue du pont de Montereau eut lieu deux mois après (10 septembre), et l'assassinat du duc d'Orléans fut tristement vengé par celui du duc de Bourgogne.

MARGUERITE DE BAVIÈRE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE,

TROISIÈME FILLE D'ALBERT DE BAVIÈRE, COMTE DE HAINAUT, DE HOLLANDE ET DE ZÉLANDE, ET DE MARGUERITE DE SILÉSIE, SA PREMIÈRE FEMME.

(Voir n° 1818, p. 192.)

Née.... — Mariée à Cambrai, le 9 avril 1385, à Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, comte de Flandre, fils aîné de Philippe de France, dit *le Hardi*, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre. — Morte à Dijon, le 13 janvier 1423.

Cette princesse n'a laissé aucun souvenir à l'histoire. L'épitaphe gravée sur son tombeau place sa mort à la date du 13 janvier 1423; mais l'historien de la maison de Bourgogne, Monstrelet, ne la fait mourir que deux ans après, à son retour du mariage de sa fille Agnès avec le duc Charles de Bourbon.

ANTOINE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT ET DE LIMBOURG,

TROISIÈME FILS DE PHILIPPE, DIT LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARGUERITE, COMTESSE DE FLANDRE ET D'ARTOIS.

(N° 1777.) Ancien tableau.

Né en 1384. — Marié : 1° le 21 février 1402, à Jeanne de Luxembourg, fille unique de Waleran de Luxembourg, troisième du nom, comte de Saint-Pol et de Ligny, et de Mahaud de Rœux; 2° le 6 juillet 1409, à Élisabeth de Luxembourg, fille unique de Jean de Luxembourg, duc de Gorlitz, et de Richard de Mecklembourg. — Mort le 25 octobre 1415.

ANTOINE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT ET DE LIMBOURG.

(Voir n° 1818, p. 192.)

Jeanne, duchesse de Brabant, veuve sans enfants de Wenceslas de Luxembourg, avait légué son duché à sa nièce, Marguerite de Flandre, et à celui de ses fils que cette princesse appellerait à lui succéder. Ce fut à ce titre qu'en 1406 Antoine de Bourgogne recueillit l'héritage du duché de Brabant. Il se rangea à côté de son frère Jean-sans-Peur, en 1410, dans sa querelle avec les Armagnacs, mais ne s'enchaîna pas à sa triste politique, lorsque, cinq ans après, le royaume fut envahi par

Henri V, roi d'Angleterre. Le duc de Brabant alla vaillamment combattre à Azincourt, et fut retrouvé parmi les morts vingt jours après la bataille.

JEANNE DE LUXEMBOURG,

DUCHESSE DE BRABANT, DE LOTHIER, DE LUXEMBOURG ET DE LIMBOURG,

FILLE UNIQUE ET HÉRITIÈRE DE WALERAN DE LUXEMBOURG, TROISIÈME DU NOM, COMTE DE SAINT-POL ET DE LIGNY, CONNÉTABLE DE FRANCE, ET DE MAHAUD DE ROEUX.

(Voir n° 1818, p. 192.)

Née....... — Mariée à Arras, le 21 février 1402, à Antoine de Bourgogne, troisième fils de Philippe de France, dit *le Hardi,* duc de Bourgogne, et de Marguerite, comtesse de Flandre et d'Artois. — Morte le 12 août 1407.

PHILIPPE DE BOURGOGNE,

COMTE DE NEVERS ET DE RETHEL,

QUATRIÈME FILS DE PHILIPPE DE FRANCE, DIT LE HARDI, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARGUERITE, COMTESSE DE FLANDRE ET D'ARTOIS.

(Voir n° 1318, p. 192.)

Né en octobre 1389. — Marié : 1° à Soissons, le 23 avril 1409, à Isabelle de Coucy, comtesse de Soissons, fille d'Enguerrand, septième du nom, sire de Coucy, comte de Soissons, et d'Isabelle de Lorraine, sa

seconde femme; 2° à Beaumont en Artois, le 20 juillet 1413, à Bonne d'Artois, fille aînée de Philippe d'Artois, comte d'Eu, connétable de France, et de Marie de Berry. — Mort le 25 octobre 1415.

Philippe de Bourgogne assista son frère Jean-sans-Peur dans ses guerres contre les Liégeois. Il fut investi, en 1410, de l'office de chambrier de France, et conduisit douze cents hommes d'armes à la bataille d'Azincourt. Il fut un des sept princes français qui périrent dans cette fatale journée.

BONNE D'ARTOIS,

COMTESSE DE NEVERS, PUIS DUCHESSE DE BOURGOGNE,

FILLE AÎNÉE DE PHILIPPE D'ARTOIS, COMTE D'EU, CONNÉTABLE DE FRANCE, ET DE MARIE DE BERRY.

(Voir n° 1818, p. 192.)

Née....—Mariée : 1° à Beaumont en Artois, le 20 juillet 1413, à Philippe de Bourgogne, comte de Nevers, quatrième fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre; 2° le 30 novembre 1424, à Philippe II, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, fils aîné de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Bavière. — Morte à Dijon, le 17 septembre 1425.

LOUIS DE BOURBON,

DUC DE BOURBON,

DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE CLERMONT ET DE FOREZ, SEIGNEUR DE BEAUJEU ET DE DOMBES, SURNOMMÉ LE BON,

CHAMBRIER DE FRANCE,

FILS AÎNÉ DE PIERRE DE BOURBON, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURBON, COMTE DE CLERMONT, CHAMBRIER DE FRANCE, ET D'ISABELLE DE VALOIS, FILLE PUÎNÉE DE CHARLES DE FRANCE, COMTE DE VALOIS, ET DE MAHAUD DE CHÂTILLON, DITE DE SAINT-POL, SA TROISIÈME FEMME.

(N° 1778.)

RUBIO, d'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu.

Né le 4 août 1337. — Marié, le 19 août 1371, à Anne, dauphine d'Auvergne, comtesse de Forez, dame de Mercœur, fille unique et héritière de Béraud, deuxième du nom, comte de Clermont, dauphin d'Auvergne, et de Jeanne de Forez, dame d'Ossel, sa première femme. — Mort le 19 août 1410.

Louis, duc de Bourbon, fut un des princes français envoyés comme otages en Angleterre pour y remplacer le roi Jean. Sous le règne de Charles V, il combattit en Normandie contre Charles le Mauvais, en Bretagne contre Jean de Montfort, et, lorsque la guerre eut été déclarée à Édouard III, il servit le roi contre les Anglais en Poitou et en Guyenne. Il était oncle maternel du roi Charles VI, et, à l'avénement de ce prince, partagea le

gouvernement du royaume avec les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne; mais, plus désintéressé qu'eux, il ne chercha pas à faire tourner la minorité du jeune roi au profit de son ambition. Toujours mêlé aux entreprises de guerre, il commanda la chevalerie qui formait l'arrière-garde à la bataille de Rosebecque (1382), et continua l'année suivante de combattre contre les Flamands. On le voit en 1390 profiter du calme du royaume pour aller guerroyer contre les infidèles et imposer au roi de Tunis des conditions favorables aux chrétiens. La démence de Charles VI ne l'empêcha pas de rester fidèlement attaché à ce malheureux monarque, et lorsque Jean-sans-Peur eut donné en 1407 le funeste exemple de répandre le sang royal, il refusa de souscrire aux lâches accommodements conclus avec lui, et couvrit de sa protection la veuve et les enfants du duc d'Orléans (1408). Il venait de s'unir au duc de Berry et aux autres princes décidés à tirer Charles VI de la dépendance du duc de Bourgogne (1410), lorsqu'il mourut à Montluçon, à l'âge de soixante et treize ans. Il mérita d'être surnommé *le Bon* par des vertus assez rares parmi les princes de ce temps.

PHILIPPE D'ARTOIS,

COMTE D'EU,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1362, p. 152 du tome VII.) En pied, par MAUZAISSE, d'après la statue de Philippe d'Artois, placée sur son tombeau, dans l'église de la ville d'Eu.

Mort en 1397.

PHILIPPE D'ARTOIS,

COMTE D'EU,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1779, voir n° 1362.) LAEMLEIN.

JEANNE DE NAVARRE, DITE LA JEUNE,

VICOMTESSE DE ROHAN, CHÂTELAINE DE LA ROCHE-MOISAN,

CINQUIÈME FILLE DE PHILIPPE, COMTE D'ÉVREUX, TROISIÈME DU NOM, ET DE JEANNE DE FRANCE, REINE DE NAVARRE.

(N° 1780.) Ancien tableau.

Née..... — Mariée, avant le mois d'octobre 1377, à Jean, premier du nom, vicomte de Rohan, châtelain de la Roche-Moisan, fils aîné d'Alain, septième du nom, vicomte de Rohan, et de Jeanne de Rostrenen. — Morte le 20 novembre 1403.

Cette princesse était sœur de Charles le Mauvais, roi de Navarre, dont la vie a été racontée dans une des précédentes notices.

VIENNE (JEAN DE),

SEIGNEUR DE ROLLANS,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1297, p. 90 du tome VII.)

Mort en 1396.

VIENNE (JEAN DE),

SEIGNEUR DE ROLLANS,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1781, voir n° 1297.) PIERRE FRANQUE, d'après un ancien tableau.

TRIE (RENAUD DE),

SEIGNEUR DE SÉRIFONTAINE,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1298, p. 91 du tome VII.) ....

Mort en 1406.

BRÉBAN (PIERRE DE), DIT CLIGNET,

SEIGNEUR DE LANDREVILLE,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1299, p. 92.) ....

Vivait encore en 1428.

DAMPIERRE (JACQUES DE CHATILLON,

PREMIER DU NOM, SIRE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1300, p. 93.) ....

Mort en 1415.

BRAQUEMONT (ROBERT DE), DIT ROBINET,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1301, p. 94 du tome VII.) ....

Vivait encore en 1420.

POIX (JEANNET DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1302, p. 95.) ....

Mort en 1418.

RECOURT (CHARLES DE), DIT DE LENS,

SEIGNEUR DE LA CATTINIÈRE,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1303, p. 96.) ....

Mort en 1419.

CLISSON (OLIVIER,

QUATRIÈME DU NOM, SIRE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1361, p. 151.) Équestre, par ARY SCHEFFER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1407.

SANCERRE (LOUIS DE CHAMPAGNE,

COMTE DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1414, p. 197 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1402.

SANCERRE (LOUIS DE CHAMPAGNE,

COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1363, p. 153.) Équestre, par Ziegler, d'après la statue placée sur le tombeau de Sancerre à Saint-Denis.

ALBRET (CHARLES D'ALBRET,

SIRE D'), COMTE DE DREUX,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1364, p. 154.) Écusson.

Mort en 1415.

SAINT-POL (WALERAN DE LUXEMBOURG,

TROISIÈME DU NOM, COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1365, p. 155.) Écusson.

Mort en 1413.

ARMAGNAC (BERNARD D')

SEPTIÈME DU NOM, COMTE D'ARMAGNAC,

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1366, p. 156 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1418.

BOUCICAULT (JEAN LE MEINGRE, DIT),

DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE BEAUFORT ET D'ALAIS,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1415, p. 197.) En pied, par PICOT, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1421.

BOUCICAULT (JEAN LE MEINGRE, DIT),

DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE BEAUFORT ET D'ALAIS,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1782, voir n° 1415.) LAEMLEIN.

RIEUX (JEAN,

DEUXIÈME DU NOM, SIRE DE) ET DE ROCHEFORT,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1416, p. 198 du tome VII.) En buste, par AUGUSTE COUDER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1417.

MONTBERON (JACQUES DE),

SIRE DE MONTBERON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1420, p. 203.) Écusson.

Mort en 1422.

JEAN VI DE BAVIÈRE, DIT SANS PITIÉ,

ÉVÊQUE ET PRIEUR DE LIÉGE, PUIS DUC DE LUXEMBOURG,

FILS D'ALBERT, DUC DE BAVIÈRE, COMTE DE HAINAUT, DE HOLLANDE, DE ZÉLANDE, ETC. ET DE MARGUERITE, FILLE D'ADOLPHE, TROISIÈME DU NOM, COMTE DE LA MARCK ET DE CLÈVES.

(N° 1783.) Ancien tableau [1].

Né vers 1373. — Marié, le..... 1418, à Élisabeth de

[1] On lit sur le tableau l'inscription suivante :

IEĀ 3° EVESQUE DE LIÉGE 28° CŌTE D'HOLLĀDE ET ZELLĀDE,
ESPOUSA ELISABET LVXĒBOVRG FILLE
D'ANTOĪE DUC DE BRABANT.

Gorlitz, duchesse de Luxembourg, veuve d'Antoine de Bourgogne, duc de Brabant. — Mort sans postérité le 6 janvier 1425.

Jean de Bavière reçut du pape Boniface IX, en 1390, l'évêché de Liége, qui lui donnait tous les droits de la souveraineté dans cette grande cité, toujours si industrieuse et si turbulente. Il fut forcé d'en sortir en 1406, et vint se mettre sous la protection de son cousin le duc de Bourgogne Jean-sans-Peur. La bataille de Hasbain et les impitoyables cruautés auxquelles il dut le nom de Jean-sans-Pitié le rétablirent victorieux sur son siége épiscopal (1408). N'ayant jamais reçu les ordres sacrés, il renonça, neuf ans après, au titre d'évêque de Liége, pour épouser Élisabeth de Gorlitz, veuve d'Antoine de Bourgogne, qui lui donna le duché de Luxembourg. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans.

BAJAZET Ier, SURNOMMÉ L'ÉCLAIR

(BAYEZID ILDERIM),

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

SECOND FILS D'AMURATH Ier.

(N° 1784.) ....

Né en 1360. — Mort le 9 mars 1403.

Bajazet Ier dut le surnom d'Ilderim à la rapidité de ses conquêtes. Il inaugura son règne en faisant périr

son frère Yacoub, dont il craignait la rivalité, et, maître paisible du trône des Ottomans, étendit sa domination en Europe et en Asie. Il acheva la réduction des derniers émirs seldjoukides échappés aux coups de ses prédécesseurs, en même temps qu'il reprenait la guerre engagée par son père le sultan Amurath contre les princes slaves de Moldavie et de Valachie. Il menaçait de si près la vaillante nation des Hongrois, que leur roi Sigismond fut forcé d'implorer contre lui les secours de l'Occident, et que le mot de croisade retentit encore une fois en Europe. Ce fut dans les plaines de Nicopolis, en Bulgarie, que l'élite de la chevalerie française, le connétable Philippe d'Artois, comte d'Eu, Jacques de Bourbon, comte de la Marche, Jean, comte de Nevers, fils du duc de Bourgogne, le dernier descendant de la glorieuse maison des Coucy, et tant d'autres, se mesurèrent avec les redoutables janissaires de Bajazet (1396). Ils furent vaincus, et l'avarice du sultan mit seule quelques bornes à sa cruauté après la victoire. Bajazet, sans crainte désormais du côté de l'Occident, se flattait de porter à l'empire grec des coups décisifs en se rendant maître de Constantinople. Il vint mettre le siége devant cette ville en 1402; mais l'esprit des croisades réveillé en France donna à Jean Paléologue des auxiliaires que Bajazet n'attendait pas, et le maréchal de Boucicault eut la gloire de l'arrêter dans cette entreprise. Cependant du sein même de l'islamisme sortait alors pour Bajazet un ennemi bien autrement redoutable : les émirs dépouillés par lui s'étaient réfugiés sous la protection du grand

conquérant de l'Asie, Timour ou Tamerlan, et celui-ci, pour les rétablir, avait envahi les récentes conquêtes des Osmanlis. Les deux puissants rivaux se rencontrèrent, le 30 juin 1402, près d'Ancyre, aujourd'hui Angora, et, après trois jours d'une lutte acharnée, Bajazet fut vaincu et resta prisonnier aux mains de son ennemi. Il ne survécut que d'une année à ce grand désastre, qui n'arrêta que peu de temps les progrès de la puissance ottomane.

MAHOMET OU MOHAMMED Ier,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

TROISIÈME FILS DE BAJAZET Ier.

(N° 1785.) ....

Né en 1379. — Mort en 1421.

Les historiens turcs placent un interrègne de onze années entre Bajazet et son fils Mahomet Ier. Les deux frères aînés de ce prince, Soliman et Musa, reconnus l'un par l'armée d'Europe, l'autre par celle d'Asie, se firent la guerre, et Musa, resté victorieux, finit par tomber à son tour sous les coups de Mahomet Ier, près d'Andrinople, en 1413. Ces guerres civiles causèrent un affaiblissement momentané à l'empire ottoman, déjà mis en péril par la bataille d'Ancyre; et Mahomet Ier, au lieu de reprendre le cours des conquêtes de son père, ne songea qu'à raffermir par la paix le trône ébranlé des sultans. Aussi laissa-t-il respirer l'empereur Manuel Pa-

léologue, et lui rendit-il même toutes les villes prises par les Turcs en Thessalie, aussi bien que sur la mer Noire et la Propontide. Mahomet Ier mourut en 1421, à l'âge de quarante-sept ans.

CHARLES VII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1256, p. 53 du tome VII.) LEHMANN. — 1836.

Mort en 1461.

CHARLES VII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1786, voir n° 1256.) Ancien tableau.

CHARLES VII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1787.) LEHMANN.

CHARLES VII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1788.) Ancien tableau.

CHARLES D'ORLÉANS,

DUC D'ORLÉANS,

FILS AÎNÉ DE LOUIS DE FRANCE, DUC D'ORLÉANS, PREMIER DU NOM, ET DE VALENTINE VISCONTI.

(N° 1789.) AMIEL, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né en l'hôtel Saint-Pol, à Paris, le 26 mai 1391. — Marié : 1° à Compiègne, le 29 juin 1406, à Isabelle de France, veuve de Richard II, roi d'Angleterre, et seconde fille de Charles VI, roi de France, et d'Isabelle de Bavière; 2° en 1410, à Bonne d'Armagnac, fille aînée de Bernard VII, comte d'Armagnac, connétable de France, et de Bonne de Berry; 3° à Saint-Omer, le 30 novembre 1440, à Marie de Clèves, fille d'Adolphe, duc de Clèves, et de Marie de Bourgogne. — Mort le 4 janvier 1465.

Charles d'Orléans porta le titre de comte d'Angoulême jusqu'à la mort de son père, en 1407. Lorsque le connétable d'Armagnac entreprit, en 1410, de combattre la puissance de Jean-sans-Peur, il fit épouser sa fille au duc d'Orléans pour donner un plus solide appui à ses prétentions. Cinq ans après ce jeune prince déploya vaillamment sa bannière dans les plaines d'Azincourt et tomba prisonnier aux mains du roi Henri V, qui l'envoya en Angleterre. Il y passa vingt-cinq années, toujours poussant vers sa patrie des regrets inutiles, et ne

se consolant que par le culte de la poésie des longs ennuis de sa captivité. La plupart de ses vers nous ont été conservés, et ce sont les meilleurs de cette époque. Il y règne un heureux mélange de légèreté gracieuse et de douce mélancolie. Ce fut l'ancien rival de sa maison, Philippe le Bon, duc de Bourgogne qui, en 1440, lui rendit la liberté. Le duc d'Orléans entreprit ensuite, mais vainement, de faire valoir les droits que lui avait laissés sa mère au duché de Milan. On le voit, dans les premières années du règne de Louis XI, mêlé, ainsi que son frère le comte de Dunois, à la ligue des princes contre ce monarque. Il mourut, en 1465, dans sa soixante et quatorzième année.

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE,

FILS AÎNÉ DE JEAN-SANS-PEUR, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARGUERITE DE BAVIÈRE.

(N° 1790.) Ancien tableau.

Né à Dijon, le 30 juin 1396. — Marié : 1° en juin 1409, à Michelle de France, fille de Charles VI, roi de France, et d'Isabelle de Bavière; 2° le 30 novembre 1424, à Bonne d'Artois, fille de Philippe d'Artois, comte d'Eu, et de Marie de Berry; 3° le 10 janvier 1430, à Isabelle de Portugal, fille de Jean Ier, roi de Portugal, et de Philippe de Lancastre. — Mort le 15 juin 1467.

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1791.) Eugène Devéria.

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1792.) Ancien tableau.

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir n° 1818, p. 195.)

Philippe était âgé de dix-neuf ans et portait le titre de comte de Charolais lorsque fut livrée la bataille d'Azincourt, où il regretta toute sa vie de n'être point allé faire son devoir. Mais il oublia ces loyaux sentiments d'un prince français, lorsque cinq ans après, pour venger la mort de son père, il signa le fatal traité de Troyes qui mettait la couronne de France sur la tête du roi d'Angleterre (1420). Philippe le Bon eut une triste part à tous les maux qui affligèrent le royaume durant les premières années du règne de Charles VII; mais en 1435 la fortune de ce monarque ayant été relevée par une suite de succès merveilleux, le duc de Bourgogne revint aux intérêts de sa politique en même temps qu'au

sentiment de ses devoirs, pour se détacher de l'alliance onéreuse de l'Angleterre, et se réconcilier avec le roi de France. Il demeura toute sa vie fidèle aux stipulations du traité d'Arras, et travailla par une suite d'heureux accroissements à agrandir sa maison déjà si puissante. On le voit acquérir à divers titres le duché de Luxembourg, les comtés de Hainaut, de Namur et de Hollande, et ajouter de la sorte au duché et à la comté de Bourgogne les dix-sept provinces des Pays-Bas. Aussi s'intitula-t-il fièrement souverain par la grâce de Dieu de tous les états qu'il ne tenait pas comme vassal de la couronne de France (1448). L'indocile humeur des Flamands et des Liégeois s'agita vainement sous la main d'un suzerain aussi redouté, et Philippe le Bon sut tenir toutes ses seigneuries dans une étroite dépendance. Il entoura sa maison d'un éclat et d'une magnificence jusqu'alors inouïs, et sa cour fut la plus brillante de l'Europe. Ce fut lui qui institua, au mois de janvier 1430, l'ordre de la Toison d'Or. Philippe le Bon avait donné asile au dauphin Louis, que son humeur inquiète avait fait sortir du royaume. Lorsque ce prince monta sur le trône, en 1461, le duc de Bourgogne, malgré son grand âge, malgré l'orgueil de sa puissance, vint remplir à son sacre l'office de fidèle vassal, et y figura comme doyen des pairs de France. Il était âgé de soixante et onze ans, et ne gouvernait plus ses états que d'une main affaiblie, lorsqu'il mourut à Bruges, en 1467.

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1793.) Ancien tableau.

PREMIER CHAPITRE DE L'ORDRE DE LA TOISON D'OR.

Philippe le Bon est représenté dans ce tableau tenant, à Lille, le premier chapitre de l'ordre de la Toison d'Or, le 30 novembre 1429, jour de la fête de saint André, patron de ce nouvel ordre de chevalerie. Le duc de Bourgogne l'avait institué à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal. Au chapitre assistent les vingt-quatre chevaliers dont se composait l'ordre à l'époque de sa création : les noms, armes, devises, et cris de guerre de chacun de ces chevaliers sont disposés autour du tableau; ce sont :

Messires Guillaume de Vienne; Reynier Pot; Jean, seigneur de Roubais; Roland Altkerke; Antoine de Vergy; de Beauffremont, comte de Charny; David de Brimeu, seigneur de Ligny; Hugues de Lannoy; Léon de La Clyte, seigneur de Commines; Antoine de Thoulinon; Pierre de Luxembourg; Léon de la Trémoille; Gilbert de Lannoy; Jean de Luxembourg, comte de Ligny-Guise; Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam; Antoine de Croy; Florimond de Brimeu; Robert, seigneur de Masmimes; Jacques de Brimeu, seigneur de Grigny; Beaudoin de Lannoy; Philippe, seigneur de Ternant; Jean de Croy; Jean, seigneur de Créquy et de Canaples; Jean de Neufchastel.

On lit dans un ancien ouvrage, intitulé *le Promptuaire armorial*, la description suivante des insignes de l'ordre de la Toison d'Or :

« Le grand colier dudit ordre estoit composé de doubles fusils entrelassez de pierres et caillous estincelans de flâmes de feu, au bout duquel pend sur l'estomach une toison, le tout d'or émaillé selon l'art; ses fusils sont adossez deux à deux, joints ensemble comme représentant deux double B, lettre qui signifie Bourgogne, entremeslez de caillous; ses cailloux sont enuironnez d'estincelles et de flâmes de feu, qui estoit la deuise dudit duc, et pour âme d'icelle : *Ante ferit quam flamma micet*.

« Les grands manteaux auoient les orfrais du mesme ordre en broderie d'or. »

ISABELLE DE PORTUGAL,

DUCHESSE DE BOURGOGNE,

FILLE DE JEAN Ier, ROI DE PORTUGAL, ET DE PHILIPPE DE LANCASTRE.

(Voir n° 1818, p. 195.)

Née à Evora, le 21 février 1397.—Mariée à Bruges, le 10 janvier 1430, à Philippe III, dit *le Bon*, duc de Bourgogne. — Morte le 17 décembre 1472.

Comme on l'a vu plus haut, ce fut à l'occasion de son mariage avec cette princesse, que Philippe le Bon

institua l'ordre de la Toison d'Or. Isabelle de Portugal fut la mère de Charles le Téméraire.

JEAN DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT, DE LOTHIER ET DE LIMBOURG,

FILS AÎNÉ D'ANTOINE DE BOURGOGNE, DUC DE BRABANT, DE LOTHIER ET DE LIMBOURG, COMTE DE RETHEL, ET DE JEANNE DE LUXEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(Voir n° 1818, p. 195.)

Né le 11 juin 1403. — Marié, en 1417, à Jacqueline de Bavière, comtesse de Hollande et de Hainaut, veuve de Jean, dauphin de France, et fille unique de Guillaume de Bavière, quatrième du nom, comte de Hainaut, de Hollande et de Zélande, et de Marguerite de Bourgogne. — Mort le 17 avril 1427.

Jacqueline de Bavière, héritière des comtés de Hollande et de Hainaut, les avait d'abord apportés en dot au dauphin de France Jean, fils aîné de Charles VI. A la mort de ce prince, Jean-sans-Peur, fidèle à l'esprit d'agrandissement de sa maison, obtint des dispenses du concile de Constance, alors assemblé, pour faire épouser Jacqueline à son cousin Jean de Bourgogne. Mais Jacqueline, en 1422, sollicita du pape Martin V l'annulation de ce mariage, et, sans attendre la sentence pontificale, elle donna sa main au duc de Glocester, frère du roi Henri V. Le duc de Glocester déclara aussitôt la guerre au duc de Brabant, et vint l'attaquer successive-

ment dans le Hainaut et dans la Hollande. Cette querelle faillit séparer les intérêts alors unis de la maison de Bourgogne et de l'Angleterre, et accomplir ce qui fut fait onze ans après par le traité d'Arras. Mais la guerre fut terminée par la bataille de Broweshaven dans l'île de Scowen, en Zélande, que gagna, en 1426, le duc de Brabant. Ce prince ne survécut que d'une année à cette victoire, et son héritage fut recueilli par son frère Philippe de Bourgogne

PHILIPPE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT, DE LOTHIER ET DE LIMBOURG,

SECOND FILS D'ANTOINE DE BOURGOGNE, DUC DE BRABANT, DE LOTHIER ET DE LIMBOURG, ET DE JEANNE DE LUXEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1794.) Ancien tableau.

Né le 25 juillet 1404. — Mort sans alliance, le 14 août 1430.

PHILIPPE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT, DE LOTHIER ET DE LIMBOURG.

(Voir n° 1818, p. 196.)

Ce prince avait assisté son frère Jean, duc de Brabant, dans sa querelle avec le duc de Glocester. A la mort du duc Jean, il lui succéda comme duc de Brabant, de Lothier et de Limbourg, et laissa bientôt lui-

même cet héritage à son cousin Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Il mourut à Louvain, le 14 août 1430, dans la vingt-sixième année de son âge.

JEAN DE BOURGOGNE,

COMTE DE NEVERS,

COMTE DE RETHEL, D'ÉTAMPES ET D'EU, BARON DE DONZY, ETC.

SECOND FILS DE PHILIPPE DE BOURGOGNE, COMTE DE NEVERS, BARON DE DONZY, ET DE BONNE D'ARTOIS, SA SECONDE FEMME.

(Voir n° 1818, p. 196.)

Né à Clamecy, le 25 octobre 1415. — Marié: 1° en 1435, à Jacqueline d'Ailly, dame d'Englemontier, fille aînée de Raoul d'Ailly, seigneur de Péquigny, et de Jacqueline de Béthune; 2° en 1471, à Paule de Brosse, dite *de Bretagne*, fille de Jean de Brosse, comte de Penthièvre, et de Nicole de Blois, dite *de Bretagne;* 3° en 1479, à Françoise d'Albret, fille d'Arnaud Amanjeu d'Albret, seigneur d'Orval, et d'Isabelle de la Tour. — Mort le 25 septembre 1491.

Jean de Bourgogne recueillit, en 1464, l'héritage paternel du comté de Nevers, et devint comte d'Eu, huit ans après, par la mort de Charles d'Artois, frère de sa mère. Ce fut un des membres les moins illustres de cette famille des ducs de Bourgogne dont la fortune était alors si éclatante. Il mourut quatorze ans après que cette for-

tune eut fini avec Charles le Téméraire, dans la soixante et dix-septième année de son âge.

NEVÈRS (JACQUELINE D'AILLY,

COMTESSE DE), DAME D'ENGLEMONTIER,

FILLE AÎNÉE DE RAOUL D'AILLY, SEIGNEUR DE PÉQUIGNY ET VIDAME D'AMIENS, ET DE JACQUELINE DE BÉTHUNE.

(Voir n° 1818, p. 196.)

Née.... — Mariée à Amiens, le 24 novembre 1435, à Jean de Bourgogne, comte de Nevers, de Rethel, d'Étampes et d'Eu, second fils de Philippe de Bourgogne, comte de Nevers, et de Bonne d'Artois, sa seconde femme. — Morte.....

Cette princesse, associée à l'obscure destinée de son mari, n'a laissé aucun souvenir à l'histoire.

RENÉ, DIT LE BON,

ROI DE SICILE,

DUC D'ANJOU,

SECOND FILS DE LOUIS II, ROI DE SICILE, DUC D'ANJOU, ET DE YOLANDE D'ARAGON, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1795.) GRAS[1]. — 1842.

Né au château d'Angers, le 16 janvier 1408. — Ma-

[1] L'original de ce tableau se trouve dans la cathédrale d'Aix, en Provence, et il passe pour être l'ouvrage du roi René lui-même. Ce prince

rié : 1° le 24 octobre 1420, à Isabelle de Lorraine, fille aînée et héritière de Charles, premier du nom, duc de Lorraine, et de Marguerite de Bavière; 2° dans l'église de Saint-Nicolas, près d'Angers, le 10 septembre 1454, à Jeanne de Laval, fille de Guy, treizième du nom, comte de Laval, et d'Isabelle de Bretagne. — Mort le 18 juillet 1480.

René était petit-fils de Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, qui, adopté par la reine Jeanne, alla dissiper les trésors de la France et perdre la vie dans un inutile essai de conquête sur le royaume de Naples. René ne semblait pas appelé à recueillir l'héritage des destinées périlleuses de la maison d'Anjou. Il avait reçu en naissant le titre de comte de Guise, et son oncle, le cardinal, duc de Bar, qui le chérissait tendrement et voulait le faire son héritier, crut lui assurer la plus haute fortune à laquelle il pût prétendre en lui faisant épouser Isabelle, fille du duc de Lorraine (1420). Mais les droits que René tenait de sa femme lui furent contestés par Antoine, comte de Vaudémont, et, vaincu à la bataille de Bulgneville, le 2 juillet 1431, il tomba prisonnier entre les mains de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, allié de son rival. Sa captivité dura cinq ans : lorsqu'il sortit de prison, la mort de son frère aîné Louis avait réuni sur sa tête la couronne des Deux-Siciles, les comtés

y est représenté en habit de chanoine. On sait que c'était alors un usage assez fréquent parmi les princes et les plus grands seigneurs de se faire recevoir chanoines des églises métropolitaines.

de Provence et d'Anjou aux duchés de Lorraine et de Bar dont il était déjà possesseur. Il s'empressa de se rendre à Naples (1438), où ses droits furent reconnus. Mais son compétiteur, Alphonse d'Aragon, ne tarda pas à les lui disputer les armes à la main, et, maître de Naples par une trahison, força René à fuir devant lui (1442). René, qui joignait aux vertus chevaleresques le goût délicat des plaisirs de l'intelligence, ne songea plus guère dès lors qu'à maintenir la paix autour de lui, pour en assurer les bienfaits à ses peuples d'Anjou et de Provence. Il maria, en 1445, sa seconde fille, Marguerite, au roi d'Angleterre Henri VI, donna Yolande, l'aînée, à Ferry de Vaudémont, pour terminer sa querelle avec cette famille, et en 1453, il donna le duché de Lorraine à son fils Jean d'Anjou, duc de Calabre. Ce fut alors qu'ayant épousé Jeanne de Laval, il conduisit cette princesse avec lui dans ses comtés d'Anjou et de Provence, semblant ne vouloir partager désormais sa vie qu'entre la paisible administration de ses domaines et le culte des lettres et des arts qui lui était si cher. Mais le gouvernement dur et inquiet de Louis XI ne le laissa pas jouir tranquillement des loisirs de la paix qu'il croyait s'être assurés, et les dernières années de sa vie furent remplies de trouble et d'amertume. Il vit son fils le duc de Calabre échouer dans ses projets sur Naples, comme il avait fait lui-même, et aller mourir dans la fleur de l'âge à Barcelone (1470). Il vit à la même époque commencer en Angleterre les grandes infortunes de son héroïque fille Marguerite, et ce fut là le temps même que choisit

Louis XI pour lui ravir le comté d'Anjou. Il reçut ce dernier coup avec une admirable tranquillité d'âme, et n'interrompit pas le travail commencé d'une belle perdrix grise qu'il était occupé à peindre (1471). Le bon roi René alla dès lors établir sa cour à Aix en Provence. Louis XI l'y poursuivit encore de sa haine tracassière, et le cita comme criminel de lèse-majesté devant le parlement de Paris (1474). Cette citation toutefois demeura sans effet; le roi de France s'était assuré que l'héritage de la maison d'Anjou ne lui échapperait pas, et il permit à ce prince vénérable d'achever sa vie au milieu des soins bienfaisants et des nobles études qui la remplissaient. René d'Anjou mourut à Aix dans la soixante et douzième année de son âge, laissant en Provence une mémoire chérie et à jamais populaire.

JEANNE DE LAVAL,

REINE DE SICILE,

DUCHESSE D'ANJOU,

FILLE DE GUY, TREIZIÈME DU NOM, COMTE DE LAVAL, ET D'ISABELLE DE BRETAGNE.

(N° 1796.) GRAS, d'après un ancien tableau. — 1842.

Née..... — Mariée dans l'église de Saint-Nicolas, près d'Angers, le 18 septembre 1454, à René, roi de Sicile, duc d'Anjou.—Morte au château de Beaufort, en 1498.

Cette princesse, issue d'une des branches de la maison de Montmorency, survécut dix-huit ans au roi René.

JUVENAL OU JOUVENEL DES URSINS (JEAN)

ET SA FAMILLE.

(N° 1797.) Tableau du temps.

JUVENAL OU JOUVENEL DES URSINS (JEAN),

SEIGNEUR DE LA CHAPELLE-GAULTIER, DE LA CLAISIÈRE ET MORANS EN BRIE,

SECOND FILS DE PIERRE JOUVENEL ET DE N........ D'ASSENAY.

Né à Troyes, vers 1360. — Marié, le 20 juin 1386, à Michelle de Vitri, fille de Michel de Vitri, seigneur de Goupillières. — Mort le 1er avril 1431.

Jean Juvenal des Ursins fut successivement conseiller au Châtelet de Paris (de 1380 à 1404), prévôt des marchands en 1388, avocat général au parlement en 1404, chancelier de Louis, dauphin, duc d'Aquitaine, fils de Charles VI, en 1413, et président du parlement de Paris, transféré à Poitiers, jusqu'en 1431, où il mourut dans un âge avancé, au milieu des troubles qui remplirent le règne de Charles VI. Ce fut un magistrat intègre, poussant le courage jusqu'à l'intrépidité dans l'accomplissement de ses devoirs, et inébranlable dans son dévouement à la cause royale. Comme prévôt des marchands, comme avocat général, il avait été le bienfaiteur de Paris et y était entouré de la plus grande vénération.

Jean Juvenal des Ursins est ici représenté avec toute sa famille[1]. Voici la description de ce tableau, telle que la donne le P. Montfaucon :

« Le tableau nous montre Jean Juvenal des Ursins avec sa femme et ses enfans, au nombre de onze.

« Ils y sont representez le père et la mère et onze fils ou filles, rangez selon leur âge et leur naissance, avec des inscriptions au dessous de chacun, qui indiquent leur nom et leur état. Le père est à genoux, l'épée au côté, revêtu de son blason, aiant un livre ouvert devant lui d'un côté, et son casque de l'autre. Sa femme est aussi à genoux derrière lui, vêtue en religieuse (cet habillement était celui de veuve). L'inscription sous les deux est telle : « Ce sont les représentations de nobles « personnes messire Jehan Juvenel des Ursins, chevalier et baron de Trainel, conseiller du roy, et de dame « Michelle de Vitri sa femme, et de leurs enfans. »

« Le premier des enfans est un évêque crossé, mitré et en chappe. Son inscription est : « Révérend père en « Dieu messire Jean Juvenel des Ursins, docteur en loys « et en décret, en son temps évesque et comte de Beau-« vais, depuis évesque et duc de Laon, per de France, « conseiller du roy. » Il fut depuis archevêque de Rheims, par la résignation de Jaques son frère, archevêque de

[1] La famille des Juvenal des Ursins possédait autrefois une chapelle dans l'église Notre-Dame de Paris : c'est de cette chapelle, décrite par Montfaucon et Piganiol de la Force, qu'ont été tirées les deux statues de Jean Juvenal et de sa femme, exposées dans la même salle que le tableau de famille dont nous parlons ici.

la même ville. Cette résignation fut confirmée à Rome. Ce Jaques, comme le plus jeune des enfans, est ici le dernier de la bande.

« Puis vient une dame, vêtue en religieuse (habit de veuve), à peu près comme sa mère. On lit sous elle : « Jeanne Juvenel des Ursins, qui fut conjointe par ma-« riage avec noble homme, maistre Nichola Brulart, « conseiller du Roy. »

« Le suivant est un homme d'épée, revêtu de son blason : on lit au-dessous : « Messire Loys Juvenel des Ur-« sins, chevalier, conseiller et chambellan du roy, et « bailly de Troyes. »

« Puis viennent deux dames, vêtues de même : la premiere a cette inscription : « Dame Jehanne Juvenel des « Ursins, qui fut conjointe par mariage avecque Pierre « de Chailli. La seconde : damoiselle Eude Juvenel des « Ursins, qui fut conjointe par mariage à Denis des « Mares, escuyer, seigneur de Doue. »

« Celui qui suit est Denis Juvenel des Ursins, escuyer, eschanson de monseigneur Loys, delphin de Viennois et duc de Guienne.

« La religieuse qui suit a cette inscription : « Seur « Marie Juvenel des Ursins, religieuse à Poissy. »

« Après vient le chancelier; il est revêtu de son blason, à genoux sur un oratoire, aiant un livre ouvert devant lui, auprès duquel est un casque. L'inscription est : « Messire Guillaume Juvenel des Ursins, seigneur et ba-« ron de Trainel, en son temps conseiller du roy, bailly « de Sens, depuis chancelier de France. »

« Le suivant est Pierre Juvenel des Ursins, escuyer.

« Le pénultième, Michel Juvenel des Ursins, escuyer et seigneur de la Chappelle en Brye.

Le dernier de tous étoit archevêque de Rheims, et se voit ici crossé, mitré et en chappe. L'inscription est telle : « Trés reverend pere en Dieu messire Jacques Juvenel « des Ursins, archevesque et duc de Reins, premier per « de France, conseiller du roy et président en la chambre « des comptes[1]. »

DUNOIS (JEAN,

BÂTARD D'ORLÉANS, COMTE DE), DE MORTAIN ET DE LONGUEVILLE,

GRAND CHAMBELLAN DE FRANCE.

FILS NATUREL DE LOUIS DE FRANCE, DUC D'ORLÉANS, PREMIER DU NOM, ET DE YOLANDE OU MARIETTE D'ENGHIEN.

(N° 1798.)

En pied, par Tassaert, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né le 23 novembre 1402. — Marié : 1° avant 1425, à Marie Louvet, fille aînée de Jean Louvet, seigneur d'Aigualières et de Thecis, président de la chambre des comptes et aides de Provence; 2° en 1439, à Marie de Harcourt, dame de Parthenay, de Secondigny, de Vouvent, de Mervant, de Matefelon et de Duretal, fille de Jacques de Harcourt, deuxième du nom, baron de

[1] B. de Montfaucon, *Monuments de la monarchie française*, tome III, page 353.

Montgommery, et de Marguerite de Melun, comtesse de Tancarville. — Mort le 24 novembre 1468.

Jean, bâtard d'Orléans, n'était âgé que de cinq ans lorsque son père mourut assassiné, et l'impression qu'il reçut de ce coup s'exprima avec tant d'énergie, que Valentine de Milan regretta tout haut de n'être point sa mère. Il fut du petit nombre de fidèles seigneurs qui suivirent Charles VII au delà de la Loire, pendant que les Anglais couronnaient à Paris leur jeune roi Henri VI, et il obtint, en 1424, la charge de grand chambellan de France. On le voit pour la première fois paraître avec éclat, en 1427, au siége de Montargis, qu'il fit lever à l'ennemi. L'année suivante, il fut un des plus intrépides et des plus habiles défenseurs d'Orléans, et son cœur loyal n'hésita pas à reconnaître la mission qu'avait Jeanne d'Arc de sauver cette ville et la France. Il eut sa part de gloire à la bataille de Patay (juin 1429), et assista ensuite au sacre de Charles VII à Reims. Trois ans après (1432), il donna au roi l'importante ville de Chartres, et ses efforts s'unirent à ceux du connétable de Richemont pour faire rentrer Paris sous l'autorité royale (1436). Son frère, le duc d'Orléans, rentré en France en 1440, lui donna le comté de Dunois, auquel le roi joignit peu après celui de Longueville. Lorsqu'après six années de trêve, qui avaient laissé à la France épuisée le temps de se refaire, Charles VII trouva son avantage à recommencer la guerre, Dunois lui prêta encore la plus utile assistance pour reconquérir la Normandie sur les

Anglais. Il entra à Rouen avec le roi le 10 novembre 1449, et fut nommé capitaine de cette grande ville. Bientôt après, une plus hasardeuse entreprise, celle de la réduction de la Guyenne, fut confiée à sa fidélité et à sa vaillance : Bordeaux lui remit ses clefs le 23 juin 1451. Il avait essayé vainement de réconcilier avec son père le dauphin Louis, que l'inquiétude ombrageuse de son esprit tenait éloigné de la cour. Lorsque ce prince monta sur le trône en 1461, Dunois, qui avait fait à son sacre l'office de grand chambellan de France, était disposé à le servir comme il avait servi son père ; mais tels furent les procédés durs et violents de Louis XI envers les princes et les premiers seigneurs de son royaume, que la fidélité de Dunois lui-même vint à chanceler, et qu'il entra dans la ligue du bien public (1464). Il fut un des négociateurs du traité de Conflans, qui, l'année suivante, termina cette guerre. Dunois mourut trois ans après dans la soixante-septième année de son âge.

TANNEGUY DU CHATEL,

CHAMBELLAN DU ROI CHARLES VII, GRAND SÉNÉCHAL DE PROVENCE,

QUATRIÈME FILS DE HERVÉ, SEIGNEUR DU CHÂTEL, DE LESLIN ET DE LESOURNY, ET DE MENCY DE LESCOET, FILLE UNIQUE DE GUILLAUME DE LESCOET ET DE TIPHAINE DE KERENPRIS.

(N° 1799.) En pied, par LUGARDON, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né vers 1369. — Marié, en..... à Sibylle le Veyer. — Mort en 1449.

Tanneguy du Châtel, d'une famille bretonne attachée à la France, alla venger, en 1404, la mort de son frère aîné tué par les Anglais, et fit sur eux, dans l'île de Jersey, un butin immense. Louis de France, duc d'Orléans, le nomma son premier chambellan. Après la mort de ce prince, il s'attacha à Louis II, duc d'Anjou, et le suivit dans une expédition sans succès qu'il fit contre Naples. A son retour le dauphin, depuis Charles VII, lui donna la charge de maréchal de Guyenne, et lorsqu'en 1413 les Armagnacs eurent établi dans Paris leur domination éphémère, les fonctions importantes de prévôt de cette ville lui furent confiées. Sa vigilance et son énergie n'empêchèrent pas un obscur agent de la faction bourguignonne, Périnet le Clerc, d'ouvrir à Jean-sans-Peur une des portes de la capitale (1416). Mais il crut devoir à sa fidélité envers le dauphin d'aller l'enlever de

son hôtel au milieu du tumulte de la victoire des Bourguignons, et de le transporter à la Bastille. Après une inutile tentative pour rentrer dans Paris les armes à la main, Tanneguy du Châtel, toujours attaché à son jeune maître, le servit tour à tour dans la guerre civile et dans les efforts qu'il fit pour la terminer. Ce fut à cette intention que la fatale entrevue du pont de Montereau fut négociée entre le dauphin et Jean-sans-Peur (1419). Les historiens de la maison de Bourgogne ont accusé Tanneguy d'avoir porté le coup frappé sur leur maître; mais celui-ci protesta toute sa vie de son innocence, offrit de la prouver en champ clos, et ne recula pas devant une information judiciaire ordonnée par ses ennemis. La place de Tanneguy du Châtel était marquée auprès de Charles VII, lorsque ce prince alla attendre derrière la Loire l'ennemi à qui il ne pouvait plus disputer sa capitale. Le roi voulut garder auprès de lui un si fidèle serviteur, et le nomma grand maître de son hôtel. Mais l'impérieux connétable de Richemont exigeait l'éloignement de Tanneguy, et celui-ci n'hésita pas de se sacrifier au bien du royaume. Il se retira, avec le titre de sénéchal du roi, à Beaucaire, échangea cet office en 1443 contre celui de grand sénéchal de Provence, fut envoyé en 1448 comme ambassadeur auprès du pape Nicolas V à Rome, et mourut l'année suivante, à l'âge de quatre-vingts ans.

LAHIRE (ÉTIENNE DE VIGNOLES, DIT)

(N° 1800.) En pied, par DASSY.

Né..... — Mort en 1442.

LAHIRE (ÉTIENNE DE VIGNOLES, DIT)

(N° 1801.) AMIEL, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Lahire fut un de ces vaillants aventuriers, qui, pendant la longue guerre soutenue au XVe siècle contre les Anglais, rappelèrent les chefs des grandes compagnies du siècle précédent. On le voit, en 1418 et 1419, guerroyer, avec son ami Poton de Xaintrailles, contre les Bourguignons en Picardie, défendre contre eux Château-Thierry en 1421 avec un courage désespéré, surprendre Compiègne en 1423, aider Dunois en 1427 à secourir Montargis, et se signaler enfin dans tous les faits d'armes qui accompagnèrent le siége d'Orléans. Après avoir eu sa part de gloire devant Jargeau et à la bataille de Patay, il gémit de voir l'héroïque Pucelle tomber entre les mains des Anglais, et tenta de la leur arracher (1431). Il échoua dans ce coup de main, et resta prisonnier lui-même. Rendu à la liberté, il suit Dunois au siége de Chartres (1432), enlève Soissons (1436), et, malgré la paix d'Arras, qui a réconcilié Charles VII avec Philippe le Bon, continue de traiter les Bourguignons en enne-

mis, de rançonner leurs chevaliers, et de prendre leurs villes. Il accompagna Charles VII à Montauban en 1442, tomba malade en cette ville, et y mourut.

JEANNE D'ARC, DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS,

FILLE DE JACQUES D'ARC ET D'ISABELLE ROMÉE.

(N° 1802.) SCHNETZ.

Née à Domremy, en 1410.—Morte le 30 mai 1431.

Vers l'an 1428, sur les frontières de la Lorraine et de la Champagne, une pauvre fille des champs dont l'âme était en commerce habituel avec Dieu par la prière, entend une voix qui chaque jour l'appelle au secours du roi et de la France contre les Anglais. Elle croit à cette mission; la religieuse pureté de sa vie y fait croire autour d'elle, et de proche en proche l'opinion des villageois de Domremy va s'imposer dans Vaucouleurs au sire de Baudricourt. Ce capitaine consent à l'envoyer au roi. Admise en présence de Charles VII, elle démêle dans la foule de ses courtisans ce prince qu'elle n'a jamais vu, et lui dit des choses grandes et secrètes. Mais ce n'est pas assez pour que l'on reconnaisse en elle l'envoyée de Dieu, et qu'on accepte ses secours. Au contraire, tout se réunit pour l'écarter, et la prudente réserve des prélats, qui, dans le merveilleux même dont elle est entourée, redoutent les prestiges du démon, et la moquerie incrédule et licencieuse des gens de guerre,

et le mauvais vouloir des courtisans, jaloux de son ascendant prodigieux sur la multitude. Mais tout a bientôt cédé à cet ascendant, le roi, les prélats, les courtisans, les gens d'armes, et Jeanne d'Arc a obtenu qu'on lui donne une armure avec tout l'état d'un chef de guerre, et qu'on la conduise à Orléans. Orléans, le dernier boulevard du royaume, était assiégé depuis sept mois par les Anglais, et allait tomber sous leurs coups. Jeanne arrive sous les murs de la ville, et le secours qu'elle amène y est introduit sans coup férir. C'était le 29 avril, et, le 18 mai, le siége était levé, et du même coup la France sauvée de la domination étrangère. La Pucelle d'Orléans annonce alors qu'elle doit mener « le gentil dauphin à Reims pour y recevoir son digne sacre. » Ici on lui oppose de nouveaux obstacles : d'Orléans à Reims il y avait à traverser quatre-vingts lieues d'un pays occupé par les garnisons ennemies, et tous les capitaines de quelque renom blâmaient l'entreprise. Mais la voix de Dieu et la voix du peuple parlaient avec Jeanne, et rien ne leur peut résister. L'armée royale s'ébranle guidée par l'étendard de la Pucelle; Jargeau, qui veut l'arrêter, est pris en trois jours; la victoire de Patay est une glorieuse revanche de la journée de Verneuil (juin 1429), et Charles VII, sacré dans la vieille basilique de Reims (17 juillet), voit la bannière glorieuse de Jeanne d'Arc se déployer sur sa tête. A ce coup, *la pauvre bergerette* déclare que son œuvre est finie et qu'elle doit retourner à ses champs. On avait trouvé trop de profit à se servir d'elle pour la laisser partir, et l'on con-

tinua de tourner contre l'ennemi le prestige irrésistible de son nom et de ses exemples. Elle cependant, délaissée de son enthousiasme et de la voix de Dieu qui le lui inspirait, n'est plus qu'un instrument aux mains qui l'emploient, et ne se dévoue plus qu'avec une sorte d'héroïsme passif et résigné. C'est ainsi que devant Compiègne, le 24 mai 1430, elle tomba aux mains des Bourguignons, qui la livrèrent bientôt aux Anglais. On sait l'histoire du procès inique dont Rouen fut le théâtre et qui a imprimé une tache ineffaçable sur les annales de l'Angleterre. Comme elle avait pleuré à la première vue du sang sur le champ de bataille, Jeanne pleura devant ses juges à la menaçante image de la mort, mais n'en retrouva pas moins de force et de sérénité d'âme pour faire éclater son innocence. On ne put d'abord accorder aux passions furieuses du soldat anglais la mort de l'héroïque victime; mais on tendit de tels piéges à sa pudeur, qu'elle fut forcée de reprendre ses habits d'homme, « et déclarée relapse par des juges prévaricateurs. » La place du Marché-Neuf vit s'élever alors le bûcher où s'acheva son supplice (31 mai 1431). Il n'y a point de mémoire en France plus populaire que celle de Jeanne d'Arc; la vierge de Domrémy est restée dans le souvenir des peuples, portant à la fois la couronne que les anciens donnaient aux héros sauveurs de leur patrie, et la sainte auréole que la religion met au front de ses martyrs.

BUCHAN (JEAN STUART,

COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1367, p. 157 du tome VII.)

En buste, par Blondel, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1424.

BEAUVOIR (GEORGES DE) OU DE CHASTELLUX,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1304, p. 97.) ....

Mort en.....

BEAUVOIR (CLAUDE DE),

SEIGNEUR DE CHASTELLUX, ETC.

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1418, p. 201.)

En pied, par Henri Scheffer, d'après un portrait de famille.

Mort en 1453.

BEAUVOIR (CLAUDE DE),

SEIGNEUR DE CHASTELLUX, ETC.

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1803, voir n° 1418.) ALBRIER, d'après un portrait de famille [1].

ROCHEFORT (PIERRE DE RIEUX, DIT DE)

SEIGNEUR D'ACERAC ET DE DERVAL,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1417, p. 200.) En buste, par PAUL GUÉRIN, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1439.

L'ISLE-ADAM (JEAN DE VILLIERS,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1419, p. 202.) Ecusson.

Mort en 1437.

[1] On lit dans la partie inférieure du tableau l'inscription suivante : «Clavde de Chastellvx, vicomte d'Avallon, baron Decare, con^er et chanbellan dv dvc de Bovrgogne, fv fait mareschal de France en 1418. Aiant acqvis povr lvi et ses désendans, la qvalité de premier chano^ine héréditaire de l'église cathédr^lle d'Avxerre, avec droit d'assister à tovtes les offices en surplis et avmmvs, l'espée av cotté, botté, esperonné, et vn oiseav svr le poing, povr avoir remis liberallement av chapitre de ladite

CULANT (LOUIS,

SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1305, p. 97 du tome VII.) ....

Mort en 1444.

COETIVY (PRÉGENT,

SEIGNEUR DE), SEPTIÈME DU NOM,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1307, p. 99.) ....

Mort en 1450.

RICHEMONT (ARTHUS DE BRETAGNE,

COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1368, p. 158.) En pied, par XAVIER DUPRÉ, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1458.

église la ville de Cravant, après en avoir sovtenv le siege pendant six semaines à ses frais et dépends, et avoir gaigné la bataille dite de Cravant, ov il fit prisonnier de sa main le connét^ble d'Escosse, général des assiegeans.

LAFAYETTE (GILBERT-MOTIER,

TROISIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1421, p. 204 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1464.

VERGY (ANTOINE DE),

COMTE DE DAMMARTIN,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1422, p. 205.) Écusson.

Mort en 1435.

LA BAUME (JEAN DE),

PREMIER DU NOM, COMTE DE MONTREVEL,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1423, p. 206.) Écusson.

Mort en 1435.

SÉVERAC (AMAURY,

BARON DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1424, p. 207.) Écusson.

Mort en 1427.

BOUSSAC (JEAN DE BROSSE,

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1425, p. 207 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1433.

RAIZ (GILLES DE LAVAL,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1426, p. 208.) En pied, par Féron, d'après un portrait gravé

Mort en 1440.

LOHÉAC (ANDRÉ DE MONTFORT DE LAVAL,

SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1306, p. 98.) ....

Mort en 1486.

LOHÉAC (ANDRÉ DE MONTFORT DE LAVAL,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1427, p. 209.) Équestre, par Féron, d'après un portrait gravé.

Mort en 1486.

JALOIGNES (PHILIPPE DE CULANT,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1428, p. 210 du tome VII.) Écusson.

Mort en 1454.

XAINTRAILLES (JEAN, DIT POTON,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1429, p. 211.) En pied, par MONVOISIN, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1461.

AGNÈS SOREL OU SOREAU,

DAME DE FROMENTEAU, DE ROCHELLERIE, D'ISSOUDUN ET DE VERNON-SUR-SEINE,

FILLE DE JEAN DE SOREAU, SEIGNEUR DE SAINT-GÉRAN, ET DE CATHERINE DE MAGNELERS.

(N° 1804.) COMAIRAS, d'après un ancien portrait.

Née au village de Fromenteau, près de Loches, vers 1409. — Morte le 9 février 1450.

Agnès Sorel était âgée de quinze ans lorsqu'elle fut placée comme fille d'honneur auprès d'Isabelle de Lorraine, mariée à René d'Anjou, comte de Guise. Elle ac-

compagna cette princesse venue à la cour de Charles VII pour solliciter son intervention en faveur de René, prisonnier des Bourguignons à la bataille de Bulgneville. Ce fut alors que le roi s'éprit d'Agnès, qu'il l'attacha à la maison de la reine, et que commença entre eux ce long commerce dont le scandale a été comme voilé par quelques heureuses circonstances aux yeux de l'histoire. Si Agnès Sorel s'attira la haine et les outrages des Parisiens, pour avoir insulté à leur détresse par le faste qui l'entourait, la brave noblesse qui versait son sang pour la cause de Charles VII lui sut gré d'avoir donné de nobles conseils à ce prince, trop disposé à s'endormir au sein de la mollesse et des voluptés. Un siècle après, Agnès était encore jugée de la sorte à la cour élégante et corrompue de François I[er], comme en font foi des vers très-connus et attribués à ce monarque. Poursuivie par la haine jalouse du dauphin Louis, elle se retira dans la petite ville de Loches, près du lieu où elle était née, dans un château que Charles VII, fidèle jusqu'au bout à sa passion pour elle, lui avait fait bâtir (1445). Elle tenait aussi des largesses du roi la riante résidence de Beauté-sur-Marne, auprès de Vincennes. Après l'entrée de Charles VII à Rouen, Agnès l'alla trouver à l'abbaye de Jumiéges pour lui révéler un complot tramé contre ses jours. Elle trouva la mort dans ce voyage.

BAUFFREMONT (PIERRE DE),

COMTE DE CHARNY, SEIGNEUR DE MOLINOT, MONTFORT, ETC. MARÉCHAL, SÉNÉCHAL ET GOUVERNEUR DE BOURGOGNE,

TROISIÈME FILS DE HENRI DE BAUFFREMONT, SEIGNEUR ET BARON DE SCEY, DE BOURBONNE, ETC. CONSEILLER ET CHAMBELLAN DU DUC DE BOURGOGNE, ET DE JEANNE DE VERGY, DAME DE MIREBEAU, DE CHARNY, ETC.

(N° 1805.) Ancien tableau, d'après un portrait de famille.

Né..... — Marié : 1° en..... à Jeanne de Montagu; 2° en..... à Agnès de Saulx, fille et héritière de Jean de Saulx, seigneur de Courtivron, de Pernan, etc. et de Perrette de Marey; 3° en 1448, à Marine ou Marie, bâtarde de Bourgogne, fille légitimée de Philippe III, dit *le Bon*, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Presle de Lizy. — Mort vers 1472.

Pierre de Bauffremont, chambellan du duc de Bourgogne Philippe le Bon, fut reçu chevalier de la Toison d'Or à l'époque de la création de l'ordre en 1429. Appelé au gouvernement du duché de Bourgogne en 1432, il défendit le Charolais l'année suivante contre les troupes du comte de Clermont; en 1434, il se rendit maître de Belleville en Beaujolais. Pierre de Bauffremont fut un des plénipotentiaires qui signèrent, en 1435, le traité d'Arras, par lequel le duc de Bourgogne se réconcilia avec Charles VII. Il reçut alors de ce monarque la sei-

gneurie de Charny, que Philippe le Bon érigea plus tard en comté. On voit, en 1437, Pierre de Bauffremont aller réduire les habitants de Bruges, révoltés contre l'autorité du duc de Bourgogne. Il mourut vers l'année 1472.

MARIE OU MARINE,

BÂTARDE DE BOURGOGNE, COMTESSE DE CHARNY, ETC.

FILLE LÉGITIMÉE DE PHILIPPE III, DIT LE BON, DUC DE BOURGOGNE, ET DE JEANNE DE PRESLE DE LIZY.

(N° 1806.) Ancien tableau, d'après un portrait de famille.

Née.....—Mariée, en 1448, à Pierre de Bauffremont, comte de Charny, seigneur de Molinot, etc. maréchal, sénéchal et gouverneur de Bourgogne. — Morte.....

Elle fut la troisième femme de Pierre de Bauffremont. Philippe le Bon, en la donnant en mariage à ce seigneur, témoigna du haut rang qu'il tenait à sa cour.

JUVENAL DES URSINS (GUILLAUME),

BARON DE TRAYNEL, VICOMTE DE TROYES, SEIGNEUR DE MARIGNY,

CHANCELIER DE FRANCE,

CINQUIÈME FILS DE JEAN JUVENAL DES URSINS ET DE MICHELLE DE VITRY.

(N° 1807, voir 1797, p. 161.) WOLGMUTH.

Né à Paris, le 15 mars 1400. — Marié, en 1423, à Geneviève Héron, fille de Macé Héron, trésorier des guerres. — Mort le 23 juin 1472.

L'esprit de son temps lui permit de porter à la fois la robe et l'épée. Charles VII le nomma conseiller au parlement en 1423, et ce même prince l'arma chevalier à son sacre, en 1429. Il servit à la tête d'une compagnie de gens d'armes dans les guerres contre les Anglais jusqu'en 1445, où le choix royal l'éleva à l'éminente dignité de chancelier de France. Il entra avec Charles VII à Rouen en 1449, et à Bordeaux en 1451, dans tout l'appareil de cette haute magistrature. Ce fut lui qui en 1458 instruisit le procès du duc d'Alençon et lui lut sa sentence. Louis XI, à son avénement, ôta les sceaux à Guillaume Juvenal des Ursins (1461); mais il ne tarda pas à rendre sa confiance à cet intègre magistrat (1465). Guillaume ouvrit, comme chancelier, les états généraux de Tours en 1468, et en 1470 il fut un des commissaires chargés du procès du cardinal de la Balue. Il mou-

rut deux ans après, dans la soixante et treizième année de son âge.

JEAN II,

ROI DE CASTILLE ET DE LÉON,

FILS AÎNÉ DE HENRI III, ROI DE CASTILLE ET DE LÉON, ET DE CATHERINE DE LANCASTRE.

(N° 1808.) Ancien tableau.

Né le 6 mars 1405. — Marié: 1° l'an 1420, à Marie d'Aragon, sa cousine, fille de Ferdinand Ier, surnommé *le Juste*, roi d'Aragon et de Sicile, et d'Éléonore, fille de Sanche de Castille, comte d'Albuquerque; 2° à Madrid, en août 1447, à Isabelle, fille aînée de Jean, infant et connétable de Portugal, et d'Isabelle de Portugal, fille d'Alphonse Ier, duc de Bragance. — Mort 21 juillet 1454.

L'enfance de ce prince fut protégée par le désintéressement de son oncle Ferdinand Ier, roi d'Aragon, qui le fit couronner à Ségovie, en 1407. Jean II, privé de l'appui de ce parent généreux, tomba sous la dépendance d'un favori, Alvaro de Luna, qui le poussa dans des expéditions dont il eut le bonheur de sortir avec avantage. Vainqueur des rois d'Aragon et de Navarre, il tourna ses armes, en 1431, contre les Maures de Grenade, et se fût peut-être emparé de leur capitale sans la trahison de son ministre. Alvaro de Luna paya de sa tête ce crime et celui d'avoir prêté la main aux entre-

prises des grands de Castille contre l'autorité royale. Mais Jean II ne survécut que d'un an à ce grand coup par lequel il avait rétabli l'ordre et la tranquillité dans son royaume.

Il fut enseveli dans une église de chartreux ainsi que le témoigne l'inscription suivante, qu'on lit sur son portrait.

« Serenissimus Joañes II, rex Castillæ, hujus sacri « regiique cœnobii augustus extitit fundator anno « MCCCCXLII, cujus corpus ejusq secundæ Conjugis Elisabet necnon Infantis Idelphonsi eorum Filii in hujus « templi sepulchris pulcritudine et curiositate nullis in « orbe secundis, ad tantæ basilicæ ornamentum et glo« riam honorifice condita jacent. Quorum memoria « apud hujus Cartusiæ alumnos in perpetua erit bene« dictione. » « Anno 1768. »

AMURATH OU MOURAD II,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

FILS AÎNÉ DE MAHOMET Ier.

(N° 1809.) ....

Né en 1403. — Mort le 9 février 1451.

Amurath, dès le début de son règne, eut à défendre son pouvoir contre deux compétiteurs qui lui furent suscités dans sa famille. Mustapha, son oncle, secondé par les Grecs, lui avait enlevé toutes ses possessions

européennes ; mais ce prince, refusant de rendre à l'empereur Démétrius Lascaris les places qu'il lui avait promises, resta abandonné par lui à la vengeance d'Amurath, qui fut prompte et terrible. Un second Mustapha, frère du sultan, se fit un moment proclamer à Nicée ; mais son usurpation fut courte, et Amurath, vainqueur, le fit égorger sous ses yeux avec ses autres frères. Amurath put alors tourner ses armes contre les chrétiens : il enlève en 1429 Thessalonique aux Vénitiens, s'empare en 1435 de Semendria, capitale de la Servie, et va mettre le siége devant Belgrade, où l'effort de ses armes est arrêté par le héros hongrois Jean Huniade. Il accorde une trêve aux chrétiens ; mais Ladislas, roi de Hongrie, la rompt la même année, et la sanglante bataille de Varna punit sa déloyauté. Amurath fait élever avec les dépouilles de l'ennemi un fastueux monument de sa victoire, et, par une inconcevable résolution, quitte le trône pour le laisser à son fils Mahomet II, âgé seulement de quinze ans. Ce ne fut alors que désordre et confusion, et Amurath fut forcé de renoncer à sa retraite voluptueuse et d'arracher à son fils l'autorité dont il l'avait investi. Il trouva chez les peuples de l'Albanie une résistance à laquelle il n'avait point été jusqu'alors accoutumé. Deux fois (en 1447 et 1448) il vint assiéger Croye, leur capitale, et deux fois le célèbre Georges Castriot, plus connu sous le nom de Scanderbeg, fit reculer l'étendard de l'islamisme. Amurath mourut en 1451, dans la quarante-neuvième année de son âge.

MAHOMET II,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

FILS D'AMURATH II.

(N° 1810.) ....

Né à Andrinople, en 1429.—Mort le 2 juillet 1481.

Le nom de Mahomet II est un de ceux qui retentirent avec le plus d'éclat dans le xve siècle. Ce prince monta en 1451 sur le trône des Osmanlis, et en 1453 il avait établi ce trône dans Byzance, sur les ruines de celui des anciens empereurs d'Orient. Le génie de Mahomet II se déploya tout entier au siége de Constantinople, avec sa persévérance et son audace, avec l'inépuisable fécondité de ses ressources, et sa froide et impitoyable barbarie. L'Europe s'émut profondément du grand coup qui venait d'être porté au christianisme; mais elle ne fit rien pour le venger, et le conquérant de Stamboul poursuivit librement le cours de ses orgueilleuses prospérités. On a calculé qu'il enleva à la chrétienté plus de deux cents villes. Maître de la Thrace et de la Macédoine (1456), il s'abat sur la Morée, qu'il rend tributaire (1458), détruit à Trébizonde un autre empire grec qui subsistait sous les Comnènes (1461), et se retourne vers l'Albanie et la Servie pour venger les affronts de son père et les siens contre Jean Huniade et Scanderbeg. Les deux héros de la chrétienté arrêtèrent

un moment sa fortune; le vieil Huniade défendit Belgrade avec succès (1456), et Scanderbeg fit sentir aux Turcs le poids de son invincible cimeterre; mais la mort ne tarda pas à délivrer le sultan de ces deux redoutables adversaires. Mahomet II, qui a juré d'exterminer le nom chrétien, enlève aux Vénitiens la grande île de Négrepont, et y souille sa victoire par la perfidie et la cruauté; il attaque ensuite les Génois dans leurs établissements de la Crimée, et leur prend l'importante ville de Kuffah, inonde la même année les plaines de la Moldavie de ses hordes victorieuses, et impose en 1478 à la république de Venise, un traité par lequel Croye et Scodra, les deux boulevards de l'Albanie, sont mis entre ses mains. En même temps qu'il faisait à la chrétienté cette guerre formidable, Mahomet II s'agrandissait aussi sur les musulmans; il s'était emparé de la Caramanie en 1464, et ce fut en vain que le conquérant de la Perse, Uszum Cassan, essaya de lui ravir cette province. La dernière des grandes expéditions de son règne fut celle qu'il dirigea contre l'île de Rhodes, défendue par l'intrépide milice des chevaliers de Saint-Jean. Nous avons dit ailleurs comment une flotte de cent soixante vaisseaux et une armée de cent mille hommes sous les ordres du renégat Mischa Paléologue vint assiéger la ville de Rhodes en 1480, et comment ce prodigieux armement échoua devant l'habile et courageuse défense du grand maître, Pierre d'Aubusson. Mahomet II, frémissant de rage, jura de se venger de cet affront sur la capitale même de la catholicité, et de faire manger l'avoine à ses

chevaux sur l'autel de saint Pierre. La prise d'Otrante par une armée turque semblait le prélude de cette terrible vengeance (21 août 1488), mais la mort empêcha Mahomet II de l'accomplir, et il finit ses jours dans une petite bourgade de la Bithynie, n'étant âgé que de cinquante-deux ans.

LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1257, p. 54 du tome VII.) CLAUDE THÉVENIN, d'après un portrait du temps.

Mort en 1483.

LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1811, voir n° 1257.) CIBOT.

LOUIS XI,

ROI DE FRANCE.

(N° 1812.) En pied, par LUGARDON, d'après un portrait de la galerie du Palais-Royal.

CHARLES DE FRANCE,

DUC DE BERRY

ET DE GUYENNE,

QUATRIÈME FILS DE CHARLES VII, ROI DE FRANCE, ET DE MARIE D'ANJOU.

(N° 1813.) DEBACQ, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né au château de Montils-lès-Tours, le 28 décembre 1446. — Mort le 12 mai 1472.

Louis XI, peu après son avénement au trône, donna à son frère Charles de France le duché de Berry en apanage (novembre 1461). Ce jeune prince, qui, selon l'expression de Philippe de Comines « peu ou rien faisait de lui, mais en toutes choses était manié et conduit par autrui, » fut un commode instrument pour les seigneurs qui formèrent contre Louis XI la ligue du bien public (1464). Le principal auteur de cette ligue, le comte de Charolais, exigea impérieusement que la Normandie fût concédée au duc de Berry par le traité de Conflans (1465). Louis XI céda, bien décidé à ne point tenir sa parole. Il parvint en effet, à force de délais et d'artifices, à éluder cette clause du traité, mais fut contraint, en 1469, de donner au duc de Berry la Guyenne, dont la possession n'était guère moins dangereuse pour lui entre les mains d'un tel prince. Lorsqu'en 1471 la guerre éclata entre le roi de France et Charles le Téméraire,

le duc de Guyenne, allié du Bourguignon, mourut si à propos pour Louis XI, qu'on accusa celui-ci de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES DE BOURGOGNE, DIT LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT, DE LOTHIER, DE LUXEMBOURG, DE LIMBOURG ET DE GUELDRES,
COMTE DE FLANDRE, D'ARTOIS, MARQUIS DU SAINT EMPIRE,
SEIGNEUR DE FRISE, DE SALINS ET DE MALINES,

FILS DE PHILIPPE III, DIT LE BON, DUC DE BOURGOGNE,
ET D'ISABELLE DE PORTUGAL.

(N° 1814.) Ancien tableau.

Né à Dijon, le 10 novembre 1433. — Marié : 1° à Saint-Omer, en 1439, à Catherine de France, seconde fille de Charles VII, roi de France, et de Marie d'Anjou; 2° à Lille, le 30 octobre 1454, à Isabelle de Bourbon, fille de Charles de Bourbon, premier du nom, duc de Bourbon, et d'Agnès de Bourgogne; 3° le 3 juillet 1468, à Marguerite, fille de Richard, duc d'York, et de Cécile Nevil. — Mort le 5 janvier 1477.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1815.) En pied, par DECAISNE.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1816.) En pied, ancien tableau.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1817.) Ancien tableau[1].

Charles de Bourgogne portait le titre de comte de Charolais lorsqu'il fit ses premières armes à Rupelmonde et à Morbeck contre les Flamands révoltés. Il se lia d'amitié avec le dauphin Louis, réfugié à la cour de Bourgogne, et, trop fidèle aux exemples de ce prince, il fatigua de ses exigences hautaines la vieillesse de son père. Il fut l'âme de la ligue du bien public formée contre Louis XI, et commandait l'armée qui livra aux troupes royales la bataille de Montlhéry. Croyant avoir enchaîné le roi de France par les onéreuses stipulations du traité de Conflans, il put se retourner, avec toute la puissance que venait de lui laisser la mort de son père, contre les Liégeois, dont la turbulence républicaine était sans cesse en guerre avec l'autorité de leur évêque. Charles les défit à Saint-Tron (1467), et tira de leur révolte une vengeance exemplaire. Soigneux de s'assurer des alliances contre le roi de France, son suzerain, il épousa, l'année

[1] Charles de Bourgogne est représenté dans ce tableau avec le manteau et les insignes des anciens ducs de Brabant.

suivante, Marguerite d'York, sœur d'Édouard IV, roi d'Angleterre. Il alla, cette même année, à la tête d'une armée, demander compte à Louis XI de l'infidèle exécution du traité de Conflans. Ce fut alors que le monarque français, malhabile à force de duplicité, se remit imprudemment à Péronne entre les mains de son ennemi, et n'échappa à la mort qu'en subissant tous les affronts qu'il plut à celui-ci de lui infliger. Il ne pouvait y avoir que de courtes trêves entre deux semblables adversaires, et la guerre recommença en 1471. Charles le Téméraire, dont l'orgueil s'indigne des liens du vasselage, s'en affranchit alors par une solennelle déclaration (novembre), et croit avancer ainsi vers le terme où tend sa dévorante ambition. Mais l'échec le plus inattendu vient humilier ses armes au siége de Beauvais, et il ne sait le réparer que par d'inutiles ravages commis en Normandie. Il venait d'ajouter le titre de duc de Gueldres aux nombreuses seigneuries de la maison de Bourgogne. Il éclipsait toutes les royautés de l'Europe par la fastueuse opulence de sa cour; il crut que la couronne royale appartenait de droit à tant de puissance, et il alla la demander à Trèves, à l'empereur Frédéric III (1473). Il promettait sa fille, Marie de Bourgogne, à l'archiduc Maximilien, en échange du double titre de roi et de vicaire général de l'Empire. Ses prétentions échouèrent. Altéré de vengeance, il combine avec Édouard IV un formidable plan d'invasion contre la France, en même temps qu'il va mettre le siége devant la ville de Nuyss sur le Rhin, pour la rendre à son parent l'électeur de Co-

logne. Telle était la hautaine obstination de son caractère, qu'il s'acharna dix mois à des tentatives inutiles contre cette place, oubliant ses projets contre la France et ses traités avec l'Angleterre. Il laissa Louis XI se débarrasser à prix d'argent de l'invasion d'Édouard IV (1475). Charles le Téméraire, au sortir du siége de Nuyss, s'engagea dans cette querelle avec le duc de Lorraine, où sa fortune et sa vie devaient trouver leur terme. Il lui fut facile d'enlever au jeune duc René ses états, et de se donner dans Nancy les honneurs d'une entrée triomphale; mais il n'eut pas aussi bon marché des Suisses, lorsque, pour venger la mort du sire de Hagenbach, il ne voulut rien moins que les avoir à sa merci, et repoussa avec une insultante colère les soumissions de leurs ambassadeurs. On le vit rassembler autour de lui tout le formidable appareil de sa puissance pour aller chercher dans ses montagnes cette nation de pâtres qui avaient combattu pendant cent ans contre la maison d'Autriche pour leur fière indépendance. On sait l'issue des deux fameuses journées de Granson (3 mars 1476) et de Morat (22 juin), où la chevalerie bourguignonne tomba par milliers sous les piques des intrépides montagnards. Charles le Téméraire, d'autant plus indomptable dans son orgueil que sa fortune était plus abattue, s'obstina à ramasser ses derniers débris pour aller assiéger dans Nancy le duc René, que les Suisses y avaient rétabli. Il périt dans une bataille engagée sous les murs de cette ville, le 5 janvier 1477, à l'âge de quarante-quatre ans. Il fut le dernier des ducs de la seconde maison

de Bourgogne, et légua, pour le règlement de sa succession, plus de deux siècles de guerre à l'Europe.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE,

AVEC LES PRINCES ET PRINCESSES DE SA MAISON, DEPUIS PHILIPPE LE HARDI JUSQU'A MARIE DE BOURGOGNE.

(N° 1818.) DEBACQ, d'après un dessin gouaché qui se trouve au Musée royal. — 1841[1].

1° PHILIPPE DE FRANCE SURNOMMÉ LE HARDI,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir ci-dessus, page 110.)

2° MARGUERITE,

COMTESSE DE FLANDRE ET D'ARTOIS, DUCHESSE DE BOURGOGNE.

(Voir page 112.)

3° JEAN-SANS-PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir page 130.)

4° MARGUERITE DE BAVIÈRE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE.

(Voir page 132.)

[1] Ce tableau est exécuté d'après un ancien dessin qui a pour titre : *Vetervm Bvrgvndiæ dvcvm conivgvmque filiorvm filiarvmque habitvs ac vestitvs.*

5° ANTOINE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT.

(Voir ci-dessus, page 133.)

6° JEANNE DE LUXEMBOURG,

DUCHESSE DE BRABANT.

(Voir page 133.)

7° PHILIPPE DE BOURGOGNE,

COMTE DE NEVERS.

(Voir page 134.)

8° BONNE D'ARTOIS,

COMTESSE DE NEVERS.

(Voir page 135.)

9° PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir page 149.)

10° ISABELLE DE PORTUGAL,

DUCHESSE DE BOURGOGNE.

(Voir page 153.)

11° JEAN DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT.

(Voir page 154.)

12° PHILIPPE DE BOURGOGNE,

DUC DE BRABANT.

(Voir ci-dessus, page 155.)

13° JEAN DE BOURGOGNE,

COMTE DE NEVERS.

(Voir page 156.)

14° JACQUELINE D'AILLY,

COMTESSE DE NEVERS.

(Voir page 157.)

15° CHARLES DE BOURGOGNE (CHARLES LE TÉMÉRAIRE),

DUC DE BOURGOGNE.

(Voir page 190.)

16° ISABELLE DE BOURBON,

DUCHESSE DE BOURGOGNE.

(Voir ci-après, page 201.)

17° MARIE DE BOURGOGNE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

(Voir page 241.)

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

(N° 1819.) Ancien tableau.

ASSEMBLÉE DU PARLEMENT DE BOURGOGNE PRÉSIDÉE PAR CE PRINCE [1].

Le duc de Bourgogne est au centre de la salle des séances, assis sur un trône qui est surmonté d'un dais. Son nom est écrit au-dessus de sa tête, *Carolus, dux Burgundiæ*. Charles est en habit de guerre, il a par-dessus sa cuirasse un long manteau garni d'hermine, et porte une couronne fermée par le haut; il tient un rouleau dans sa main gauche. On monte au trône par trois marches; sur la seconde de ces marches est assis un seigneur, la tête découverte, ayant une épée dans la main droite. Ce personnage, dont le nom n'est pas indiqué, est dans la position où se tenaient ordinairement les connétables devant les rois de France assis sur leur trône.

Montfaucon observe à ce sujet que les ducs de Bourgogne de la dernière race, quoique plus puissants que

[1] Montfaucon, dans ses Monuments de la monarchie française, parle de ce tableau: « La planche suivante, dit-il, est fort curieuse; elle montre un parlement tenu par Charles, duc de Bourgogne, tiré d'un tableau original et fait dans le temps même, qui appartenait autrefois à M. de Gagnières, et qui est présentement au cabinet de M. le maréchal duc d'Estrées, de la même grandeur qu'on le voit ici. » (Tome III, p. 348.)

ceux de la première, n'avaient point de connétable; mais il regarde comme probable que ce personnage était le maréchal de Bourgogne ou le grand écuyer. Au bas des degrés se trouvent les massiers debout, portant leurs masses sur l'épaule. Les procureurs généraux sont assis sur une banquette à dossier. Les secrétaires sont découverts et debout; leur banc n'a pas de dossier.

« Le côté qui paraît le plus honorable, dit Montfaucon, se trouve à la gauche du duc : peut-être a-t-on voulu le mettre à la droite des spectateurs, ce qui n'est pas sans exemple. A côté du trône du duc on voit d'abord cette inscription : *Chancelier chef du conseil.* Ce chancelier est nommé là même G. Hugonet, qui fut fait chancelier l'an 1471, et fut décapité par les Gantois l'an 1476 selon le vieux style, et 1477 selon le nouveau, peu de temps après la mort du duc Charles.

« Sur la tête des trois suivants on lit ce mot : *Présidents.* Ces présidents, au nombre de trois, sont F. D. Clunigny, I. Carondelet : il se trouve un Jean Carondelet, conseiller de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Le troisième est J. Bouverie : ce dernier était avocat fiscal, comme marque l'inscription mise sur son habit à la flamande, *advocaet viscael.* Ces quatre premiers et tous les suivants sont en longue robe avec un bonnet de même forme.

« L'inscription porte ensuite *quatre chevaliers.* Ces quatre chevaliers ont tous la Toison d'Or. Le premier est le sieur d'Aucy; le second, le sieur d'Hubercourt : ce pourrait bien être ce seigneur d'Hymbercourt que les

Gantois firent décapiter en même temps que le chancelier Hugonet; il est toujours appelé Humbercourt dans le recueil des officiers des ducs de Bourgogne, imprimé depuis peu; le troisième est le sieur de Lalaing : plusieurs de la maison de Lalaing ont été au service des ducs de Bourgogne; le quatrième est M. A. de Meotte.

« L'inscription des suivants est, *huit conseillers d'église*. Leurs noms sont, 1. A. de Poitiers : plusieurs de ce nom ont été conseillers des ducs de Bourgogne; 2. E. de Brimeu : ceux de Brimeu se trouvent aussi quelquefois parmi leurs officiers; 3. J. Vincent : entre les officiers de Philippe le Bon il y a un Jean Vincent, conseiller et maître des requêtes; 4. A. Geraret; 5. P. de Lalaing; 6. J. Rollin : on en trouve plusieurs de ce nom parmi ces mêmes officiers; 7. Jean Vuri; 8. R. de la Chapelle.

« De l'autre côté du trône et à la droite sont placés les maîtres des requêtes au nombre de six, et les conseillers laïques au nombre de douze. Leurs noms sont écrits dans le tableau au-dessus de leur tête, savoir : les six maîtres des requêtes : 1. G. de Glunigny; 2. Ar. de Bourbon[1]; 3. J. Jacquelin; 4. G. Rochefort; 5. L. de Potos; 6. T. de Pleine. Viennent après les douze conseillers, qui sont : 1. Jean de Jali; 2. G. D. Clunigny; 3. H. d'Ameronge; 4. R. de Bera; 5. L. de Bois; 6. H. de Lignara; 7. P. Wirlant; 8. H. de La Ferté; 9. P. D. Clervaux; 10. F. Reucens; 11. J. Lion; 12. P. D. Georges.

[1] « Il n'est pas, observe Montfaucon, de la maison royale de Bourbon, ni même bâtard, mais un autre Bourbon. »

« Dans le parquet, ajoute Montfaucon, il y a, sous le chancelier, trois greffiers qui écrivent sur une table. Leur emploi est marqué sur le devant de la table, *greffiers*. L'un est nommé N. D. Ruter; celui du milieu, N. D. Habout; le troisième, J. D. Longeville.

« Dans le même parquet, sous les conseillers ecclésiastiques, sont les *procureurs généraux*, au nombre de quatre : 1. J. Caudet; 2. J. Dauffray; 3. Thomas de la Pappoire; 4. R. Duret.

« De l'autre côté, sous les maîtres des requêtes, sont quatre secrétaires debout : ils ne sont debout que parce qu'ils parlent, ce qu'on connaît à leurs gestes. Il y a auprès d'eux un banc couvert de quatre carreaux, pour s'y asseoir quand ils auront fini, ou quand on le leur ordonnera. Leurs noms sont : 1. G. Batault; 2. D. Poulaert; 3. P. D. Poulin; 4. L. Coulin.

« Au banc le plus reculé sont assis les bas officiers, l'un desquels est nommé dans l'inscription *J. Lemeut, receveur des exploits*. De ces bas officiers quelques-uns sont assis et ont la face tournée vers le duc et les autres juges; d'autres leur tournent le dos, et parlent à des gens qui sont hors du parquet, et qui viennent pour faire juger leurs causes. Deux de ceux-ci consultent ensemble, et l'un tient un papier où est contenue l'affaire en question. Un autre parle à un de ceux de dedans au sujet de sa cause, qui doit être rapportée. Une femme couverte d'un voile noir, qui se termine en une longue pointe, parle à un de ces officiers qui tient une verge. Un autre officier, qui est dans le parquet, écrit actuelle-

ment ce que lui dit un homme qui vient faire juger sa cause. A l'extrémité on voit un huissier à verge assis, qui tient un papier. L'inscription nous apprend son nom et son office : *Huissier, Robert de Hesdin.* »

L'auteur termine la description du tableau en disant : « Il paraît certain que ce parlement est assemblé pour juger les affaires de particuliers. On ne sait en quelle ville. L'année n'y est pas marquée ; mais, comme ce parlement s'est tenu depuis que Hugonet eut été élevé à la charge de chancelier, ce qui arriva l'an 1471, il se sera assemblé depuis ce temps-là jusque vers le milieu de 1475, où Charles s'engagea dans des guerres qui l'occupèrent toujours depuis, et où il périt si malheureusement, au commencement de l'an 1477. »

ISABELLE DE BOURBON,

DUCHESSE DE BOURGOGNE,

FILLE DE CHARLES DE BOURBON, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURBON ET COMTE D'AUVERGNE, ET D'AGNÈS DE BOURGOGNE.

(Voir n° 1818, page 196.)

Née..... — Mariée à Lille, le 30 octobre 1454, à Charles de Bourgogne dit *le Téméraire*, comte de Charolais, dont elle fut la seconde femme. — Morte à Anvers, le 13 septembre 1465.

Cette princesse fut la mère de Marie de Bourgogne, unique héritière de Charles le Téméraire.

LOUIS DE BOURBON,

PREMIER DU NOM, COMTE DE MONTPENSIER, DE CLERMONT ET DE SANCERRE, DAUPHIN D'AUVERGNE, DIT LE BON,

TROISIÈME FILS DE JEAN DE BOURBON, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURBON, ET DE MARIE DE BERRY.

(N° 1820.)

D'après un portrait de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu.

Né..... — Marié : 1° le 8 décembre 1426, à Jeanne, comtesse de Clermont et dauphine d'Auvergne, fille unique de Béraud, troisième du nom, comte de Clermont, dauphin d'Auvergne, et de Jeanne de la Tour; 2° le 15 février 1442, à Gabrielle de la Tour, fille aînée de Bertrand, sixième du nom, seigneur de la Tour, et de Jacquette du Pêchin. — Mort en mai 1486.

Louis de Bourbon, à la mort de son père, en 1433, partagea avec le duc Charles, son frère aîné, les seigneuries de sa famille. Il eut pour lot le comté de Montpensier en Auvergne, et devint le chef de la première branche des princes de ce nom. Lorsqu'en 1418 Jean-sans-Peur, aidé de la faction des bouchers, devint maître de Paris, Louis de Bourbon tomba avec son frère aux mains des Bourguignons, et, malgré son jeune âge, fut enfermé à la tour du Louvre. Rendu à la liberté, il servit fidèlement la cause royale dans tout le cours des guerres contre les Anglais. Il était très-avancé en âge, lorsqu'en 1483 il assista au sacre du roi Charles VIII, et y représenta le comte de Flandre. Il mourut trois ans

après, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Louis à Aigueperse.

COMINES (PHILIPPE DE LA CLITE,

SEIGNEUR DE) ET D'ARGENTON, SÉNÉCHAL DE POITOU,

FILS DE JEAN DE COMINES.

(N° 1821.) TASSAERT, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né au château de Comines, en Flandre, en 1445. — Marié, en....... à Hélène de Jambes. — Mort le 16 août 1609.

Philippe de Comines passa sa jeunesse à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et fut attaché au comte de Charolais, Charles le Téméraire. Il était aux côtés de ce prince dans la guerre du bien public, et il le servait comme chambellan à Péronne, lorsque Louis XI vint imprudemment se remettre entre ses mains. Les sages avis de Comines adoucirent alors l'âme violente de son maître, et sauvèrent la tête du roi de France. Celui-ci reconnut tout le prix d'un conseiller aussi habile, et il n'y eut offres ni caresses qu'il ne fît pour se l'attacher. Comines, dont le dévouement était fort peu chevaleresque, céda assez facilement aux instances de Louis XI, et passa à son service en 1472. Il fut comblé par lui de largesses et de faveurs de tout genre, reçut de sa munificence la principauté de Talmont, les seigneuries d'Olonne, de Château-Gontier et

d'Argenton, fut nommé chambellan du roi et son sénéchal en Poitou, enfin vécut avec lui dans la plus intime familiarité. Louis XI usait journellement de ses conseils, mais l'éloignait peu de sa personne pour lui confier le maniement de ses grandes affaires. Il l'employa toutefois en Flandre et ensuite en Bourgogne après la mort de Charles le Téméraire, puis l'envoya en ambassade auprès de la république de Florence (1481). Après la mort de Louis XI, on voit Comines, que son sens politique eût dû attacher à la cause de la régente Anne de Beaujeu, se lier à la faction des princes et devenir l'agent de leurs intrigues contre l'autorité royale. Sa déloyauté fut punie par un juste châtiment. Il fut arrêté, en 1488, et enfermé au château de Loches, dans une de ces cages de fer inventées par Louis XI pour s'assurer de ses prisonniers. Comines reçut son pardon de Charles VIII, et fut un des négociateurs du traité de Senlis, conclu, en 1493, avec l'archiduc Maximilien. Il accompagna le roi l'année suivante dans son aventureuse expédition contre le royaume de Naples, et lui prêta le secours de son expérience dans plus d'une négociation. Il était près de Charles VIII à la bataille de Fornoue (1495), et raconte qu'il lui prêta son manteau dans cette journée. Comines espérait que Louis XII se souviendrait des services qu'il avait rendus au duc d'Orléans sous le règne précédent, mais il fut oublié de ce monarque, et acheva tranquillement sa vie dans son château d'Argenton, où il mourut, le 16 août 1509, à l'âge de soixante-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui sont d'un très-grand

prix pour l'histoire de ce temps, et où l'on trouve les mérites d'un esprit judicieux et pénétrant, mais fort peu des qualités d'une âme élevée et généreuse.

BEUIL (JEAN,

CINQUIÈME DU NOM, SIRE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1308, p. 100 du tome VII.) ....

Vivait encore en 1474.

MONTAUBAN (JEAN,

SIRE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1309, p. 102.) ....

Mort en 1466.

MONTAUBAN (MARIE,

DAME DE),

FILLE UNIQUE ET HÉRITIÈRE DE JEAN, SIRE DE MONTAUBAN, AMIRAL DE FRANCE, ET D'ANNE, DAME DE KERENRAIS.

(N° 1822.) Ancien tableau [1].

Née... — Mariée : 1° le 14 avril 1443, à Louis de Rohan, premier du nom, seigneur de Guémené-Guin-

[1] On lit sur le tableau l'inscription suivante :
«Marie de Montauban, fille unique et héritière de Jean, seign[r] de

gamp et de la Roche-Moisan; 2° en 1464, à Georges de la Trémoille, seigneur de Craon; 3° en....... à Jean de Keradreux, seigneur de Neufvillette. — Morte en mai 1477.

BOURBON (LOUIS,

BÂTARD DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1310, p. 103 du tome VII.) ....

Mort en 1486.

SAINT-POL (LOUIS DE LUXEMBOURG,

COMTE DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1369, p. 160 du tome VII.) En pied, par CHARLES STEUBEN, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1475.

BOURBON (JEAN,

DEUXIÈME DU NOM, DUC DE),

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(N° 1370, p. 161.) En buste, par LUGARDON, d'après un portrait gravé.

Mort en 1488.

Montauban, maréchal de Bretagne et amiral de France, et petite-fille de la princesse Bonne Visconti, issue des princes de Milan, épousa, en 1443, Louis de Rohan, Ier du nom, prince de Guémené.

COMMINGES (JEAN,

BÂTARD D'ARMAGNAC, SURNOMMÉ DE LESCUN, COMTE DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1430, p. 212.) Écusson.

Mort en 1473.

GAMACHES (JOACHIM ROUAULT,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1431, p. 213.) En buste, par BLONDEL, d'après un portrait gravé.

Mort en 1478.

BORZELLES (WOLFART DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1432, p. 214.) Écusson.

Mort en 1487.

GYÉ (PIERRE DE ROHAN,

CHEVALIER, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1433, p. 215.) Équestre, par MONVOISIN, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1514.

DES QUERDES (PHILIPPE DE CRÈVECOEUR,

SEIGNEUR),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1434, p. 216 du tome VII.) En pied, par EUGÈNE DEVÉRIA, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1494.

BAUDRICOURT (JEAN,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1435, p. 217.) Écusson.

Mort en 1499.

CHABANNES (GILBERT DE),

BARON DE ROCHEFORT ET DE CAUSSADE, SEIGNEUR DE CURTON, D'AURIÈRE, DE MADIC, ETC. GOUVERNEUR ET SÉNÉCHAL DU LIMOUSIN,

SECOND FILS DE JACQUES DE CHABANNES, PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE LA PALICE, DE CHARLUS, ETC. GRAND MAÎTRE DE FRANCE, ET D'ANNE DE LAVIEU, SA SECONDE FEMME.

(N° 1823.) Ancien tableau.

Né vers 1440. — Marié : 1° le 26 novembre 1469, à Françoise de la Tour, fille aînée de Bertrand, quatrième du nom, sire de la Tour, comte d'Auvergne et de Boulogne, et de Louise de la Trémoille, dame de

Boussac; 2° le 30 août 1484, à Catherine de Bourbon-Vendôme, fille de Jean de Bourbon, deuxième du nom, comte de Vendôme, et d'Isabeau de Beauvau. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort. On sait qu'il avait cessé d'exister en 1493.

Gilbert de Chabannes, dit le P. Anselme, « demeura jeune, lors de la mort de son père, sous la tutelle de sa mère, et eut en partage la terre de Curton, dont il fit hommage au roi Charles VII, le 15 avril 1458. Il avoit été mis dans sa jeunesse auprès du duc de Guyenne, lequel étant duc de Normandie le fit son conseiller et chambellan, bailli et capitaine de Gisors en 1465. » Gilbert de Chabannes fut nommé par Louis XI chevalier de Saint-Michel à l'époque de la création de l'ordre, en 1469, devint conseiller et chambellan du roi, après la mort du duc de Guyenne, en 1472, et l'année suivante gouverneur et sénéchal du Limousin. Envoyé par le roi auprès de Charles le Téméraire, il signa la trêve conclue à Bouvines, en 1475. Le P. Anselme ajoute qu'il avoit le gouvernement de son fils (Jean de Chabannes) en 1488, et qu'il rendit hommage de sa terre de Curton, le 10 avril de la même année, au roi Charles VIII. Il était âgé de plus de cinquante ans lorsqu'il mourut.

LA TOUR (FRANÇOISE DE),

BARONNE DE ROCHEFORT,

FILLE AÎNÉE DE BERTRAND, SIXIÈME DU NOM, SIRE DE LA TOUR, COMTE D'AUVERGNE ET DE BOULOGNE, ET DE LOUISE DE LA TRÉMOILLE, DAME DE BOUSSAC ET DE SAINT-JUST.

(N° 1824.) Ancien tableau.

Née..... — Mariée, le 26 novembre 1469, à Gilbert de Chabannes, baron de Rochefort, etc. gouverneur et sénéchal du Limousin, dont elle fut la première femme. — Morte avant 1484.

CATHERINE DE BOURBON-VENDÔME,

BARONNE DE ROCHEFORT,

FILLE DE JEAN DE BOURBON, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE VENDÔME, ET D'ISABELLE DE BEAUVAU, DAME DE CHAMPIGNY ET DE LA ROCHE-SUR-YON.

(N° 1825.) Ancien tableau.

Née..... — Mariée, le 30 août 1484, à Gilbert de Chabannes, baron de Rochefort, etc. gouverneur et sénéchal du Limousin, dont elle fut la seconde femme. — Vivait encore en 1525.

BORGIA (CÉSAR),

DUC DE VALENTINOIS ET DE DIOIS,

FILS NATUREL DE RODRIGUEZ BORGIA, DEPUIS PAPE SOUS LE NOM D'ALEXANDRE VI, ET DE VANOZIA CATANEA.

(N° 1826.) Mme Rumilly, d'après le tableau du Giorgion de la galerie du Musée royal.

Né vers 1459.—Marié, en..... à Charlotte d'Albret, fille d'Alain, sire d'Albret, dit *le Grand*, comte de Gavre et de Castries, et de Françoise de Bretagne, comtesse de Périgord, vicomtesse de Limoges, dame d'Avesnes. — Mort le 12 mars 1507.

Le nom de César Borgia rappelle ce qu'il y a eu de plus monstrueux dans la scélératesse et dans l'infamie. Son père, élevé au pontificat en 1493, le fit cardinal. Il avait accumulé les richesses et les honneurs du siècle sur la tête de son fils aîné le duc de Candia, et venait de l'investir du duché de Bénévent lorsque les coups d'un assassin le lui ravirent (1497). On accusa César de ce fratricide. Ce fut du moins la porte par laquelle il entra dans la vie laïque et dans la carrière de crimes que parcourut son ambition. Envoyé en France pour porter à Louis XII les bulles qui autorisaient son divorce avec Jeanne de France et son mariage avec Anne de Bretagne, il reçut de la libéralité de ce prince le duché de Valentinois, de l'argent et des troupes pour acquérir la

puissance qu'il voulait se créer en Italie. En cinq années il parvint à faire passer sous sa domination toutes les villes et les seigneuries de la Romagne et du duché d'Urbin. L'imagination recule d'horreur au récit des forfaits par lesquels fut marquée chacune de ses conquêtes. La voix de l'Italie indignée força Louis XII à désavouer l'alliance de ce monstre. Borgia enlaça dans de nouveaux piéges la bonne foi du roi de France, et n'en marcha que d'un pas plus audacieux au but de ses efforts, le titre de roi de la Romagne, de la Marche et de l'Ombrie que son père allait lui déférer. Cette haute fortune lui échappa à l'instant où il se croyait assuré de la saisir. On sait comment César Borgia, malade du même poison qui avait mis Alexandre VI au tombeau (1503), fut impuissant à recueillir le fruit de ses crimes, et, prisonnier de son ennemi le pape Jules II, racheta sa liberté au prix de toutes ses conquêtes (1504). Sa vie n'est plus dès lors que celle d'un obscur aventurier. Il s'échappe de sa prison de Medina del Campo, où il a été envoyé par Gonsalve de Cordoue, et va demander un asile à son beau-frère Jean d'Albret, roi de Navarre. Il faisait avec lui la guerre aux Castillans, lorsqu'il fut tué d'un coup de feu devant le château de Viana (12 mars 1507).

BESSARION (JEAN),

CARDINAL, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

(N° 1827.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Trébizonde, en 1389. — Mort le 18 novembre 1472.

L'influence des savants de Constantinople sur la renaissance des lettres en Occident est un des faits les plus saillants de l'histoire du xve siècle. Le cardinal Bessarion se place à la tête des hommes par qui fut exercée cette influence. Né à Trébizonde, capitale du second empire grec, il passa vingt et un ans dans l'ordre des moines de saint Basile. Lorsque, pour acheter les secours de l'Occident contre les Turcs, Jean Paléologue songea à réconcilier l'église schismatique d'Orient avec celle de Rome, Bessarion, nommé évêque de Nicée, fut un des doctes théologiens que l'empereur amena à sa suite en Italie, et qui siégèrent au concile de Ferrare. Il employa son éloquence à faire cesser le schisme (1438), et mérita que le pape Eugène IV le revêtît de la pourpre (1439). Les liens qu'il venait de contracter avec l'église romaine l'attachèrent dès lors à l'Italie, et il fut l'ami des divers pontifes qui se succédèrent sur la chaire de saint Pierre jusqu'à la fin de sa vie. Nicolas V lui donna le titre de cardinal, évêque de Sainte-Sabine, et Pie II (1463), celui de patriarche de Constantinople. Tel était même l'ascendant de sa piété et de son savoir,

que deux fois les suffrages des cardinaux assemblés en conclave furent près de lui donner la tiare. Bessarion fut chargé de plusieurs importantes missions. La dernière qu'il remplit fut auprès de Louis XI, que Sixte IV voulait réconcilier avec Charles le Téméraire, pour tourner les forces réunies de ces deux princes contre les Turcs (1472). Louis XI, dont la politique était sans générosité et l'esprit sans goût pour les lettres, reçut mal Bessarion, et, malgré le grand âge et le caractère auguste du cardinal, ne craignit pas de l'humilier par d'insolentes plaisanteries. Bessarion mourut à Ravenne, à son retour de cette ambassade, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge. Lorsque la prise de Constantinople amena en Italie toute une colonie de savants grecs qui fuyaient devant la barbarie musulmane, Bessarion fut le protecteur de ses compatriotes et leur ouvrit sa maison, qui devint une véritable académie. Il contribua à populariser l'étude des lettres grecques en Occident, par la traduction qu'il fit de deux ouvrages d'Aristote et de Xénophon en langue latine.

PHILELPHE (FRANÇOIS),

SAVANT.

(N° 1828.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Tolentino, le 25 juillet 1398. — Mort le 31 juillet 1481.

Philelphe commença avant dix-huit ans à enseigner la

rhétorique. Il fut attaché, en 1420, à l'ambassade envoyée par les Vénitiens à Constantinople, et profita de son séjour dans la capitale de l'empire grec pour y apprendre une langue dont l'enseignement était inconnu alors à l'Italie. De retour dans sa patrie (1427), il professa les lettres grecques et latines à Venise, à Bologne et à Florence. Les hautaines prétentions de son orgueil lui firent des ennemis de tout ce qu'il y avait de savants dans cette dernière ville; il les poursuivit de ses impitoyables satires, et n'épargna pas même les Médicis dans ses outrages. Les papes Nicolas V et Sixte IV à Rome, le roi Alphonse V à Naples, Philippe-Marie Visconti et François Sforza à Milan, l'accueillirent tour à tour avec faveur, et il distribua dans ces diverses villes ses leçons, auxquelles se pressaient toujours des milliers d'auditeurs. Agé de quatre-vingt-trois ans, il venait de transporter sa chaire à Florence, où les Médicis avaient oublié ses injures, lorsque la mort vint l'y frapper. Philelphe a laissé un très-grand nombre d'écrits, odes, fables, satires, dissertations savantes, traductions d'ouvrages grecs en latin, etc. estimés de son siècle et fort peu connus du nôtre.

GAZA (THÉODORE),

SAVANT.

(N° 1829.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Thessalonique. — Mort dans l'Abruzze, en 1478.

Théodore Gaza quitta Thessalonique, sa patrie, lorsque les Turcs s'emparèrent de cette ville en 1430. Les divers états de l'Italie se disputaient alors avec une sorte de rivalité empressée l'honneur d'accueillir les savants fugitifs de l'empire grec. Théodore Gaza trouva d'abord l'hospitalité dans la république de Sienne, puis auprès des ducs de Ferrare. Il fonda dans cette ville une académie, dont il fut le premier recteur, et où il enseigna la littérature grecque avec un succès éclatant. Le pape Nicolas V, protecteur éclairé des lettres, l'appela à Rome, en 1455, et l'employa à traduire en latin un grand nombre d'ouvrages grecs. Ces traductions, fort estimées alors, le sont beaucoup moins aujourd'hui. Théodore Gaza mourut, dans un petit bénéfice que la protection du cardinal Bessarion lui avait fait obtenir dans l'Abruzze.

ALBERTI (LÉON-BAPTISTE),

ARCHITECTE, PEINTRE ET SCULPTEUR.

(N° 1830.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Florence, vers 1400. — Mort en 1485.

Alberti était d'une ancienne et illustre famille de Florence. A cette époque, qu'on a si justement appelée celle de la renaissance de l'esprit humain, on le vit, comme plusieurs de ses contemporains, embrasser dans ses études tout le domaine connu des lettres, des sciences

et des arts. On assure même qu'il entra dans les ordres, sans autre vocation que celle de se livrer avec plus de tranquillité et de loisir aux travaux de l'intelligence. Il a laissé des traités de philosophie, de morale, de politique, de jurisprudence et d'histoire naturelle; il fut poëte, peintre et sculpteur; mais c'est surtout comme architecte qu'il s'est acquis une véritable gloire. On ne lit plus guère, malgré toute l'estime dont il est digne, son livre sur l'art de bâtir, mais Florence admire encore en lui l'élégant successeur de Brunelleschi, et Mantoue et Rimini montrent avec orgueil des églises construites sur ses dessins et justement comptées parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture italienne.

PLATINA (BARTHÉLEMI DE' SACCHI,

CONNU SOUS LE NOM DE), HISTORIEN.

(N° 1831.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Piadena (village du Crémonais), vers 1421. — Mort en 1481.

Platina quitta la profession des armes pour se livrer à l'étude des lettres, qui promettait bien plus de gloire aux Italiens du xve siècle. Il fut distingué par le cardinal François de Gonzague, qui le conduisit à Rome, où plusieurs pontifes avaient imprimé successivement une direction active et féconde aux travaux de l'intelligence. Il trouva sa place dans le collége des abréviateurs, ins-

titué par Pie II, pour introduire plus de régularité dans les actes de la cour pontificale. Il obtint moins de faveur auprès de Paul II, qui, à deux reprises, lui fit expier en prison la hauteur de ses prétentions et l'indiscrète liberté de son langage. Des jours meilleurs revinrent pour Platina avec le pontificat de Sixte IV, qui lui donna la place importante de garde de la bibliothèque du Vatican (1475). L'Histoire des papes de Platina est le plus connu de ses ouvrages. Il mourut à Rome, à l'âge de soixante ans.

POMPONIUS LÆTUS (JULIUS),

SAVANT.

(N° 1832.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né, en 1425, à Amendolara (château de la haute Calabre). — Mort le 21 mai 1497.

Pomponius Lætus paraît avoir été le fils naturel d'un des membres de la grande famille de San-Severino, dans le royaume de Naples. On confia son enfance aux soins de Monopoli et de Laurent Valla, grammairiens distingués dont il ne tarda pas à égaler le savoir et à éclipser la renommée. Il se rendit à Rome, où affluait alors tout ce qu'il y avait de doctes en Italie, et y donna des leçons qui furent suivies avec enthousiasme par une jeunesse éprise d'amour pour l'antiquité. Pomponius Lætus entretenait cette passion en imposant à ses auditeurs des

noms de l'ancienne Rome, et l'on prétend que, dans une sorte de démence idolâtre, il s'agenouillait chaque jour devant un autel de Romulus, et ne manquait jamais de solenniser l'anniversaire de la fondation de la ville éternelle. Le pape Paul II, plus touché des grands intérêts de la foi que du charme des lettres profanes, prit ombrage de ces superstitions païennes, et retint Pomponius Lætus en prison pendant plusieurs années. Son délire d'antiquaire trouva grâce devant Sixte IV, amoureux lui-même de la littérature et des arts, et il put reprendre son enseignement dans une des chaires du collége de Rome. Il le continua avec succès jusqu'à la fin de sa vie, en 1497.

FICIN (MARSILE),

PHILOSOPHE PLATONICIEN, CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE.

(N° 1833.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Florence, le 19 octobre 1433. — Mort le 1er octobre 1499.

Marsilio Ficino fut élevé par les soins de Cosme de Médicis, qui voulut développer en lui les dispositions que la nature lui avait données pour les lettres et la philosophie. Il conçut, dès sa jeunesse, un goût pour Platon qui décida de la vocation de sa vie entière. Revêtu des ordres sacrés (1475), chargé successivement du rectorat de deux églises de Florence, et nommé en-

fin, par Laurent de Médicis, chanoine de la cathédrale de cette ville (1484), Ficin n'en resta pas moins avant tout philosophe platonicien. Il embrassa avec la même ardeur les grandes vérités et les absurdes chimères écloses du cerveau de son maître, et l'on peut dire sans exagération qu'il ne travailla à rien moins qu'à introduire le culte de Platon dans l'église de Jésus-Christ. La chaire de la cathédrale de Florence et celle de l'académie étaient deux théâtres divers, où il ne faisait que varier l'enseignement platonicien. Il a laissé une traduction complète et encore estimée aujourd'hui des œuvres du philosophe auquel il avait dévoué toute sa vie. Marsile Ficin mourut à Carreggi, près de Florence, à l'âge de soixante-six ans.

PONTANUS (JEAN-JOVIEN),

POËTE.

(N° 1834.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né au mois de décembre 1426, au château de Ponte, près de Cerreto. — Mort en 1503.

Pontanus fut un des plus beaux esprits et peut-être le poëte latin le plus élégant du XVe siècle. Élevé à Pérouse, il quitta le séjour agité de l'Ombrie, que déchiraient les factions, pour s'attacher à Alphonse d'Aragon, roi des Deux-Siciles, qui l'emmena avec lui à Naples. Ferdinand Ier, successeur d'Alphonse, à son avénement

au trône (1458), distingua Pontanus, le fit son secrétaire, et ne tarda pas à lui confier l'éducation de son fils. Le savant, devenu guerrier à la suite de son maître, l'aida de son bras à repousser l'invasion du duc d'Anjou, et ne lui en fut que plus cher. Les honneurs furent accumulés sur sa tête; les richesses lui furent prodiguées. A Venise (1482) et à Rome (1486), il remplit avec éclat les fonctions d'ambassadeur du roi Ferdinand, et finit par monter jusqu'au rang de premier ministre. Il y fut confirmé par Alphonse II, et, lorsque ce prince, tremblant devant l'approche des Français, eut abdiqué la couronne, son fils Ferdinand II laissa à Pontanus toute sa confiance; mais celui-ci n'en profita que pour ouvrir les portes de Naples à Charles VIII, et pour mettre au service de ce prince sa vénale éloquence. Le départ des Français et la rentrée de Ferdinand II dans la capitale furent pour Pontanus le signal d'une retraite où il acheva ses jours. Louis XII, pendant sa courte domination à Naples (1501), lui offrit en vain de le rétablir dans toutes ses dignités; il avait trouvé dans sa solitude littéraire une indépendance et un repos qu'il ne voulait plus à soixante et quinze ans mettre au hasard des révolutions. Il mourut deux ans après. Pontanus, outre ses poésies latines, a laissé un très-grand nombre d'ouvrages divers sur la politique, l'histoire, la morale et la philosophie.

SABELLICUS (MARC-ANTOINE),

HISTORIEN.

(N° 1835.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Vicovaro, dans la campagne romaine, en 1436. — Mort en 1508.

Il était élève de Pomponius Lætus, et, selon l'usage qui régnait dans l'école de ce maître, il changea son nom vulgaire de Coccio contre le nom savant de Cocceius Sabellicus, ou le Sabin : c'est celui qui lui est resté. Sabellicus fut professeur d'éloquence à Udine, dans le Frioul (1475), et à Venise (1484). Il écrivit une histoire de cette république en trente-trois livres, si fort estimée qu'elle lui valut l'importante place de garde de la bibliothèque de Saint-Marc. Son histoire universelle, publiée sous le titre de *Rhapsodiæ historiarum*, lui mérita aussi parmi ses contemporains une admiration que la postérité n'a pas confirmée. Sabellicus mourut à Venise, à l'âge de soixante et douze ans.

AGRICOLA (RODOLPHE),

SAVANT.

(N° 1836.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né, en 1442, à Baffeln, près de Groningue. — Mort le 28 octobre 1485.

Rodolphe Huesmann échangea son nom dans la république des lettres contre le nom latin d'Agricola. Après avoir étudié sous Thomas à Kempis, il vint s'asseoir sur les bancs de l'école tenue à Ferrare par le savant grec Théodore Gaza. Enrichi du trésor des connaissances dont en ce temps l'Italie seule était dépositaire, il reprit le chemin de sa patrie (1477), vit, en passant à Deventer, Érasme enfant, dont il prédit les illustres destinées, fut envoyé par ses concitoyens comme leur syndic à la cour de l'empereur Frédéric III, et accepta enfin la charge de professeur de philosophie à Heidelberg (1482). Il mourut trois ans après, laissant un grand renom d'érudition et quelques ouvrages fort estimés de son temps.

BARBARUS (HERMOLAUS),

SAVANT,

FILS DE ZACCARIA BARBARO, NOBLE VÉNITIEN.

(N° 1837.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Venise, le 21 mai 1454. — Mort le 18 juillet 1493.

Ermolao Barbaro, comme beaucoup d'autres de ses contemporains, latinisa son nom dans l'école de Pomponius Lætus. Son intelligence jeta un éclat précoce, et à vingt ans il était connu dans sa patrie comme écrivain et comme orateur. Il s'occupa de publier des éditions correctes de plusieurs ouvrages de l'antiquité, travail assez obscur de nos jours, mais qui avait alors son importance et sa gloire. Le gouvernement vénitien lui confia plusieurs missions auprès de l'empereur Frédéric III et de l'archiduc Maximilien, son fils, auprès du duc de Milan, Ludovic Sforza (1488), enfin auprès du pape Innocent VIII (1491). Il reçut de ce pontife le titre de patriarche d'Aquilée, que la jalousie ombrageuse du sénat de Venise refusa de lui confirmer. Ayant fixé dès lors son séjour à Rome, il y mourut de la peste, à l'âge de trente-neuf ans.

PIC DE LA MIRANDOLE (JEAN),

SAVANT ET PHILOLOGUE,

FILS DE JEAN-FRANÇOIS, SEIGNEUR DE LA MIRANDOLE ET DE CONCORDIA, ET DE JULIE BOIARDI.

(N° 1838.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né le 24 février 1463.—Mort le 17 novembre 1494.

Pic de la Mirandole annonça, dès son enfance, les dispositions de l'esprit les plus prodigieuses. A dix ans il était cité comme orateur et comme poëte; à quatorze ans il étudiait le droit canon à Bologne, et s'enfonçait dans les recherches les plus savantes de la philosophie et de la théologie. Sa mémoire était étonnante, et, non content de l'avoir enrichie de tous les trésors de l'antiquité, il apprit l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, véritable merveille à l'époque où il vivait. Tant de savoir dans un si jeune âge produisit chez Pic de la Mirandole une sorte d'infatuation. Il en donna une preuve assez étrange lorsqu'il publia à Rome ses neuf cents propositions *de omni re scibili*, et offrit de les soutenir contre *tout venant*, renouvelant ainsi dans le champ de la science l'exemple des anciens défis chevaleresques. Le pape Innocent VIII châtia la présomption du jeune docteur en défendant ce tournoi encyclopédique (1486). Cependant Pic de la Mirandole, épris pour l'étude d'un goût irrésistible, renonça à la souveraineté que la mort de son père venait

de lui transmettre (1491), pour s'ensevelir dans la vie littéraire. Il s'établit à Florence, et s'associa, comme nous l'avons dit plus haut, aux travaux d'Ange Politien pour créer la bibliothèque Laurentienne. Il ne survécut que de deux mois au compagnon de ses études, et mourut à trente et un ans, le jour même où Charles VIII entrait avec son armée dans les murs de Florence.

POLITIEN (ANGELO AMBROGINI, DIT),

POËTE ET PROSATEUR.

(N° 1830.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Monte-Pulciano, le 14 juillet 1454. — Mort le 24 septembre 1494.

Le véritable nom de ce célèbre littérateur était Angelo Ambrogini, et il emprunta celui de Politianus à sa ville natale de Monte-Pulciano. Initié de bonne heure à la connaissance des langues grecque et latine, il composa des stances où il louait les succès de Julien de Médicis dans un tournoi, et qui lui firent, à quatorze ans, une fortune littéraire. Il devint dès lors le commensal et l'ami des Médicis, et éleva les deux fils de Laurent le Magnifique, dont l'un, Pierre, succéda à son père dans le gouvernement de sa patrie, l'autre s'assit dans la chaire de saint Pierre, sous le nom de Léon X. La vie de Politien fut ce qu'était celle des beaux esprits de cette époque : il professa les littératures anciennes et la

philosophie à Florence avec un éclatant succès; il traduisit en latin des ouvrages grecs, et, entre autres, l'histoire d'Hérodien, fit des vers pleins de grâce et d'élégance, soit en latin, soit dans sa langue maternelle, et travailla surtout avec une ardeur infatigable à l'exploration des manuscrits inconnus de l'antiquité. Ses soins et ceux de Pic de la Mirandole contribuèrent à la création de la célèbre bibliothèque Laurentienne. Il se préparait à écrire, pour complaire au roi Jean II, l'histoire des découvertes et des conquêtes maritimes de la nation portugaise, lorsqu'il mourut, en 1494, à l'âge de quarante ans.

MAXIMILIEN Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE,

SECOND FILS DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC III ET D'ÉLÉONORE DE PORTUGAL.

(N° 1840.) École d'ALBERT DURER.

Né le 22 mars 1459. — Marié : 1° le 20 août 1477, à Marie de Bourgogne, fille et héritière de Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne; 2° en 1494, à Blanche-Marie, fille de Galéas Marie Sforza, duc de Milan. — Mort le 12 janvier 1519.

MAXIMILIEN Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

(N° 1841.) Ancien tableau.

MAXIMILIEN Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

(N° 1842.) Ancien tableau [1].

Maximilien, archiduc d'Autriche, était âgé de dix-huit ans lorsque son mariage avec Marie de Bourgogne donna un si prodigieux accroissement à sa maison, et commença pour elle une rivalité de plus de deux siècles avec la maison de France. Il déploya une brillante valeur à la bataille de Guinegate, peu honorable pour les armes françaises (1479), et fit échouer les efforts de Louis XI pour lui enlever les comtés de Flandre et d'Artois. Après la mort de Marie de Bourgogne, Maximilien disputa à Charles VIII la main d'Anne de Bretagne, et se flatta un moment de tenir en son pouvoir le seul des grands fiefs qui n'eût pas été réuni à la couronne de France. Cette nouvelle fortune lui échappa, et le mariage qu'il contracta cinq ans après (1494) avec Blanche-Marie Sforza, petite-fille du célèbre condottiere, lui fit peu d'honneur aux yeux de l'Allemagne. Il servit mieux les intérêts et la gloire de sa maison en faisant épouser, en 1496, à son fils Philippe le Beau, l'héritière d'Aragon et de Castille : la grandeur de Charles-Quint était en germe dans cette alliance. Mais, quoiqu'il portât le titre de roi des Romains depuis 1486, et qu'en 1493 son père, Frédéric III, lui eût transmis la couronne impériale; quoique pendant de longues années le magnifique

[1] Maximilien, dans ce portrait, est représenté avec le manteau et les insignes des ducs de Brabant.

héritage des Pays-Bas eût été déposé entre ses mains, Maximilien trouvait, dans la vicieuse constitution de l'empire germanique et dans l'indocile liberté des communes flamandes, d'insurmontables obstacles à la réalité de sa puissance. Tout son esprit et tout son courage, toutes les ressources de sa politique, ne purent lui procurer des moyens de succès égaux à la grandeur de ses desseins, ni même le sauver des embarras d'une situation précaire et dépendante; le véritable fondateur de la monarchie autrichienne était appelé par dérision *Massimiliano senza danaro*. Aussi le voit-on, en 1508, impuissant à arriver jusqu'à Rome pour y recevoir la couronne des mains du pape, et réduit à se contenter du titre d'empereur élu; et, lorsque Jules II a fait de la ligue de Cambrai la sainte ligue, et en a tourné les forces contre la France, le successeur de Charlemagne, le chef du corps germanique, sans armée à lui, sert comme volontaire, à la solde de cent écus par jour, dans l'armée du roi d'Angleterre (1513). Après la conquête du Milanais par François Ier, en 1515, Maximilien fit un vain effort pour arracher aux Français cette province, et fut contraint à prendre la fuite pour n'être pas livré par les Suisses, qu'il ne pouvait payer (1516). Il vit naître en Allemagne l'hérésie de Luther, et, dans une diète tenue à Augsbourg (1518), tâcha inutilement de l'étouffer au berceau. Il mourut à Wels, le 12 janvier 1519, à l'âge de soixante ans. Maximilien joignait, aux autres qualités de l'esprit qui le distinguaient, un goût éclairé pour les lettres et les arts.

MAXIMILIEN Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE,

ET SA FAMILLE.

(N° 1843.) D'après Holbein [1].

1° MAXIMILIEN Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

(Voir n° 1840, page 227.)

2° MARIE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, SA FEMME.

(Voir n° 1844, page 231.)

3° PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU,

ROI DE CASTILLE, ARCHIDUC D'AUTRICHE,

FILS DE MAXIMILIEN Ier, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ET DE MARIE DE BOURGOGNE.

(Voir n° 1888, page 276.)

4° CHARLES-QUINT,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ARCHIDUC D'AUTRICHE,

FILS AÎNÉ DE PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU, ROI DE CASTILLE, ET DE JEANNE DE CASTILLE ET D'ARAGON, DITE LA FOLLE.

(Voir n° 1958, page 347.)

[1] On lit sur ce dessin les inscriptions suivantes :

1° MAXIMILIANVS. I. IMP. ARCHIDVX. AVSTRIÆ DVX BVRGVNDIÆ.
2° MARIA DVCISSA BVRGVNDIÆ MAX. VXOR.
3° PHILIPPVS HISP. REX. I. ARCHIDVX AVSTRIÆ.
4° CAROLVS V IMP. ARCHIDVX AVSTRIÆ.
5° FERDINANDVS. IMP. ARCHIDVX. AVSTRIÆ.
6° LVDOVICVS REX. HVNG. ET. BOHEMIÆ.

5° FERDINAND Ier,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ARCHIDUC D'AUTRICHE,

DEUXIÈME FILS DE PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU, ROI DE CASTILLE, ET DE JEANNE D'ARAGON, DITE LA FOLLE.

Né à Alcala de Hénarès, en Castille, le 10 mars 1503. — Marié, le 5 mai 1521, à Anne, fille de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême. — Mort le 25 juillet 1564.

6° LOUIS II,

ROI DE HONGRIE ET DE BOHÊME,

FILS DE LADISLAS, ROI DE HONGRIE, ET D'ANNE DE CANDALE.

Né le 1er mai 1506. — Marié, en 1521, à Marie, troisième fille de Philippe Ier, dit *le Beau*, roi de Castille, et de Jeanne la Folle. — Mort le 29 août 1526.

MARIE DE BOURGOGNE,

DUCHESSE DE BRABANT, DE LOTHIER, DE LIMBOURG ET DE LUXEMBOURG, COMTESSE DE FLANDRE, DE BOURGOGNE-COMTÉ, D'ARTOIS, DE HAINAUT, DE HOLLANDE ET DE ZÉLANDE, ETC.

FILLE UNIQUE DE CHARLES, DUC DE BOURGOGNE, DIT LE TÉMÉRAIRE, ET D'ISABELLE DE BOURBON, SA SECONDE FEMME.

(N° 1844.) Ancien tableau.

Née à Bruxelles, le 13 février 1457. — Mariée à Gand, le 20 août 1477, à Maximilien, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III et d'Éléonore de Portugal. — Morte le 27 mars 1481.

MARIE DE BOURGOGNE,

DUCHESSE DE BRABANT, ETC. ALORS ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

N° 1845.)

SAINT-ÈVRE, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

MARIE DE BOURGOGNE,

DUCHESSE DE BRABANT, ETC. ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE.

(Voir nos 1818 et 1843, p. 196 et 230.)

Marie de Bourgogne, à la mort de son père, eut tout aussitôt à défendre son héritage contre les attaques de Louis XI. Le duché de Bourgogne était déjà réuni à la couronne de France, l'Artois envahi et la Flandre menacée, lorsque les Gantois, entre les mains de qui elle était comme prisonnière, appelèrent l'archiduc Maximilien, et lui donnèrent leur souveraine en mariage pour qu'il se fît le protecteur de leur indépendance (1477). Marie de Bourgogne, pendant sa courte union avec Maximilien, lui donna deux enfants, Philippe le Beau et Marguerite. Elle mourut à Bruges des suites d'une chute de cheval faite à la chasse, le 27 mars 1481.

AUBUSSON (PIERRE D'),

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM,

CINQUIÈME FILS DE RAINAUD D'AUBUSSON, CHEVALIER, SEIGNEUR DU MONTEIL-AU-VICOMTE, DE PELETANGES ET DE PONTARION, ET DE MARGUERITE DE COMBORN.

N° 1846.) Amiel, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né vers 1423. — Mort le 3 juillet 1503.

AUBUSSON (PIERRE D'),

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM.

(N° 1847.) Équestre, par Odier. — 1841.

Pierre d'Aubusson, grand-prieur de la langue d'Auvergne, s'était déjà acquis un grand renom dans l'ordre de Saint-Jean lorsqu'il en fut élu grand maître en 1476. Il occupa avec honneur ce poste périlleux dans les jours difficiles où il y fut appelé. Nous avons parlé ailleurs[1] de cette héroïque défense de la ville de Rhodes qui lui mérita la reconnaissance de toute la chrétienté (1480). Djem ou Zizim, frère du sultan Bajazet II, s'étant réfugié auprès de lui, d'Aubusson l'envoya dans les commanderies de l'ordre en France, puis accorda cet important prisonnier aux instantes sollicitations du pape

[1] Tome Ier, page 155, et tome VI, Ire partie, page 176.

Innocent VIII (1489). Le pontife paya cette déférence du grand maître de l'ordre en lui envoyant le chapeau de cardinal. Pierre d'Aubusson mourut en 1503, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

CHARLES DE BOURBON,

DUC DE BOURBON,

DEUXIÈME DU NOM, CARDINAL, ARCHEVÊQUE ET COMTE DE LYON, LÉGAT D'AVIGNON,

TROISIÈME FILS DE CHARLES DE BOURBON, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURBON, COMTE DE CLERMONT, CHAMBRIER DE FRANCE, ET D'AGNÈS DE BOURGOGNE, FILLE PUÎNÉE DE JEAN, DUC DE BOURGOGNE, ET DE MARGUERITE DE BAVIÈRE.

(N° 1848.) Gigoux, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né vers 1434. — Mort le 13 septembre 1488.

On sait peu de détails sur la vie de ce prince. Cadet de la maison de Bourbon, il entra dans les ordres, et devint à douze ans titulaire de l'archevêché de Lyon. Louis XI le choisit, en 1470, pour tenir le dauphin Charles, son fils, sur les fonts du baptême, et lui confia peu après la conduite de deux importantes négociations, l'une avec Charles le Téméraire, l'autre avec François II, duc de Bretagne (1472). Le roi, voulant le récompenser, demanda pour lui au pape le chapeau de cardinal, qu'il obtint en 1476. A la mort de son frère aîné, le cardinal prit le titre de duc de Bourbon, qu'il ne garda que peu de mois. Il mourut en 1488, à l'âge de cinquante-quatre ans.

PIERRE DE BOURBON,

DUC DE BOURBON ET D'AUVERGNE,

DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE CLERMONT, SIRE DE BEAUJEU, ETC.

CHAMBRIER DE FRANCE,

QUATRIÈME FILS DE CHARLES DE BOURBON, PREMIER DU NOM, DUC DE BOURBON, ET D'AGNÈS DE BOURGOGNE.

(N° 1849.) D'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Né en novembre 1439.—Marié, en 1474, à Anne de France, deuxième fille de Louis XI et de Charlotte de Savoie, sa seconde femme. — Mort le 8 octobre 1503.

PIERRE DE BOURBON,

DEUXIÈME DU NOM,

DUC DE BOURBON ET D'AUVERGNE.

(N° 1850.) Tableau du temps.

Pierre de Bourbon, tout le temps que vécut son frère aîné, porta le titre de sire de Beaujeu. Louis XI, à qui sa prudente ambition n'inspirait aucun ombrage, lui donna des marques de confiance qu'il n'accordait guère aux princes de son sang. Il rompit le mariage convenu entre Pierre de Bourbon et Marie d'Orléans, pour lui faire épouser sa fille, Anne de France (1474), l'investit du comté de la Marche (1477) et le fit chef de son conseil. Le sire de Beaujeu fut associé à sa femme, Anne de

France, dans le gouvernement du royaume pendant la minorité de Charles VIII. Devenu duc de Bourbon en 1488, il fut laissé en France avec le titre de lieutenant général pour le roi pendant l'expédition de Charles VIII en Italie. On le voit, quatre ans après, représenter le duc de Normandie au sacre de Louis XII. Il fut le dernier duc de Bourbon de la branche aînée, et mourut en son château de Moulins (1503).

ANNE DE FRANCE,

DUCHESSE DE BOURBON,

DAME DE BEAUJEU,

DEUXIÈME FILLE DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE, ET DE CHARLOTTE DE SAVOIE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1851.) COMAIRAS, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Née en 1462.—Mariée, en 1474, à Pierre de Bourbon, deuxième du nom, sire de Beaujeu, depuis duc de Bourbon. — Morte le 14 novembre 1522.

Anne de France n'avait que vingt et un ans lorsque son père mourant lui confia la régence du royaume; mais Louis XI avait cru reconnaître en elle les qualités propres au gouvernement, et les événements justifièrent son choix. La dame de Beaujeu, entourée de toutes les difficultés et de tous les périls qui accompagnent d'ordinaire une minorité, montra une intelligence du pouvoir, une fermeté de caractère et une habileté de con-

duite qui sauvèrent de toute atteinte l'autorité royale déposée entre ses mains. Le duc d'Orléans, qui avait essayé de lui arracher la régence, devint son prisonnier à la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488), et expia par trois années d'une captivité rigoureuse les tentatives inconsidérées de son ambition. Anne de France ne rendit pas à l'État un service moins signalé en conduisant à un heureux terme la difficile négociation du mariage du roi son frère avec l'héritière de Bretagne. Charles VIII, avec la présomptueuse légèreté de son caractère, ne parut pas comprendre tout ce qu'il devait à l'habile administration de sa sœur. Louis XII sentit mieux ce que cette princesse avait fait pour la royauté, et, oubliant les durs traitements qu'il avait reçus d'elle, il se plut toujours à la traiter avec distinction et avec honneur. Anne, devenue duchesse de Bourbon en 1488, survécut dix-neuf années à son mari, et mourut en 1522 au château de Chantelle, à l'âge de soixante ans.

CHARLES VIII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1258, p. 55 du tome VII.) — Gigoux, d'après un portrait du temps. — 1836.

Mort en 1498.

CHARLES VIII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1852, voir n° 1258. — Ancien tableau.

CHARLES VIII,

ROI DE FRANCE.

(N° 1853.) SAINT-ÈVRE.

FRANÇOIS DE BOURBON,

COMTE DE VENDÔME,

DE SAINT-POL, DE SOISSONS, ETC.

FILS AÎNÉ DE JEAN DE BOURBON, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE VENDÔME, SEIGNEUR D'ÉPERNON, DE MONDOUBLEAU, ETC. ET D'ISABELLE DE BEAUVAU, DAME DE CHAMPIGNY ET DE LA ROCHE-SUR-YON.

(N° 1854.) MONTJOYE, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Né en 1470. — Marié au château de Ham, le 8 septembre 1487, à Marie de Luxembourg, comtesse de Saint-Pol, de Marle et de Soissons, veuve de Jacques de Savoie, comte de Romont, et fille aînée de Pierre de Luxembourg, comte de Saint-Pol. — Mort le 3 octobre 1495.

François de Bourbon, par son mariage avec la petite-fille du célèbre connétable de Saint-Pol, recouvra une partie des biens que Louis XI avait confisqués sur ce seigneur. Les récits contemporains nous le représentent comme un prince entouré de tout l'éclat des qualités chevaleresques et fort aimé de Charles VIII. André de La-

vigne l'appelle *l'escarboucle des princes de son temps*, et Comines, qui n'est guère sujet à s'émouvoir, donne des regrets à sa mort prématurée au retour de l'expédition d'Italie. « Ce fut dommage, car il étoit beau personnage, jeune et sage, et étoit venu en poste, parce qu'il étoit bruit qu'il y devoit avoir bataille, car il n'avoit point fait le voyage en Italie avec le roi. » C'était à Fornoue que le comte de Vendôme avait rejoint Charles VIII, et ce fut à Verceil qu'il mourut de maladie, à l'âge de vingt-cinq ans.

GILBERT DE BOURBON,

COMTE DE MONTPENSIER,

DAUPHIN D'AUVERGNE, ETC. VICE-ROI DE NAPLES,

FILS AÎNÉ DE LOUIS DE BOURBON, PREMIER DU NOM, COMTE DE MONTPENSIER, ET DE GABRIELLE DE LA TOUR, SA SECONDE FEMME.

(N° 1855.) XAVIER DUPRÉ, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Né.....— Marié, le 24 février 1481, à Claire de Gonzague, fille de Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, et de Marguerite de Bavière. — Mort le 5 octobre 1496.

Gilbert de Bourbon servit loyalement le roi Louis XI dans ses guerres contre Charles le Téméraire, et ne fut pas moins fidèle à la régente Anne de Beaujeu lorsqu'elle eut à combattre les entreprises du duc d'Orléans, secon-

dées par François II, duc de Bretagne. Charles VIII lui donna en 1494 le gouvernement de Paris et de l'Ile-de-France. Cette même année, quand le jeune monarque se jeta en conquérant sur l'Italie, il mit l'avant-garde de son armée sous les ordres du comte de Montpensier. Il lui accorda une marque de confiance plus haute encore, lorsque, forcé de quitter Naples pour faire tête à l'orage qui s'amassait contre lui au nord de l'Italie, il lui laissa la vice-royauté de sa nouvelle conquête (1495). Gilbert déploya autant de fermeté que de prudence dans ce difficile commandement, mais il n'avait point assez de forces pour résister à la révolution qui reporta le roi Ferdinand II sur le trône des Deux-Siciles. Il mourut de maladie à Pouzzoles en attendant inutilement des secours que la France ne lui envoya pas (1496).

CLAIRE DE GONZAGUE,

COMTESSE DE MONTPENSIER,

DAUPHINE D'AUVERGNE,

FILLE AÎNÉE DE FRÉDÉRIC DE GONZAGUE, PREMIER DU NOM, MARQUIS DE MANTOUE, ET DE MARGUERITE DE BAVIÈRE.

(N° 1856.)

Rossignon, d'après un tableau de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

Née....... — Mariée, le 24 février 1481, à Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, etc. fils aîné de Louis de Bourbon, premier du nom, comte de Montpensier, dauphin d'Auvergne, et

de Gabrielle de la Tour, sa seconde femme. — Morte le 2 juin 1503.

Cette princesse n'a laissé aucun souvenir à l'histoire. Elle fut la mère du célèbre connétable de Bourbon. Son tombeau a été placé à côté de celui de son mari, Gilbert, comte de Montpensier, dans la chapelle Saint-Louis d'Aigueperse.

BRIÇONNET (ROBERT),

ARCHEVÊQUE ET DUC DE REIMS, ETC. CHANCELIER DE FRANCE,

QUATRIÈME FILS DE JEAN BRIÇONNET, SEIGNEUR DE VARENNES, SECRÉTAIRE DU ROI, RECEVEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, ET DE JEANNE BERTHELOT.

(N° 1857.) DEBACQ, d'après un ancien tableau. — 1840.

Né..... — Mort le 26 juin 1497.

Le père Anselme, dans son Histoire généalogique de la maison de France et des grands officiers de la couronne, donne les détails suivants sur Robert Briçonnet, archevêque et duc de Reims, pair de France en 1493 : « Il fut conseiller au parlement par lettres du 12 novembre 1481, président aux enquêtes, chanoine de Saint-Aignan d'Orléans et de Saint-Quentin, abbé de Saint-Waast d'Arras en 1488, dont il fit serment de fidélité, le 4 juillet 1489; président des comptes, au lieu d'Estienne de Vescq, par lettres du 27 août 1494 et

autres du 19 septembre suivant, portant délai d'en faire serment, attendu qu'il était auprès de monseigneur de Bourbon. Il exerça cette charge jusqu'à ce qu'il fut pourvu de celle de chancelier de France, par lettres données à Turin le 30 août 1495, dont il fit serment entre les mains du duc de Bourbon, lieutenant général du royaume pendant l'absence du roi, qui était en Italie, le 4 septembre suivant[1]. » Il mourut à Moulins, et fut enterré en l'église collégiale de Notre-Dame.

BRIÇONNET (PIERRE),

SEIGNEUR DE PRÂVILLE, DE CORMES, ETC. SECRÉTAIRE DU ROI ET RECEVEUR GÉNÉRAL DES FINANCES EN LANGUEDOC,

CINQUIÈME FILS DE JEAN BRIÇONNET, SEIGNEUR DE VARENNES, SECRÉTAIRE DU ROI, RECEVEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, ET DE JEANNE BERTHELOT.

(N° 1858.) DEBACQ, d'après un ancien tableau. — 1840.

Né..... — Marié, en..... à Anne Compaing, fille de Girard Compaing, seigneur de Prâville, conseiller du roi au parlement, et de Marie le Prêtre. — Mort en février 1509.

Guy Bretonneau, auteur d'une Histoire généalogique de la maison de Briçonnet, publiée en 1620, s'exprime ainsi sur Pierre Briçonnet : « Il était encore fort jeune

[1] *Hist. général. et chronol. des chanceliers de France.*

lorsqu'il fit équiper quelques navires et s'embarqua sur mer, où en peu de temps il y rendit tant de preuves de sa valeur contre les ennemis de la foi, qu'en l'âge où il était, il mérita l'honneur de commander à six galères en qualité de général. Après avoir longtemps couru le risque de la marine avec un merveilleux succès de ses armes, il prit résolution de revenir en France auprès de M. le cardinal de Saint-Malo, son frère, qui pour lors disposait de tout sous l'autorité du roi Charles VIII, où il exerça l'office de général du Languedoc. Il accompagna le même roi Charles en son voyage de Naples, et fut créé chevalier de l'ordre de Saint-Michel. » On ne connaît point la date précise de la réception de Pierre Briçonnet, qui mourut à Orléans dans un âge peu avancé.

BRIÇONNET (GUILLAUME),

SEIGNEUR DU PLESSIS-RIDEAU, CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE NARBONNE,

SIXIÈME FILS DE JEAN BRIÇONNET, SEIGNEUR DE VARENNES, SECRÉTAIRE DU ROI, RECEVEUR GÉNÉRAL DES FINANCES, ET DE JEANNE BERTHELOT.

(N° 1859.) ....

Né..... — Marié, en... à Raoulette de Beaune, fille de Jean de Beaune, argentier du roi et général des finances en Languedoc. — Mort le 14 décembre 1514.

Guillaume Briçonnet reçut de la confiance du roi Louis XI l'important emploi de général des finances du Languedoc. Il le remplit avec tant de zèle et d'intelli-

gence, que le monarque mourant recommanda à son fils un si utile serviteur. Anne de Beaujeu fut fidèle à la recommandation de son père, et lorsque Charles VIII commença à régner par lui-même, il trouva Guillaume Briçonnet dans ses conseils. Le rôle qu'il y joua fut peu honorable : pour accroître sa faveur, il flatta les rêves de conquête du jeune roi sur l'Italie, et engagea dans cette ruineuse expédition toutes les finances du royaume, dont il avait la surintendance. La politique vénale de Briçonnet déshonora la France aux yeux des Italiens. Ce fut par un honteux marché fait avec Alexandre VI, aux dépens des intérêts de son maître, qu'il acheta le chapeau de cardinal (1495). Il n'en resta pas moins cher à Charles VIII, obtint de ce prince, après qu'il fut rentré en France, l'archevêché de Reims vacant par la mort de son frère (1497), et ce fut lui qui sacra Louis XII. Mais ce monarque avait trouvé dans le cardinal d'Amboise un ministre plus digne de lui que ne l'était Briçonnet, et celui-ci, déchu de sa faveur, se retira à Rome. Cependant, Jules II ayant armé contre la France l'empereur, les rois d'Espagne et d'Angleterre et presque toute l'Italie, Louis XII se décida à opposer au belliqueux pontife un concile tenu à Pise : ce fut Briçonnet qu'il chargea de le présider. Jules II n'hésita pas à dépouiller de la pourpre le cardinal infidèle aux intérêts de la politique romaine (1511); mais trois ans après, Léon X, ayant apporté sur le trône pontifical une politique moins ennemie de la France, rendit à Briçonnet la dignité de cardinal. Guillaume Briçonnet mourut la même année

à Narbonne, dont il avait reçu le siége en échange de celui de Reims.

RENÉ DE VAUDÉMONT,

DEUXIÈME DU NOM, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, COMTE DE VAUDÉMONT,

FILS AÎNÉ DE FERRY DE LORRAINE, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE VAUDÉMONT ET DE GUISE, ET D'YOLANDE D'ANJOU, FILLE DE RENÉ, ROI DE SICILE ET DUC D'ANJOU, ET D'ISABELLE DE LORRAINE.

(N° 1860.) Ancien tableau.

Né en 1451.—Marié: 1° à Angers, le 20 juin 1471, à Jeanne d'Harcourt, comtesse de Tancarville; 2° le 1er décembre 1485, à Philippine de Gueldres, fille d'Adolphe d'Egmont, duc de Gueldres, et de Catherine de Bourbon. — Mort le 10 décembre 1508.

René de Vaudémont réunit dans sa personne les droits des deux branches rivales qui s'étaient disputé le duché de Lorraine à la mort du duc Charles Ier, en 1431. Mais à peine en possession de son héritage, il se trouva aux prises avec la redoutable inimitié du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui le fit enlever par surprise, avec sa mère, dans le château de Joinville (1473). Rendu à la liberté, il fut infidèle au traité qui avait rompu ses fers, et quitta l'alliance bourguignonne, que la force lui avait imposée, pour celle du roi de France (1474). Charles le Téméraire s'en vengea l'année suivante par la conquête de la Lorraine; mais c'était l'époque de

sa grande querelle avec les Suisses, et, vaincu à Granson et à Morat (1476), il alla bientôt après trouver, dans un dernier effort pour reprendre Nancy, le terme de sa puissance et de sa vie. René, possesseur dès lors tranquille de la Lorraine, éleva la voix, après la mort de Louis XI, pour réclamer auprès des états généraux de Tours le duché de Bar et le comté de Provence. Il n'eut satisfaction que sur la première de ces requêtes : la Provence était un fief irrévocablement dévolu à la couronne, et deux ans après, pour avoir voulu nouer des intrigues dans cette ancienne possession de sa famille, René perdit l'assistance qu'Anne de Beaujeu lui avait promise dans ses projets de conquête sur Naples. Il chercha vainement à se venger de cet échec qu'avait éprouvé son ambition, en s'unissant aux coupables efforts tentés par le duc d'Orléans pour renverser le gouvernement de la régente. Ce prince mourut à Fains, près Bar-le-Duc, à l'âge de cinquante-sept ans.

LORRAINE (MARGUERITE DE),

DUCHESSE D'ALENÇON,

TROISIÈME FILLE DE FERRY DE LORRAINE, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE VAUDÉMONT, ETC. ET D'YOLANDE D'ANJOU, REINE DE SICILE, DUCHESSE DE LORRAINE ET DE BAR.

(N° 1861.) MEISSONIER, d'après un tableau de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

Née en 1463.—Mariée, le 14 mai 1488, à René, duc d'Alençon, fils de Jean, deuxième du nom, duc d'Alençon, et de Marie d'Armagnac, sa seconde femme. — Morte le 1er novembre 1521.

Cette princesse, demeurée veuve à vingt-neuf ans, embrassa la vie religieuse, et se retira dans un monastère de filles du tiers ordre de Sainte-Claire à Argentan. Elle fut la mère de Charles, duc d'Alençon, avec qui finit, en 1525, cette ancienne branche de la maison royale.

GONZAGUE (JEAN-FRANÇOIS DE),

DEUXIÈME DU NOM, MARQUIS DE MANTOUE,

FILS AÎNÉ DE FRÉDÉRIC DE GONZAGUE, PREMIER DU NOM, MARQUIS DE MANTOUE, ET DE MARGUERITE DE BAVIÈRE.

(N° 1862.) ROSSIGNON, d'après un tableau d'Andrea Mantegna qui se trouve au Musée royal. — 1840.

Né le 10 août 1466. — Marié, le 15 février 1490, à

Isabelle d'Este, fille d'Hercule d'Este, premier du nom, duc de Ferrare, et de Léonore des Deux-Siciles. — Mort le 29 mars 1519.

Jean-François de Gonzague peut être regardé comme le véritable modèle des condottieri du xv[e] siècle. Possesseur d'un petit état qui ne lui donnait en Italie qu'une médiocre importance, il voulut agrandir son rôle en ayant une armée qu'il mettait successivement au service des princes et des intérêts les plus divers. Il commandait à Fornoue les troupes de la ligue italienne rassemblées pour fermer à Charles VIII le passage des Apennins, et fit le premier l'expérience de cette *furie française* devenue proverbiale au delà des monts (1495). L'année suivante il conduisit l'armée envoyée par la république de Venise pour rétablir Ferdinand d'Aragon sur le trône de Naples. Il était au service du duc de Milan, Ludovic Sforce, lorsque Louis XII envahit la Lombardie en 1498; il se donna à ce prince, qui le décora du collier de son ordre et l'investit, en 1503, du commandement des troupes françaises dans le royaume de Naples. Gonzague, mal obéi, quitta bientôt ce commandement et le titre de vice-roi que Louis XII y avait ajouté, pour retourner dans ses états de Mantoue. On le voit encore servir la France lors de la réduction de Gênes en 1507, et, deux ans après, à la célèbre bataille d'Agnadel. Changeant alors de bannière et se mettant à la solde de l'empereur Maximilien, il est fait prisonnier par les Vénitiens (9 août 1509), et un an après est rendu à la liberté par

les sollicitations du pape Jules II, qui le nomma gonfalonier de l'Église. Jean-François de Gonzague, sous le pontificat de Léon X, joua le rôle plus paisible de médiateur dans les querelles de ses voisins, et mourut à Mantoue en 1519. Au milieu des travaux guerriers qui remplirent sa vie, ce prince eut le goût des lettres et des arts, si répandu alors parmi tout ce qu'il y avait de souverains en Italie, et les beaux esprits du XVᵉ siècle aimaient à visiter sa cour.

MOLINET (JEAN),

HISTORIOGRAPHE DE LA MAISON DE BOURGOGNE.

(N° 1863) Hédouin, d'après un ancien tableau. — 1840.

Né vers le milieu du XVᵉ siècle. — Mort en 1507.

Jean Molinet, après avoir fait ses études à l'université de Paris, fut pourvu d'un canonicat à l'église collégiale de Valenciennes, et choisi, en 1474, pour succéder à George Châtelain dans la place d'indiciaire et d'historiographe de la maison de Bourgogne. Il fut plus tard aumônier et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers; le plus précieux de ses écrits est sa chronique, qui porte le titre de *Recollection des merveilles advenues en notre temps* (de 1474 à 1505). Il mourut à Valenciennes.

SAVONAROLE (JÉROME),

MOINE DOMINICAIN.

(N° 1864.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Ferrare, le 21 septembre 1452. — Mort le 23 mai 1498.

Jérôme Savonarole entra, en 1475, dans l'ordre de saint Dominique, et fut nommé, en 1488, prieur du couvent de Saint-Marc à Florence. Il signala tout d'abord son zèle et son éloquence, prêchant à la fois contre la tyrannie et contre les vices qu'elle avait engendrés, appelant le peuple à réformer ses mœurs et à reconquérir son ancienne liberté. Telle était l'autorité de ses prédications, que Laurent de Médicis, qu'il n'avait cessé de dénoncer à la haine de ses concitoyens, le fit venir à son lit de mort et voulut recevoir de lui l'absolution (1492). Savonarole la lui refusa jusqu'à ce qu'il eût renoncé au pouvoir qu'il avait usurpé. Lorsque Charles VIII entra en Italie, Savonarole fut député vers lui par la république florentine, et il mit sous la protection du jeune monarque la liberté renaissante de sa patrie. En effet, le 23 décembre 1494, l'ancienne constitution de Florence fut restaurée, et le peuple rentra dans ses droits à la voix du moine éloquent qui lui prêchait à la fois les vertus républicaines et les vertus évangéliques. Mais le zèle de Savonarole ne sut point s'arrêter : en même

temps qu'il réformait Florence, il entreprit de réformer l'Église; il l'attaquait audacieusement dans son chef et dans ses membres, et l'éclat de ses prédications alla retentir aux oreilles d'Alexandre VI, au fond du Vatican. Deux fois le pape le cita à Rome devant son tribunal, et deux fois la seigneurie de Florence, intervenant pour son tribun et son prophète, fit révoquer la citation. Mais, quelque déshonoré que fût le pontife qui siégeait alors dans la chaire de saint Pierre, les droits de l'Église, dont il était le gardien, n'en étaient pas moins sacrés, et l'excommunication, lorsqu'il la lança contre Savonarole, accusé d'hérésie, n'en tomba pas sur sa tête d'un poids moins redoutable. Cette parole, naguère souveraine dans Florence, n'est plus écoutée dès lors qu'avec une sorte de défiance et de crainte : les libertins, dont le réformateur rigide a décrié les mœurs, s'unissent contre lui aux ordres religieux rivaux de celui de saint Dominique, et la faveur populaire elle-même commence à l'abandonner. Une épreuve par le feu a été convenue entre un moine de saint Dominique, champion de Savonarole, et un franciscain, son accusateur : le peuple s'est porté avec un empressement plein d'anxiété à ce jugement de Dieu qui va décider si frère Jérôme est un prophète de vérité ou d'imposture; et voilà que des torrents de pluie viennent soudainement inonder le bûcher et disperser la multitude, comme pour faire aboutir au ridicule ce jugement, objet d'une attente si solennelle (17 avril 1498). Bientôt après une émeute livre Savonarole, délaissé de tout prestige, aux commissaires venus de Rome

pour le juger ; leur rigoureuse justice le torture et le condamne à mort, et le visionnaire enthousiaste, en entrant dans les flammes, croit s'y couronner des palmes du martyre (23 mai 1498). Il était âgé de quarante-six ans. Il a laissé quelques écrits ascétiques qu'on ne lit plus, et qui ne feraient juger qu'imparfaitement des puissants effets de son éloquence.

COLOMB (CHRISTOPHE),

NAVIGATEUR,

FILS DE DOMENICO COLOMBO.

(N° 1865.) Tableau du temps.

Né dans l'état de Gênes, en 1441. — Mort à Valladolid, le 20 mai 1506.

Rien n'est plus grand que le nom de Christophe Colomb dans l'histoire du XVe siècle ; rien n'est plus connu que sa vie. Il était né aux environs de Gênes (1441), et son père l'avait envoyé de bonne heure dans la savante université de Pavie pour y faire ses études. Mais il ne resta pas longtemps sur les bancs de l'école : une vocation irrésistible l'entraînait vers le métier de la mer et le charme périlleux de la navigation. C'était l'époque où les Portugais venaient de faire leurs premières découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique et s'acheminaient ainsi vers l'Inde. Colomb, après avoir parcouru pendant trente années toutes les mers connues de son temps,

eut la pensée de chercher vers l'ouest la route que les navigateurs portugais se frayaient du côté de l'Orient. On sait que ce fut en marchant vers ce but qu'il rencontra l'Amérique sur son passage. Les efforts de sa science et de son génie avaient été moins longs pour concevoir cette grande idée que ne le furent ceux de sa patience pour la réaliser. Il offrit tour à tour les découvertes qu'il allait faire à Gênes, sa patrie, dont il fut rebuté; au roi de Portugal, Jean II, qui l'écouta un instant et finit par le traiter de visionnaire; au parcimonieux Henri VII, roi d'Angleterre, et enfin à la reine de Castille, Isabelle la Catholique. Il n'attendit pas moins de huit ans les trois petits navires et les cent hommes d'équipage que lui donna la générosité de cette princesse, et ce fut avec ces faibles ressources que, le 3 août 1492, il fit voile du port de Palos, en Andalousie, vers le monde nouveau qu'il allait révéler à l'ancien. Après soixante et dix jours d'une navigation pendant laquelle il eut à lutter contre l'incrédulité rebelle de ses compagnons aussi bien que contre les périls d'une mer inconnue, il arriva, le 11 octobre, en vue de l'île de Guanahani, une des Lucayes, découvrit successivement cet archipel et celui des Antilles, et fit reconnaître sur les côtes de Cuba et d'Haïti la souveraineté de la reine de Castille. Rentré au port de Palos sept mois après son départ (15 mars 1493), il y fut accueilli avec un prodigieux enthousiasme, et lorsqu'il parut à Barcelone, devant Ferdinand et Isabelle, les deux monarques se levèrent de leur trône pour saluer le grand homme qui leur apportait la découverte d'un

monde. Les titres d'amiral et de vice-roi dans tous les pays dont il venait de donner la possession à l'Espagne lui furent solennellement confirmés, et il obtint le glorieux privilége de joindre à ses armoiries celles de Castille et de Léon. Cette même année, une flotte de dix-sept voiles est mise sous les ordres de Colomb (15 septembre); il aborde pour la deuxième fois aux terres qu'il a déjà visitées, et ajoute à ses premières découvertes celle de la Dominique, de la Guadeloupe, d'Antigoa et de Saint-Christophe. Mais des brouillons, qui troublaient la paix des nouveaux établissements et qu'il a renvoyés en Espagne, élèvent contre lui leurs voix jalouses, et, s'il reparaît à la cour, c'est pour s'y justifier. Ce n'était là que le prélude des amertumes qui devaient empoisonner les dernières années de sa vie. A son troisième voyage, ses hardies explorations le conduisent dans les bouches de l'Orénoque, et il prend possession du continent américain. Mais, pendant ce temps, la belle colonie de Saint-Domingue était livrée à des troubles que Colomb s'épuisa en vain à pacifier. Ferdinand et Isabelle, abusés sur sa conduite, lui donnèrent pour successeur Francisco Bovadilla, et celui-ci ne craignit pas de renvoyer, chargé de fers, en Espagne, l'homme qui, trois ans auparavant, y rentrait en triomphateur. Les rois catholiques rougirent de cette indignité, dont ils portaient la honte à la face de l'Europe, et lui témoignèrent leur compassion pour les maux qu'il avait soufferts. Abreuvé de dégoûts, usé par l'âge et les souffrances, il eut la générosité d'entreprendre encore un quatrième voyage, qui fut signalé par la dé-

couverte de la Martinique et de la partie du golfe du Mexique située entre Truxillo et la baie de Darien. Mais le nouveau gouverneur de Saint-Domingue, Ovando, eut la lâcheté de le laisser un an sans secours au milieu des plus affreux périls de la mer et des douleurs les plus aiguës de la maladie. Cette fois, Colomb obtint comme une grâce de retourner en Europe avec une santé ruinée, une âme affaissée par le malheur, et le titre inutile des grandes charges dont il avait été revêtu, seul débris de sa fortune. Le chagrin qu'il éprouva de ne plus trouver sur le trône des Castilles la reine Isabelle, sa protectrice, hâta le terme de sa vie, et il mourut, comme il avait vécu, en chrétien fervent et résigné, dans la soixante-sixième année de son âge.

LOUIS, DUC D'ORLÉANS,

DEPUIS LOUIS XII, ROI DE FRANCE.

(N° 1866.) HERSON-DUBOIS, d'après un tableau de Léonard de Vinci de la galerie du Musée royal.

Mort en 1515.

LOUIS XII, DIT LE PÈRE DU PEUPLE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1259, p. 56 du tome VII.) ADOLPHE BRUNE, d'après Léonard de Vinci. — 1837.

LOUIS XII, DIT LE PÈRE DU PEUPLE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1867.) NAIGEON, d'après un tableau de Léonard de Vinci de la galerie du Musée royal.

LOUIS XII, DIT LE PÈRE DU PEUPLE,

ROI DE FRANCE.

(N° 1868.) PIERRE FRANQUE, d'après un tableau de Léonard de Vinci qui se trouve au Musée royal.

JEANNE DE FRANCE,

REINE DE FRANCE,

TROISIÈME FILLE DE LOUIS XI, ROI DE FRANCE, ET DE CHARLOTTE DE SAVOIE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1869.) Ancien tableau [1].

Né en 1464. — Mariée, en 1476, à Louis d'Orléans, duc d'Orléans, depuis roi de France, sous le nom de Louis XII. — Morte le 5 février 1505.

Louis XI, à qui la jeunesse et les brillantes qualités

[1] On lit, dans la partie inférieure du tableau, l'inscription suivante : La.B.H.Jeanne.de.Vallois.fille.de.Lovys.XI.sœur.de.Charle.VIII. femme . de . Lovys . 12 . roys . de . France . fondatrice . de . l'ordre.des. Annonciades.

du duc d'Orléans faisaient ombrage, le contraignit par la menace à épouser la plus jeune de ses filles, Jeanne de France, princesse d'une âme accomplie, mais tristement disgraciée par la nature. Le duc d'Orléans, après l'avoir affligée pendant vingt-deux ans de ses infidélités, résolut de se séparer d'elle aussitôt après son avénement au trône. Jeanne eut à subir l'humiliation et le scandale d'un procès qui aboutit à sa répudiation. Le duché de Berry lui fut donné comme apanage; mais elle rejeta bientôt les consolations mondaines et s'enferma à Bourges dans un monastère. Elle fut la fondatrice de l'ordre des Annonciades (1504); ses humbles vertus méconnues du monde ont été glorifiées par l'Église, qui l'a canonisée sous le nom de sainte Jeanne de Valois.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE,

FILLE AÎNÉE DE FRANÇOIS, DEUXIÈME DU NOM, DUC DE BRETAGNE, ET DE MARGUERITE DE FOIX, SA SECONDE FEMME.

(N° 1870.) Saint-Èvre, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Née à Nantes, le 26 janvier 1476. — Mariée : 1° à Langeais, le 6 décembre 1491, à Charles VIII, roi de France; 2° au château de Nantes, le 8 janvier 1499, à Louis XII, roi de France. — Morte le 9 janvier 1514.

ANNE DE BRETAGNE,

REINE DE FRANCE.

(N° 1871.) Répétition du tableau précédent.

Anne était âgée de quatorze ans lorsque la mort de son père la rendit, en 1490, héritière du duché de Bretagne. C'était le seul des grands fiefs qui n'eût point encore été réuni à la couronne : le peuple, les barons, la souveraine, tout y tenait à conserver cette indépendance, et la main d'Anne de Bretagne dut être recherchée par les ennemis de la France, jaloux d'avoir une porte dans le royaume, et d'y entretenir l'esprit remuant de l'ancienne féodalité. Ce fut un des triomphes de l'habile politique de la dame de Beaujeu, de faire échouer toutes les prétentions opposées à celles de son jeune frère Charles VIII, et de lui donner Anne en mariage (1491). Cette princesse, toujours Bretonne au fond du cœur, stipula soigneusement l'indépendance de son duché dans les clauses du traité par lequel elle fut unie au roi de France. Cette union fut de peu de durée, et, à la mort de Charles VIII, Anne laissa les honneurs dus à la reine douairière de France pour aller reprendre le gouvernement de ses fidèles sujets de Bretagne. Mais Louis XII ne voulut point laisser échapper ce grand fief à demi incorporé à la monarchie, et un tendre sentiment pour Anne de Bretagne, dont auparavant il avait brigué la main, se joignit aux motifs de la politique pour le déci-

der à rompre son mariage avec la fille de Louis XI. Anne fut ainsi couronnée une seconde fois reine de France, le 8 janvier 1499. Elle porta sur le trône des qualités qui la firent chérir et respecter. Son goût éclairé pour les arts, auquel les historiens contemporains ont rendu hommage, nous est encore attesté aujourd'hui par son livre d'heures, chef-d'œuvre de la miniature au moyen âge, et par le magnifique tombeau qu'elle fit élever dans la cathédrale de Nantes à son père, François II. Elle mourut le 9 janvier 1514 au château de Blois, âgée de trente-huit ans.

LOUISE DE SAVOIE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME,

FILLE DE PHILIPPE, DUC DE SAVOIE, ET DE MARGUERITE DE BOURBON, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1872.) SMITH, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Née en septembre 1476. — Mariée à Paris, le 16 février 1487, à Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, fils de Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, et de Marguerite de Rohan. — Morte le 22 septembre 1531.

LOUISE DE SAVOIE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME.

(N° 1873.)

LOUISE DE SAVOIE,

DUCHESSE D'ANGOULÊME.

(N° 1874.)

MEISSONIER, d'après un tableau de l'ancienne collection Montpensier, au château d'Eu. — 1840.

Louise de Savoie, veuve à dix-huit ans, se retira au château de Cognac pour y élever son fils, qui devait régner sous le nom de François Ier, et sa fille Marguerite, plus tard duchesse d'Alençon et reine de Navarre. Louis XII la fit sortir de sa retraite et l'appela à la cour, où sa beauté jeta un éclat qui excita, dit-on, la jalousie d'Anne de Bretagne. François Ier, à peine monté sur le trône, donna à sa mère une marque de cette confiance sans réserve qui devait être si fatale à la France et à lui-même : il la nomma régente du royaume, à l'exclusion de Claude de France, sa femme, pendant qu'il allait au delà des monts faire la conquête du Milanais. Louise de Savoie ne se dessaisit plus de l'autorité dont elle avait été investie, et elle n'usa de l'ascendant sans limites qu'elle exerçait sur son fils que pour satisfaire ses passions égoïstes et violentes. Ce fut elle qui, en 1522, causa la perte du Milanais en s'appropriant les sommes destinées à l'armée chargée de défendre cette province; ce fut elle qui, par un mélange odieux de jalousie et d'avarice, jura la ruine du connétable de Bourbon, et le poussa entre les bras des ennemis de la France (1524). La captivité de François Ier après la bataille de Pavie donna

lieu à Louise de Savoie de se faire voir sous un jour plus favorable (1525): elle prit avec promptitude et énergie toutes les mesures nécessaires au salut du royaume, travailla heureusement à détacher Henri VIII de l'alliance de l'empereur, et, pour obtenir la liberté du roi prisonnier, aima mieux envoyer ses deux petits-fils en otages que les habiles capitaines demandés par Charles-Quint afin de trouver la France désarmée contre ses attaques (1526). Elle fut, trois ans après, la négociatrice du traité de Cambrai, par lequel François Ier, en sacrifiant tous ses alliés, rendit la paix à la France. Louise de Savoie mourut en 1531 à Grez, village du Gâtinais, en fuyant la peste, qui ravageait les environs de Fontainebleau. Elle était âgée de cinquante-cinq ans.

BOURBON (LOUIS DE),

PREMIER DU NOM,

PRINCE DE LA ROCHE-SUR-YON,

SECOND FILS DE JEAN DE BOURBON, DEUXIÈME DU NOM, COMTE DE VENDÔME, SEIGNEUR D'ÉPERNON, ET D'ISABEAU DE BEAUVAU.

(N° 1875.) XAVIER-DUPRÉ, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Né après 1470. — Marié à Moulins, le 21 mars 1504, à Louise de Bourbon, comtesse de Montpensier, dauphine d'Auvergne. — Mort en 1520.

Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, par

son mariage avec la sœur du connétable, devint le chef de la seconde maison de Montpensier. Il avait accompagné le roi Charles VIII dans son expédition d'Italie, en 1494. Il se trouva aux côtés de Louis XII à la bataille d'Agnadel, en 1509, et auprès de François Ier, à Marignan, en 1515. Il mourut en 1520.

BOURBON (LOUISE DE),

COMTESSE DE MONTPENSIER, DAUPHINE D'AUVERGNE,

PRINCESSE DE LA ROCHE-SUR-YON,

FILLE AÎNÉE DE GILBERT DE BOURBON, COMTE DE MONTPENSIER, ET DE CLAIRE DE GONZAGUE.

(N° 1876.) D'après un tableau du château d'Eu.

Née en... — Mariée : 1° en 1499, à André de Chauvigny, seigneur de Châteauroux; 2° le 21 mars 1504, à Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon. — Morte le 3 juillet 1561.

LOUIS D'ARMAGNAC,

DUC DE NEMOURS,

TROISIÈME FILS DE JACQUES D'ARMAGNAC, DUC DE NEMOURS, ET DE LOUISE D'ANJOU.

(N° 1877.) Steuben, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né..... — Mort le 28 avril 1503.

Louis d'Armagnac, associé dès son enfance aux rigueurs exercées par Louis XI contre son père, parut en 1484 devant les états généraux de Tours comme un vivant témoignage des iniquités et des violences du règne précédent. Charles VIII, par les grâces dont il le combla, s'appliqua à lui faire oublier les malheurs de ses premières années; il le fit marcher à sa suite en Italie (1494), et lui donna le commandement d'un corps de deux mille fantassins et de trois cents chevaux. Louis XII lui marqua la même confiance; il le nomma vice-roi de Naples, et eut la faiblesse de le préférer au brave d'Aubigny, pour qui ses grands services et l'amour du soldat réclamaient l'honneur du commandement. Louis d'Armagnac ne tarda pas à faire repentir le roi de cette malheureuse préférence. Ce n'était pas trop de toutes les forces réunies de l'armée française pour tenir tête à Gonzalve de Cordoue, *le grand capitaine*. Louis d'Armagnac eut le tort de l'affaiblir en la divisant, et, réduit de proche en proche à la périlleuse nécessité de se frayer un passage à travers les retranchements de l'armée ennemie, il périt en chargeant à la tête des siens, à la funeste bataille de Cérignole, le 28 avril 1503.

GASTON DE FOIX,

DUC DE NEMOURS,

FILS AÎNÉ DE JEAN DE FOIX, COMTE D'ÉTAMPES ET DE NARBONNE, ET DE MARIE D'ORLÉANS, SŒUR DE LOUIS XII.

(N° 1878.) En pied, de l'école de Ph. de Champagne[1].

Né à Mazères, le 10 décembre 1489. — Mort le 11 avril 1512.

GASTON DE FOIX,

DUC DE NEMOURS.

(N° 1879. ROBERT TOURNIÈRES. — Vers 1729.

Gaston de Foix, dans la courte carrière qu'il a parcourue, a laissé un nom couvert de gloire. Il était neveu de Louis XII, et ce prince, qui n'avait point de fils, lui portait une véritable affection de père. Les qualités héroïques du jeune comte de Foix justifiaient cette tendresse. Il était, selon le témoignage d'un contemporain: « Plein de feu et de cœur, moult vaillant, hardy aux armes et fort aimé d'un chacun, et n'y avoit François sous luy qui volontiers ne voulust exposer et mettre sa vie

[1] On lit au bas de ce tableau, qui faisait autrefois partie de la collection du Palais-Cardinal, le distique suivant :

Morte Tvâ Egregivm Corrvmpis Gasto Trivmphvm
Gallia sic Victrix se Superasse Dolet.

en danger pour luy. » Il avait dix-huit ans lorsqu'il suivit le roi son oncle dans l'expédition contre Gênes (1507); deux ans après, à la journée d'Agnadel, il combattait à l'avant-garde et y faisait admirer sa vaillance. Mais on ne connut à quel point il était doué du génie de la guerre que dans cette courte et mémorable campagne où il eut le commandement de l'armée française et reçut le surnom de *foudre de l'Italie* (1512). Jamais en effet, depuis Annibal, un plus impétueux capitaine n'avait paru au delà des monts : il entre en campagne au cœur de l'hiver et force les Suisses gagnés ou effrayés à rentrer dans leurs montagnes. Le 7 février, il sauve Bologne assiégée, en y entrant à la faveur de la neige et de l'ouragan. Le 18, il était devant Brescia, où l'étendard de Venise avait été relevé; le 19, il avait forcé cette ville et la livrait aux impitoyables vengeances de son armée. Le général espagnol, Raimond de Cardonne, en face d'un aussi redoutable ennemi, recule et évite la bataille : Gaston, en menaçant l'importante ville de Ravenne, le force à l'accepter. Tout le temps que dura l'action il eut le sang-froid d'un capitaine. Dès que le succès de la journée fut décidé et qu'il n'eut plus qu'à achever la victoire, il redevint soldat, et, n'écoutant que la fougue de son âge, alla se livrer à l'épée d'un fantassin espagnol (11 avril 1512). Sa mort fut un deuil pour le roi et pour la France. Il n'avait vécu que vingt-deux ans.

MONTMORENCY (GUILLAUME,

BARON DE),

TROISIÈME FILS DE JEAN II, SEIGNEUR DE MONTMORENCY, ET DE MARGUERITE D'ORGEMONT, SA SECONDE FEMME.

(N° 1880.) Tableau du temps.

Né...—Marié, le 17 juillet 1484, à Anne Pot, fille de Gui Pot, sire de la Roche-Pot.—Mort le 24 mai 1531.

On ignore l'époque précise où naquit Guillaume de Montmorency, mais sa vie fut longue et honorée, et il porta dignement sous quatre rois le titre de premier baron chrétien. Au début du règne de Louis XI, on le voit dans la guerre du bien public occuper fidèlement la place que tenaient ses aïeux sous la bannière des rois de France (1464-1465). Vingt ans après, sous Charles VIII, il est député par la noblesse de la prévôté et vicomté de Paris aux états généraux de 1484, et quand l'expédition d'Italie a été résolue, il y remplit ses devoirs de vassal auprès du roi, son suzerain (1494). En 1509, lors du départ de Louis XII pour la guerre contre les Vénitiens, le baron de Montmorency fut un des conseillers qu'il laissa auprès de la reine Anne de Bretagne pour l'assister dans le gouvernement du royaume. François Ier lui donna le cordon de Saint-Michel et la charge de chevalier d'honneur de la duchesse d'Angoulême, sa mère. Après la bataille de Pavie, lorsqu'il s'agit de mettre

le royaume en défense contre les attaques de l'empereur victorieux, le parlement de Paris, par une délibération solennelle, appela le vieux seigneur de Montmorency dans les murs de la capitale pour y rassurer les alarmes publiques par sa présence. Il mourut chargé d'années, le 24 mai 1531, et fut inhumé dans l'église de Saint-Martin de Montmorency, qu'il avait fait rebâtir[1]. Il laissa, pour succéder à son nom et à sa haute fortune, son fils Anne, qui fut le célèbre connétable de Montmorency.

LA ROCHEFOUCAULD (FRANÇOIS,

PREMIER DU NOM, COMTE DE), SEIGNEUR DE MARSILLAC, BARBEZIEUX, MONTENDRE, MONTGUYON, COIRON, ROISSAC, ETC. CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL,

FILS AÎNÉ DE JEAN, PREMIER DU NOM, SIRE OU BARON DE LA ROCHEFOUCAULD, SEIGNEUR DE MONTIGNAC, MARSILLAC, ETC. ET DE MARGUERITE DE LA ROCHEFOUCAULD, DAME DE BARBEZIEUX, ETC.

(N° 1881.) M

Mme Cordellier Delanoue, d'après un tableau de famille.

Né..... — Marié : 1° en 1470, à Louise de Crussol, fille de Louis, seigneur de Crussol et de Beaudinier, grand panetier de France, sénéchal de Poitou, et de

[1] Ce portrait était autrefois placé dans l'église de Saint-Martin de Montmorency, ainsi que la statue du même personnage exposée dans les galeries de sculpture; on lit sous le portrait l'inscription suivante :

Le baron de Montmorency
Nommé Guillaume près ainsy
Qu'est cy pourtraict l'an mil en date
Cinq cent ving cinq pour bon acte
Rediffya ce temple ici.

Jeanne de Lévis, dame de Florensac; 2° à Barbe du Bois, fille de François, seigneur du Bois, d'Annequin, d'Esquerdes, de Noyelles, etc. et de Jeanne du Bois de Bours, sa seconde femme. — Mort en 1516.

François de la Rochefoucauld fut conseiller et chambellan des rois Charles VIII et Louis XII. Il eut l'honneur de tenir sur les fonts de baptême, en 1494, François d'Angoulême, destiné à régner sous le nom de François Ier, et de lui donner son nom. Ce prince, à son avénement au trône, le maintint dans la charge de chambellan qu'il avait eue auprès de ses prédécesseurs, et érigea en comté la baronnie de la Rochefoucauld.

AMBOISE (GEORGES D'),

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PREMIER MINISTRE DE LOUIS XII,

FILS DE PIERRE D'AMBOISE, SEIGNEUR DE CHAUMONT, ETC. ET D'ANNE DE BEUIL.

(N° 1882.) DELANOË, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né en 1460, au château de Chaumont-sur-Loire. — Mort le 25 mai 1510.

Le cardinal d'Amboise a laissé une mémoire chérie et respectée presque à l'égal de celle de Louis XII, dont il fut le ministre et l'ami. Admis avant l'âge aux plus hautes dignités de l'église, il était à quatorze ans évêque de Montauban et presque au même temps aumônier de

Louis XI. Il s'était dès lors attaché au duc d'Orléans, dont il seconda la folle ambition et partagea la captivité pendant la minorité de Charles VIII. Lorsque le duc d'Orléans, rentré en grâce auprès du jeune roi, reçut de lui le gouvernement de la Normandie, Georges d'Amboise, promu à l'archevêché de Rouen, fit sentir à cette province les bienfaits d'un régime sage et paternel. C'était le prélude de ce qu'il allait faire sur un plus grand théâtre. Dès que Louis XII fut roi, il devint son ministre, et il s'associa tout aussitôt aux vues généreuses de ce monarque pour le bien du royaume. Ce fut grâce aux soins de son administration bienfaisante et éclairée que, parmi les fortunes variées de la guerre, le poids des charges publiques put être allégé, et que Louis XII put recueillir le beau surnom de *père du peuple*. Il avait été nommé, en 1499, cardinal et légat du pape en France, et, à la mort d'Alexandre VI et de Pie III, il crut pouvoir aspirer à la tiare. Ce rêve de son ambition fit perdre quelques avantages aux armes françaises en Italie; et, malgré l'or du royaume répandu dans le conclave, il fut joué par une habileté supérieure à la sienne. Ce fut Jules II qui monta dans la chaire de saint Pierre. Le cardinal d'Amboise aimait les lettres et les arts, et il seconda Louis XII dans la généreuse protection qu'il ne cessa de leur accorder, au sein même de sa respectable économie. Il mourut à l'âge de cinquante ans dans le couvent des Célestins, à Lyon. On admire comme un des plus beaux monuments de la sculpture de la renaissance le tombeau qui lui a été élevé dans la cathédrale de Rouen.

LA TRÉMOILLE (LOUIS,

DEUXIÈME DU NOM, SIRE DE), SURNOMMÉ LE CHEVALIER SANS REPROCHE, VICOMTE DE THOUARS, PRINCE DE TALMONT, COMTE DE GUINES, ETC.

FILS AÎNÉ DE LOUIS, PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE LA TRÉMOILLE, ET DE MARGUERITE D'AMBOISE, TROISIÈME FILLE ET HÉRITIÈRE DE LOUIS, SIRE D'AMBOISE, VICOMTE DE THOUARS, PRINCE DE TALMONT, ET DE MARIE DE RIEUX, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1883.) AMIEL, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né le 20 septembre 1460. — Marié : 1° à Montferrand, le 9 juillet 1485, à Gabrielle de Bourbon, comtesse de Benaon, fille de Louis de Bourbon, comte de Montpensier, et de Catherine de la Tour d'Auvergne; 2° le 7 avril 1517, à Louise Borgia, duchesse de Valentinois, fille de César Borgia, duc d'Urbin et de Valentinois, et de Charlotte d'Albret, sœur de Jean, roi de Navarre. — Mort le 24 février 1525.

LA TRÉMOILLE (LOUIS,

DEUXIÈME DU NOM, SIRE DE).

(N° 1884.) Ancien tableau.

Le sire de la Trémoille reçut de ses contemporains le nom de *chevalier sans reproche;* il réunit, en effet, aux vertus guerrières le caractère le plus noble et le plus désintéressé. Il avait été page de Louis XI, et reconnut

les bienfaits de ce prince par la fidélité inaltérable avec laquelle il servit la régente Anne de Beaujeu. Il commandait les troupes royales à la bataille de Saint-Aubin du Cormier (1488), et ce fut lui qui fit prisonnier le duc d'Orléans. Ce fut lui aussi qui, en mettant le siége devant Rennes, fit tomber tous les obstacles qui empêchaient le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII (1491). Dans cette longue suite de guerres dont l'Italie fut le théâtre pendant plus de trente années consécutives (1494-1525), le sire de la Trémoille, parmi les fortunes les plus diverses, ne cessa d'ajouter à sa gloire. Il accompagna Charles VIII à Naples, et lorsqu'au retour il fallut que les Suisses traînassent la pesante artillerie de l'armée à travers les gorges de l'Apennin, il eut l'honneur de diriger cette difficile opération. La victoire de Fornoue fut en grande partie son ouvrage. A l'avénement de Louis XII, la Trémoille eût pu craindre une disgrâce, mais ce fut à lui que furent adressées ces nobles paroles, « Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans; » et il fut confirmé dans toutes ses charges et tous ses honneurs. On le voit, en 1500, mis à la tête de l'armée qui reconquit le Milanais, et, pour récompense de sa belle conduite, investi du gouvernement de la Bourgogne et de l'office d'amiral de Bretagne et de Guyenne. Choisi en 1503 pour aller réparer dans le royaume de Naples les revers essuyés par les Français, il fut retenu inutilement à Rome pour y soutenir par sa présence les prétentions du cardinal d'Amboise à la tiare, et lorsqu'il voulut agir, en fut empêché par la maladie. Il fut un des

capitaines qui donnèrent à Louis XII le succès de la bataille d'Agnadel (1509), et qui le servirent ensuite dans la guerre malheureuse que la politique ennemie de Jules II lui suscita contre presque toute l'Europe. Les Suisses surprirent la Trémoille à Novare et le vainquirent (1513), mais cette année même il lui fut donné de réparer glorieusement ce revers en délivrant la frontière orientale du royaume de la redoutable invasion de ces montagnards. L'ascendant de son nom et ses habiles négociations firent alors pour la France ce que peut-être une armée n'eût pu faire. Deux ans après, la Trémoille, qui n'avait guère vu moins de batailles que le vieux maréchal de Trivulce, se trouvait comme lui à la journée de Marignan, et dans ce *combat de géants*, son fils tombait mort à ses côtés. Ce vaillant homme acheva de payer sa dette envers la France dans la guerre qui éclata entre François Ier et Charles-Quint devenu empereur. Il fut chargé, en 1522, de défendre la Picardie, et sa ferme attitude ne permit point aux impériaux d'entamer cette province. Le roi l'appela ensuite près de lui au delà des Alpes, et ce fut malgré ses conseils qu'il livra la funeste bataille de Pavie (24 février 1525). Dès le commencement de l'action, le sire de la Trémoille fut atteint d'une balle au cœur, et il ne vit pas le roi de France rendre son épée à l'ennemi. Digne fin d'une si noble vie! Il avait vécu soixante-cinq ans.

GRAVILLE (LOUIS MALET,

SIRE DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1311, p. 103 du tome VII.) ....

Mort en 1516.

AMBOISE (CHARLES D'),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1312, p. 104.) ....

Mort en 1511.

TRIVULCE (JEAN-JACQUES),

MARQUIS DE VIGEVANO, ETC.

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1436, p. 218.) Équestre, par Monvoisin, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1518.

CHAUMONT (CHARLES D'AMBOISE,

DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1437, p. 219.) Écusson.

Mort en 1511.

LIGNY (LOUIS DE LUXEMBOURG,

COMTE DE), PRINCE D'ALTEMARE, DUC D'ANDRIE, DE VENOUSE ET VENQUERRE,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL,

GRAND CHAMBELLAN DE FRANCE,

FILS DE LOUIS DE LUXEMBOURG, COMTE DE SAINT-POL, DE BRIENNE ET DE LIGNY, CONNÉTABLE DE FRANCE, ET DE MARIE DE SAVOIE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1885.) Schopin, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né en 1467. — Marié à Éléonore de Guevarra, princesse d'Altemare, duchesse d'Andrie et de Venouse, comtesse de Venquerre. — Mort le 3 décembre 1503.

Louis de Luxembourg était gouverneur de Picardie et capitaine des cent gentilshommes de la maison du roi lorsqu'il accompagna Charles VIII dans son expédition en Italie (1494). Il combattit à la journée de Fornoue (1495). Louis XII lui donna l'office de grand chambellan de France, et l'avait à sa suite dans son entrée à Gênes, en 1502. Louis de Luxembourg mourut à Lyon en 1503, âgé de trente-six ans.

MÉDICIS (LAURENT DE),

DEUXIÈME DU NOM, CHEF DE LA RÉPUBLIQUE FLORENTINE, DUC D'URBIN,

FILS AÎNÉ DE PIERRE DE MÉDICIS, DEUXIÈME DU NOM,
ET D'ALPHONSINE ORSINI.

(N° 1886.) Tableau du temps.

Né le 13 septembre 1492. — Marié, en 1513, à Madeleine de la Tour d'Auvergne. — Mort le 4 mai 1519.

Laurent de Médicis était âgé de onze ans lorsque son père mourut exilé de Florence dans les rangs de l'armée française, qui disputait le royaume de Naples à Gonzalve de Cordoue (1503). Jules II, voulant punir la république florentine de s'être alliée à Louis XII, se décida à faire rentrer les Médicis dans leur patrie; mais l'année même où s'accomplissait leur rétablissement, ce pontife descendait au tombeau, et Léon X lui succédait dans la chaire de saint Pierre. Léon X, du fond du Vatican, prit alors en main le gouvernement de Florence, rappela à Rome son frère Julien, instrument trop faible de sa domination, et fit reconnaître Laurent comme seul chef de la république. Voulant l'élever plus haut encore au-dessus de ses concitoyens, il conçut la pensée de lui créer en Italie une puissance indépendante, et dépouilla le duc d'Urbin de sa principauté pour l'en revêtir. Laurent de Médicis se rendit à Paris, en 1518, à la cour de François Ier, et y reçut pour épouse Madeleine de la Tour, de l'ancienne

maison des seigneurs de la Tour d'Auvergne. Catherine de Médicis, destinée à régner plus tard sur la France, fut l'unique fruit de cette union. Laurent de Médicis mourut en 1519, à l'âge de vingt-sept ans.

ANTOINE DE FLORENCE, DIT DE VENISE,

PEINTRE ET MÉDECIN.

(N° 1887.) Ancien tableau.

On ne connaît point l'époque de sa naissance et de sa mort. On sait qu'il vivait dans le XVIe siècle.

PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU,

ARCHIDUC D'AUTRICHE,

ROI DE CASTILLE,

FILS DE MAXIMILIEN Ier, EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ET DE MARIE DE BOURGOGNE.

(N° 1888.) École d'Albert Durer.

Né le 22 juillet 1478. — Marié, le 21 octobre 1496, à Jeanne, surnommée *la Folle*, fille et héritière de Ferdinand V, dit *le Catholique*, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. — Mort le 25 décembre 1506.

PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU,

ARCHIDUC D'AUTRICHE,

ROI DE CASTILLE.

(N° 1889.) Ancien tableau.

Philippe le Beau épousa à Lille, en 1496, la fille de Ferdinand et d'Isabelle, et les cortès de Tolède, en 1502, reconnurent leurs droits à l'héritage des deux couronnes d'Aragon et de Castille. Philippe, à son retour dans les Pays-Bas, fut chargé par Ferdinand de négocier avec Louis XII le traité de partage du royaume de Naples entre les Français et les Espagnols, et lorsque l'année suivante le roi d'Aragon eut violé ce traité, le jeune archiduc alla loyalement se remettre aux mains du roi de France pour protester contre la perfidie de son beau-père. A la mort d'Isabelle, en 1504, Philippe et Jeanne, son épouse, reprirent la route de la Castille pour en recueillir l'héritage. Ferdinand, pour le leur dérober, déploya toutes les ressources de sa politique de ruse et de mensonge, mais ses efforts échouèrent contre la persévérance de Philippe le Beau et l'amour des Castillans pour le sang de leurs rois. Jeanne et Philippe furent accueillis triomphalement dans leurs états en 1506, et proclamés ensemble par les cortès. Mais les mœurs flamandes du fils de Maximilien s'accordaient mal avec le génie castillan, et sa licencieuse jeunesse était sans respect pour le lien conjugal. Il se plongea dans la débauche et en mourut victime à l'âge de vingt-huit ans.

JEANNE, SURNOMMÉE LA FOLLE,

REINE DE CASTILLE,

FILLE ET HÉRITIÈRE DE FERDINAND Ier, DIT LE CATHOLIQUE, ROI D'ARAGON, ET D'ISABELLE, REINE DE CASTILLE.

(N° 1890.) GRANGER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Née le 8 novembre 1479. — Mariée, le 21 octobre 1496, à Philippe Ier, dit *le Beau*. — Morte le 12 avril 1555.

Jeanne trouva dans Philippe le Beau un mari infidèle qui la livra au délaissement et à tous les tourments de la jalousie. Cependant, telle fut sa douleur à la mort de ce prince, que sa raison s'égara, et qu'elle entra dans cette longue démence d'où lui est venue le triste surnom qu'elle a gardé dans l'histoire. L'attachement des Castillans pour leur reine ne l'abandonna pas sous le coup qui venait de la frapper. Ils maintinrent invinciblement ses droits, et ne laissèrent à Ferdinand que ceux de la régence. Charles-Quint même, comme roi de Castille, fut forcé dans tous les actes publics de mettre à côté de son nom celui de sa mère. Lors de la révolte des *communeros*, en 1521, Jeanne tomba entre les mains de leur chef Padilla, et prêta son nom pour un moment à l'insurrection populaire. Mais Charles-Quint, victorieux, donna pour asile à sa mère le château de Tordesillas, où elle

languit, sans retour à la raison, pendant trente-trois ans. Elle mourut dans la soixante et seizième année de son âge.

VESPUCE (AMÉRIC),

NAVIGATEUR.

(N° 1891.) Smith, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né à Florence, le 9 mars 1451. — Mort en 1516.

Amerigo Vespucci naquit d'une famille de Florence où la profession du commerce était héréditaire. Établi à Séville, il y vit l'enthousiasme excité par les grandes découvertes de Christophe Colomb, et s'enflamma du désir de marcher sur ses traces. Il partit en 1497 avec Ojeda, un des anciens compagnons de Colomb, qui faisait route vers les nouvelles possessions de l'Espagne dans les mers occidentales. Ce fut pendant le cours de cette expédition qu'Améric Vespuce, quoique placé dans un rang subalterne, eut la gloire de reconnaître plus de quatre cents lieues de côtes du continent qui devait porter son nom. Un second voyage, dans lequel il fit de nouvelles découvertes (1499), accrut sa renommée et appela sur lui l'attention du roi de Portugal Emmanuel. Ce prince l'attira à son service, et lui donna le commandement de deux expéditions dirigées sur les côtes du nouveau monde. La première (1501), couronnée d'un brillant succès, conduisit Améric Vespuce jusqu'à la

terre des Patagons : il chercha, mais vainement, dans la seconde (1503), cette route vers l'Inde à travers les mers occidentales que Magellan devait trouver dix-sept ans plus tard. Rentré au service de Ferdinand le Catholique, après la mort de Christophe Colomb, en 1507, il fit, avec le titre de premier pilote de la flotte espagnole, un cinquième voyage vers le grand continent, auquel on commençait à donner le nom d'Amérique. Les dernières explorations d'Améric Vespuce se firent sous le pavillon portugais, et, lorsqu'il mourut, en 1516, le roi Emmanuel, pour honorer sa mémoire, fit suspendre les restes de son navire dans la cathédrale de Lisbonne. Florence avait célébré, par des réjouissances publiques, les premières découvertes de l'heureux émule de Christophe Colomb, et, après sa mort, elle combla d'honneurs sa famille.

BAJAZET II,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

FILS AÎNÉ DE MAHOMET II.

(N° 1892.) ....

Né en 1447. — Mort en 1512.

Bajazet II soutint faiblement l'héritage de puissance et de gloire que son père lui avait transmis. Les plus importantes victoires de son règne furent celles qu'il remporta sur son frère Djem ou Zizim, qui lui échappa

en se réfugiant auprès du grand maître de Rhodes. Il laissa le schah de Perse s'agrandir aux dépens de l'empire ottoman, soutint avec des succès variés une guerre de cinq ans contre la république de Venise (1499-1504), et finit par trouver dans son fils Sélim un ennemi redoutable qui lui arracha le trône et la vie. Bajazet II était âgé de soixante-cinq ans lorsqu'il mourut empoisonné, en 1512.

FRANÇOIS Iᵉʳ,

ROI DE FRANCE.

(N° 1260, p. 58 du tome VII.) Portrait du temps.

Mort en 1547.

FRANÇOIS Iᵉʳ,

ROI DE FRANCE.

(N° 1893, voir n° 1260.) Tableau du temps.

FRANÇOIS Iᵉʳ,

ROI DE FRANCE.

(N° 1894.) Tableau du temps.

FRANÇOIS Ier,

ROI DE FRANCE.

(N° 1895.) Par M. Naigeon, d'après un tableau du Titien de la galerie du Musée royal.

FRANÇOIS Ier,

ROI DE FRANCE.

(N° 1896.) ....

CLAUDE DE FRANCE,

REINE DE FRANCE,

FILLE AÎNÉE DE LOUIS XII, ROI DE FRANCE, ET D'ANNE DE BRETAGNE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1897.) Ancien tableau.

Née à Romorantin, le 13 octobre 1499. — Mariée à Saint-Germain-en-Laye, le 18 mai 1514, à François, duc d'Angoulême (François Ier). — Morte le 25 juillet 1524.

CLAUDE DE FRANCE,

REINE DE FRANCE.

(N° 1898.) Ancien tableau.

CLAUDE DE FRANCE,

REINE DE FRANCE.

(N° 1899.) Ancien tableau.

Anne de Bretagne, jalouse avant tout d'assurer l'indépendance de son duché, voulait donner sa fille Claude au jeune Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint. Mais Louis XII ne permit pas que cette volonté d'Anne, si contraire aux intérêts de la France, eût son accomplissement, et, dès l'année 1506, il fiança Claude à l'héritier présomptif de la couronne, François, duc d'Angoulême. Le mariage des deux jeunes époux ne fut célébré que huit ans après, en 1514, et l'année suivante Claude s'assit avec François Ier sur le trône de France. Elle y porta de modestes vertus qui lui gagnèrent le respect et l'affection de toute la cour, quoique sans fixer le cœur de son infidèle mari. En donnant le jour à un dauphin, cette princesse consomma la réunion du duché de Bretagne à la France. Elle n'était âgée que de vingt-cinq ans lorsqu'elle mourut à Blois, en 1524.

ÉLÉONORE D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE,

FILLE DE PHILIPPE Ier, DIT LE BEAU, ARCHIDUC D'AUTRICHE, ROI DE CASTILLE, ET DE JEANNE, DITE LA FOLLE.

(N° 1900.) Par Madame VARCOLLIER, d'après un tableau du temps.

Née à Louvain, en 1498. — Mariée : 1° en 1519, à Emmanuel, dit *le Grand* et *le Fortuné*, roi de Portugal; 2° en juillet 1530, à François Ier, roi de France. — Morte à Talaveyra, le 18 février 1558.

Éléonore d'Autriche resta veuve du roi de Portugal Emmanuel en 1521. L'empereur Charles-Quint, son frère, songea un moment à lui donner pour époux le connétable de Bourbon, passé dans les rangs de l'armée impériale, et à rétablir en leur faveur l'ancien royaume de Bourgogne. Mais la bataille de Pavie et la captivité de François Ier donnèrent bientôt cours à de nouveaux projets. Le roi prisonnier, en recouvrant la liberté, promit de prendre pour épouse la sœur de son vainqueur (1526). Ce mariage ne fut toutefois célébré que quatre années après, lorsque le traité de Cambrai eut rétabli définitivement la paix entre les maisons d'Autriche et de France. La reine Éléonore survécut onze ans à François Ier, et alla achever ses jours en Espagne.

BOURBON (CHARLES DE),

TROISIÈME DU NOM, DUC DE BOURBON, ETC.

CONNÉTABLE DE FRANCE.

(Voir n° 1371, p. 163 du tome VII.)

En pied, par GAILLOT, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

SUZANNE DE BOURBON,

DUCHESSE DE BOURBON,

FILLE ET HÉRITIÈRE DE PIERRE DE BOURBON, DEUXIÈME DU NOM, DUC DE BOURBON, ET D'ANNE DE FRANCE, FILLE DE LOUIS XI.

(N° 1901.)

WEBER, 1840, d'après un tableau de l'ancienne collection de mademoiselle de Montpensier, au château d'Eu.

Née le 10 mai 1491. — Mariée, le 10 mai 1505, à Charles de Bourbon, troisième du nom, duc de Bourbon, connétable de France, second fils de Gilbert de Bourbon, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague. — Morte le 28 avril 1521.

Avec cette princesse finit la branche aînée de la maison de Bourbon. Par son mariage avec son cousin, le fameux connétable, elle en fit passer le titre et les biens dans la branche de Montpensier; mais ils ne laissèrent

point après eux de postérité. Suzanne de Bourbon n'eut pas la douleur de voir la défection de son mari. Elle mourut à Châtellerault, à l'âge de trente ans.

BOURBON (CHARLES DE),

DUC DE VENDÔME, COMTE DE SOISSONS, ETC.

FILS AÎNÉ DE FRANÇOIS DE BOURBON, COMTE DE VENDÔME, ET DE MARIE DE LUXEMBOURG, COMTESSE DE SAINT-POL.

(N° 1902.)

Lingsee, d'après un tableau de l'ancienne collection de mademoiselle de Montpensier, au château d'Eu.

Né à Vendôme, le 2 juin 1489. — Marié, le 18 mai 1513, à Françoise d'Alençon, veuve de François d'Orléans, premier du nom, duc de Longueville. — Mort le 25 mars 1537.

Charles de Bourbon, comte de Vendôme, fit ses premières armes à la reprise de Gênes par Louis XII, en 1507, et, deux ans après, fut armé chevalier des mains de ce prince à la bataille d'Agnadel. Il représenta le comte de Flandre au sacre de François Ier, qui, pour le récompenser de ses services, érigea le comté de Vendôme en duché-pairie (février 1515). Peu après il passa les Alpes à la suite du roi, et faisait partie de cette brave noblesse qui vainquit avec lui à Marignan. Lorsque la guerre éclata en 1521 entre François Ier et Charles-Quint, le duc de Vendôme, gouverneur de Picardie,

défendit vaillamment cette province, et ne se laissa point entraîner aux exemples du chef de sa maison, le trop fameux connétable, qui venait de se donner à l'empereur. Pendant la captivité du roi, il inspira à la régente Louise de Savoie une telle confiance, qu'elle le fit chef du conseil, et l'associa ainsi à tout ce qu'elle fit pour mettre le royaume à l'abri des attaques de Charles-Quint. On voit le duc de Vendôme, quand la guerre se rallume en 1536, chargé encore une fois de repousser en Picardie l'invasion des troupes impériales, et il eut l'honneur de leur faire lever le siége de Péronne. Il ne survécut pas longtemps à ce beau fait d'armes, et mourut le dimanche des Rameaux de l'année 1537.

VENDÔME (FRANÇOISE D'ALENÇON, DUCHESSE DE),

FILLE AÎNÉE DE RENÉ D'ALENÇON, DUC D'ALENÇON, ET DE MARGUERITE DE LORRAINE.

(N° 1903.) ....

Née vers 1490. — Mariée : 1° à Blois, le 6 avril 1505, à François d'Orléans, deuxième du nom, duc de Longueville, comte de Dunois, etc. grand chambellan de France, fils aîné de François d'Orléans, premier du nom, comte de Longueville, de Dunois, etc. grand chambellan de France, et d'Agnès de Savoie; 2° à Châteaudun, le 18 mai 1513, à Charles de Bourbon, duc de Vendôme, comte de Soissons, etc. fils puîné de Fran-

çois de Bourbon, comte de Vendôme, de Saint-Paul, etc. et de Marie de Luxembourg. — Morte le 14 septembre 1550.

BOURBON (FRANÇOIS DE),

PREMIER DU NOM, COMTE DE SAINT-POL,

TROISIÈME FILS DE FRANÇOIS DE BOURBON, COMTE DE VENDÔME, ET DE MARIE DE LUXEMBOURG, COMTESSE DE SAINT-POL.

(N° 1904.) Écusson.

Né à Ham, le 6 octobre 1491. — Marié, en 1535, à Adrienne, duchesse d'Estouteville. — Mort le 1er septembre 1545.

Le comte de Saint-Pol partagea avec François Ier l'honneur d'être armé chevalier par Bayard à la bataille de Marignan (1515). Il faisait partie de la poignée de braves qui défendit Mézières en 1522, et, trois ans après, fut fait prisonnier à la journée de Pavie. Le roi lui confia, en 1527, le gouvernement du Dauphiné, et il ne cessa de guerroyer au pied des Alpes contre les impériaux, jusqu'au traité de Cambrai, en 1529. Lorsqu'en 1533 François Ier vint recevoir à Marseille le pape Clément VII, le comte de Saint-Pol fut un des témoins de cette entrevue, et au renouvellement des hostilités avec l'empereur, en 1536, il fut chargé de la conquête de la Savoie. Le dauphin s'aida de son expérience, en 1543, pour tenir tête aux impériaux en Picardie. Le comte de

Saint-Pol mourut deux ans après à Cotignan, près de Reims, à l'âge de cinquante-quatre ans.

HENRI D'ALBRET,

DEUXIÈME DU NOM,

ROI DE NAVARRE,

FILS DE JEAN, SIRE D'ALBRET, ET DE CATHERINE DE FOIX, REINE DE FRANCE.

(N° 1905.) Tableau du temps.

Né à Sanguesa, au mois d'avril 1503. — Marié en 1526 à Marguerite d'Orléans-d'Angoulême, veuve de Charles IV, dernier duc d'Alençon. — Mort le 25 mai 1555.

Ce prince était fils de Jean d'Albret, qui mit le comble à la haute fortune de sa famille en la faisant asseoir sur le trône de Navarre; mais la politique envahissante du roi d'Aragon, Ferdinand le Catholique, s'était frauduleusement approprié la meilleure partie de l'ancien royaume de Navarre, et n'avait laissé à la maison d'Albret que le petit nombre des seigneuries situées au delà des Pyrénées. François I[er] mit tout en œuvre, dans les conférences de Noyon, pour obtenir que cette injustice fût réparée, mais Charles d'Autriche, héritier de la politique de son aïeul, ne fit au roi de France que des promesses qu'il n'accomplit jamais (1516); il essaya même, mais inutilement, en 1523, de conquérir la Navarre française. Henri d'Albret alla chercher en Italie,

sous les drapeaux de François Ier, sa revanche contre les iniques agressions de l'empereur, mais il ne fit que partager les désastres de Pavie (1525). François Ier récompensa son dévouement aux intérêts de la France en lui donnant l'année suivante sa sœur Marguerite, veuve du duc d'Alençon. Henri laissa en mourant l'héritage de la Navarre à la célèbre Jeanne d'Albret, qui fut la mère de Henri IV (1555).

MARGUERITE D'ORLÉANS-ANGOULÊME,

PLUS CONNUE SOUS LE NOM DE MARGUERITE DE VALOIS, DUCHESSE D'ALENÇON,

REINE DE NAVARRE,

FILLE AÎNÉE DE CHARLES, COMTE D'ANGOULÊME, ET DE LOUISE DE SAVOIE.

(N° 1906.) Par Madame VARCOLLIER, d'après un tableau du temps.

Née à Angoulême, le 11 avril 1492. — Mariée : 1° en 1509, à Charles, quatrième du nom, duc d'Alençon; 2° en 1526, à Henri d'Albret, deuxième du nom, roi de Navarre. — Morte au château d'Odos, en Bigorre, le 21 décembre 1549.

Marguerite de Valois eut pour premier époux ce duc d'Alençon qui ne put survivre à la honte de s'être enfui à la bataille de Pavie. Tendrement aimée de son frère François Ier, elle alla en 1526 le visiter à Madrid, le soutint et le consola dans les ennuis de la captivité et

les langueurs de la maladie, et tint à l'empereur et à ses ministres un si ferme langage, qu'elle les força à mieux traiter leur illustre prisonnier. Cette même année, elle fut remariée à Henri d'Albret, roi de Navarre, et on la vit exercer le souverain empire des grâces et de l'esprit dans sa petite cour. Le trop célèbre *Heptameron*, ou *Contes de la Reine de Navarre*, est un témoignage plus réel du goût licencieux de l'époque que des mœurs de l'auteur; mais on ne s'en afflige pas moins qu'il soit l'ouvrage d'une femme. Marguerite eut aussi le malheur de se laisser éblouir au prestige des nouveautés religieuses qui agitèrent le XVI[e] siècle. Elle se fit la protectrice avouée de Calvin et de Marot, et donna entrée à l'hérésie dans sa cour et dans son royaume. Elle composa même en 1533, sous le titre de *Miroir de l'âme pécheresse*, un petit traité de théologie qui fut condamné par la Sorbonne. Cependant elle se ressouvint en mourant de la foi de ses pères, et protesta qu'elle lui était toujours restée fidèle dans le cœur. Marguerite était née deux ans avant François I[er], et mourut deux ans après lui.

GUISE (CLAUDE DE LORRAINE

PREMIER DUC DE),

PAIR ET GRAND VENEUR DE FRANCE, COMTE D'AUMALE, MARQUIS DE MAYENNE ET D'ELBEUF, BARON DE JOINVILLE,

CINQUIÈME FILS DE RENÉ II, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, ET DE PHILIPPE DE GUELDRES, SA SECONDE FEMME.

(N° 1907.) RIONDET, d'après un portrait de l'ancienne collection de mademoiselle de Montpensier, au château d'Eu.

Né le 20 octobre 1496. — Marié, le 18 avril 1513, à Antoinette de Bourbon, fille de François de Bourbon, comte de Vendôme, et de Marie de Luxembourg, comtesse de Saint-Pol. — Mort le 12 avril 1550.

GUISE (CLAUDE DE LORRAINE,

PREMIER DUC DE).

(N° 1908.) ....

C'est avec Claude de Lorraine que commence la haute fortune de cette maison de Guise, destinée à jouer un rôle si important dans notre histoire au seizième siècle. Simple cadet d'une famille souveraine plus illustre que puissante, il vint s'établir en France et y reçut des lettres de naturalisation. On le voit prendre part à toutes les guerres du règne de François Ier. Il commandait à Marignan les troupes de son oncle le duc de Gueldres (1515), et reçut dans cette fameuse journée

vingt-deux blessures; en 1521, il était placé sous les ordres de l'amiral Bonnivet, pour tenir tête en Guyenne aux attaques combinées des Espagnols et des Anglais; l'année suivante il battit les troupes de Henri VIII sous les murs d'Hesdin, et celles de l'empereur devant Neufchâteau. Pendant la captivité de François Ier, en 1525, il s'unit à son frère Antoine, duc de Lorraine, pour écraser une révolte de paysans menaçante pour les frontières du royaume, et, en récompense de ce service signalé, des lettres de félicitation lui furent adressées par le parlement de Paris. François Ier, qui l'avait déjà nommé grand veneur, le fit, en 1527, duc et pair de France. L'énergique prévoyance du duc de Guise préserva, vers 1536, de l'invasion ennemie la Champagne, dont il était gouverneur. Lorsque l'empereur, en 1544, assaillit cette province avec une puissante armée, et, maître de Château-Thierry, répandit l'effroi dans la capitale du royaume, le duc de Guise, par sa ferme attitude, contribua à rassurer les esprits alarmés, et jeta ainsi dans le cœur des Parisiens les premiers fondements de cet amour qu'ils devaient garder si fidèlement à sa maison. Henri II, dès les premiers jours de son avénement, agrandit la fortune déjà si magnifique du duc de Guise, et érigea le comté d'Aumale en duché-pairie pour le second de ses fils (1547). Claude de Lorraine était encore dans la force de l'âge et dans tout l'essor de son ambition lorsqu'il mourut au château de Joinville, le 12 avril 1550, laissant après lui une nombreuse postérité. Le nom, quoique illustre, du premier

duc de Guise, devait s'effacer devant les renommées bien autrement éclatantes de son fils et de son petit-fils.

GUISE (ANTOINETTE DE BOURBON,

DUCHESSE DE)

FILLE AÎNÉE DE FRANÇOIS DE BOURBON, COMTE DE VENDÔME, ET DE MARIE DE LUXEMBOURG, COMTESSE DE SAINT-POL.

(N° 1909.) D'après un portrait de l'ancienne collection de mademoiselle de Montpensier, au château d'Eu.

Née à Ham, le 25 décembre 1494. — Mariée, le 18 avril 1513, à Claude de Lorraine, comte de Guise. — Morte au château de Joinville, le 20 janvier 1583, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

GUISE (ANTOINETTE DE BOURBON,

DUCHESSE DE).

(N° 1910.) ....

LORRAINE (JEAN DE LORRAINE,

CARDINAL DE),

SIXIÈME FILS DE RENÉ II, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, ET DE PHILIPPE DE GUELDRES, SA SECONDE FEMME.

(N° 1911.) COMAIRAS, d'après un portrait de la collection du château d'Eu.

Né à Bar-le-Duc, le 9 avril 1498. — Mort le 10 mai 1550.

Jean de Lorraine, pourvu, presque au berceau, de l'évêché de Metz, fut élevé au cardinalat par le pape Léon X et nommé légat du saint-siége à Nancy, en 1518. François Ier lui conféra, en 1533, l'archevêché de Reims. On peut lire dans le P. Anselme la longue énumération des bénéfices et des dignités ecclésiastiques entassés sur la tête de ce prélat, qui, selon l'ironique expression d'un contemporain, rassemblait en lui seul tout un concile. Il fut un des ministres des rois François Ier et Henri II, et fut chargé de plusieurs importantes missions, soit à Rome, soit en Allemagne. Le cardinal de Lorraine ne survécut que peu de jours à son frère le duc de Guise, avec qui il avait contribué à fonder en France la grandeur de leur maison.

VAUDÉMONT (LOUIS DE LORRAINE,

COMTE DE),

SEPTIÈME FILS DE RENÉ II, DUC DE LORRAINE ET DE BAR, ET DE PHILIPPE DE GUELDRES, SA SECONDE FEMME.

(N° 1912.) Ancien tableau[1].

Né en 1500. — Mort le 23 août 1528.

Le comte de Vaudémont, cadet de la maison de Lorraine, vint, comme ses deux frères, le duc de Guise et

[1] On lit dans la partie inférieure du tableau l'inscription suivante : Loys de Lorraine compte de Vavdemont filz du Roy Réné movrvt de Peste devant Naples An 1.5.2.8. gist avdict. liev-a-St. Claire.

le cardinal Jean, chercher fortune en France. Il suivit François I[er] dans ses guerres au delà des Alpes, et lorsqu'en 1528 le maréchal de Lautrec marcha sur l'Italie méridionale pour délivrer le pape Clément VII de sa captivité, et mettre le siége devant Naples, le comte de Vaudémont était au premier rang de l'armée française chargée d'assurer par ces grandes opérations l'indépendance de l'Italie. Mais, comme Lautrec lui-même, il mourut de la peste sous les murs de la ville assiégée. Il n'était âgé que de vingt-huit ans.

BONNIVET (GUILLAUME GOUFFIER,

SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(Voir n° 1313, p. 105 du tome VII.) ....

Mort en 1524.

BONNIVET (GUILLAUME GOUFFIER,

SEIGNEUR DE),

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1913.) Tableau du temps.

Mort en 1524.

CHABOT (PHILIPPE),

SEIGNEUR DE BRION, COMTE DE CHARNY ET DE BUZANÇOIS,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1314, p. 106 du tome VII.) ....

Mort en 1543.

CHABOT (PHILIPPE),

SEIGNEUR DE BRION, COMTE DE CHARNY ET DE BUZANÇOIS,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1914.) ....

LONGWY (FRANÇOISE DE),

DAME DE LAGNY ET DE MIREBEAU, COMTESSE DE CHARNY ET DE BUZANÇOIS,

FILLE AÎNÉE ET HÉRITIÈRE DE JEAN DE LONGWY, SEIGNEUR DE GIVRY, ET DE JEANNE D'ANGOULÊME.

(N° 1915.) Ancien tableau.

Née en 1510. — Mariée, en janvier 1526, à Philippe Chabot, seigneur de Brion, comte de Charny et de Buzançois, amiral de France. — Morte en.....

ANNEBAUT (CLAUDE D'),

BARON DE RETZ,

AMIRAL DE FRANCE.

(N° 1315, p. 107 du tome VII.) ....

Mort en 1522.

ANNEBAUT (CLAUDE D'),

BARON DE RETZ,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1447, p. 228.) En pied, par Adolphe BRUNE, d'après un portrait du temps.

Mort en 1522.

ANNEBAUT (CLAUDE D'),

BARON DE RETZ,

AMIRAL ET MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1916.) Tableau du temps.

Mort en 1522.

LAUTREC (ODET,

CONTE DE FOIX ET DE COMMINGES, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1438, p. 219 du tome VII.) En pied, par Trézel, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1528.

AUBIGNY (ROBERT STUART,

CONTE DE BEAUMONT-LE-ROGER, SEIGNEUR D'),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1439, p. 220.) En buste, par Blondel, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1544.

STUART (ANNE),

COMTESSE DE BEAUMONT-LE-ROGER ET DAME D'AUBIGNY,

FILLE DE BERTHOLD STUART, CHEVALIER DE L'ORDRE DE SAINT-MICHEL, CONNÉTABLE DU ROYAUME DE NAPLES, ET D'ANNE DE MAUMONT.

N° 1917.) Tableau du temps.

Née..... — Mariée à Robert Stuart, comte de Beaumont-le-Roger, seigneur d'Aubigny, maréchal de France. — Morte sans postérité.

CHABANNES (JACQUES DE),

DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR DE LA PALICE,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1440, p. 221 du tome VII.)

Équestre, par Ary Scheffer, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1525.

CHATILLON (GASPARD DE COLIGNY,

PREMIER DU NOM, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1441, p. 222.)

Écusson.

Mort en 1522.

LESCUN (THOMAS DE FOIX,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1442, p. 223.)

En pied, par Ziegler, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1525.

LA MARCK (ROBERT DE),

TROISIÈME DU NOM, DUC DE BOUILLON, ETC.

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1444, p. 225 du tome VII.)

En pied, par ZIEGLER, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1537.

TRIVULCE (THÉODORE),

COMTE DE CAURIA,

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1445, p. 226.)

En pied, par ROUGET, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Mort en 1531.

MONTÉJAN (RENÉ,

SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1446, p. 227.)

En buste, par Auguste COUDER, d'après un portrait gravé.

Mort en 1544.

MONTPÉZAT (ANTOINE DE LETTES,

DIT DES PREZ, SEIGNEUR DE),

MARÉCHAL DE FRANCE.

(N° 1449, p. 229 du tome VII.) Écusson.

BAYARD (PIERRE DU TERRAIL,

SEIGNEUR DE),

DIT LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

FILS D'AIMON DU TERRAIL ET D'HÉLÈNE ALEMAN, FILLE DE HENRI, SEIGNEUR DE LAVAL.

(N° 1918.) Tableau du temps.

Né au château de Bayard en Dauphiné, en 1476. — Mort le 30 avril 1524.

BAYARD (PIERRE DU TERRAIL,

SEIGNEUR DE),

DIT LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE.

(N° 1919.) En pied, par FRAGONARD, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Bayard s'offre à nous dans l'histoire comme l'idéal de ces mœurs chevaleresques qui étaient sur leur déclin à l'époque où il vécut. Il était à treize ans page du duc de Savoie, qui ne tarda pas à le rendre à la France sur

la demande du roi Charles VIII. Le jeune chevalier accompagna ce prince en Italie, et se signala sous ses yeux par des prodiges de valeur à la bataille de Fornoue (1495). Quatre ans après il suivait Louis XII à la conquête du Milanais, et quand la mauvaise foi de Ferdinand le Catholique eut fait du royaume de Naples un champ de bataille entre les Français et les Espagnols, les héroïques prouesses de Bayard sur le pont du Garigliano le signalèrent à l'admiration de toute la France (1503). L'Italie ne tarda pas à redevenir le théâtre de ses exploits : il y contribua au succès de la bataille d'Agnadel en 1509, seconda Gaston de Foix au siége de Brescia par sa valeur et son expérience (1512), et, guéri à peine de la blessure qu'il avait reçue à l'assaut de cette ville, alla prendre sa part de la victoire de Ravenne. L'année suivante, les grands coups se portèrent à la frontière de Picardie, envahie par le roi d'Angleterre. Ce fut là que Bayard combattit, et il sut encore recueillir quelque honneur à la honteuse *journée des éperons*. La renommée du chevalier sans peur et sans reproche le recommandait à François Ier au moment où ce prince songeait à se rouvrir les portes de l'Italie, et Bayard, en enlevant Prosper Colonna dans Carmagnole, préluda à la gloire de Marignan. On sait qu'à la fin de la bataille le roi voulut être armé chevalier de sa main. Mais le plus glorieux fait d'armes de la vie de Bayard fut la défense de Mézières : il y tint, avec une poignée de braves, toute une armée en échec (1521), et, au retour de ce siége mémorable, il fut complimenté par le parlement de

Paris, organe de la nation française, en même temps qu'il recevait du roi le collier de Saint-Michel et une compagnie de cent hommes d'armes. Bayard passa les Alpes en 1523 sous les ordres de l'amiral Bonnivet, mais il ne put empêcher le présomptueux favori de se faire battre à Rebecque (1524); chargé par lui d'assurer la retraite de l'armée, il le fit, mais en y laissant la vie. On connaît les nobles paroles qu'il adressa en mourant au connétable de Bourbon.

MONTALEMBERT (ANDRÉ DE),

SEIGNEUR D'ESSÉ, D'ESPARVILLIERS ET DE LA RIVIÈRE,

SECOND FILS DE CHARLES DE MONTALEMBERT, DEUXIÈME DU NOM, SEIGNEUR D'ESSÉ, ETC. ET DE CHARLOTTE JAY DE BOISSEGUIN.

(N° 1920.) Alaux, d'après un portrait de famille.

Né vers 1483. — Marié, le 7 octobre 1540, à Catherine des Adrets, fille de Jean d'Illiers, seigneur des Adrets, et de Madeleine de Joyeuse, dame d'honneur de la reine de Navarre. — Mort le 12 juin 1553.

Le sire d'Essé n'avait pas atteint sa treizième année lorsqu'il se trouva, en 1495, à la bataille de Fornoue. François Ier, n'étant encore que comte d'Angoulême, le distingua, et, quand il fut monté sur le trône, lui donna les plus hautes marques de son estime. Il le choisit pour être un des quatre gentilshommes qui, en 1520, au célèbre tournoi entre Guines et Ardres, maintinrent avec

lui l'honneur de la France contre Henri VIII et les chevaliers d'Angleterre. Toute sa vie fut celle d'un brave et habile officier, soit qu'on l'employât dans des postes subalternes, soit qu'on lui donnât des commandements plus élevés. Il se signala dans la guerre du Piémont, en 1535, sous l'amiral Chabot, et lorsqu'en 1543 Charles-Quint, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes, vint assiéger Landrecies, le sire d'Essé, avec une poignée de braves gens, l'arrêta trois mois entiers devant cette ville. François Ier, au retour de ce glorieux fait d'armes, l'embrassa devant toute la cour, et lui donna le collier de l'ordre, avec la charge de gentilhomme de sa chambre. Cinq ans après, le sire d'Essé fut envoyé par Henri II en Écosse pour défendre ce royaume contre l'invasion anglaise, et ce fut lui qui fit passer en France la jeune Marie Stuart, fille du roi Jacques V. Il acheva glorieusement sa carrière au siége de Térouanne, qu'il avait promis à Henri II de ne pas laisser tomber, tant qu'il vivrait, aux mains de l'ennemi. Il était âgé de soixante et dix ans.

DORIA (ANDRÉ),

PRINCE DE MELFI,

AMIRAL GÉNOIS.

(N° 1921.) Eugène Goyet, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né le 30 novembre 1466. — Mort le 25 novembre 1560.

DORIA (ANDRÉ),

PRINCE DE MELFI,

AMIRAL GÉNOIS.

(N° 1922.) ....

André Doria, pour se soustraire aux orages qui troublaient sa patrie, rechercha d'abord le service étranger, puis se voua au métier de la mer, et à la tête d'une flotte dont les hommes et les navires étaient à lui, fit la guerre aux pirates barbaresques qui infestaient la Méditerranée. Ce fut ainsi qu'il gagna, en 1519, la bataille navale de Pianosa sur les galères du roi de Tunis. Bientôt après, l'Italie étant devenue le théâtre de la guerre allumée entre François Ier et Charles-Quint, Doria se mit avec ses vaisseaux au service de la France, et il battit sur les côtes de Provence la flotte impériale (1524). « Il semblait, dit Montluc dans ses mémoires, que la mer redoutât cet homme ; » et en effet, tout le temps qu'il combattit pour François Ier, la supériorité navale de ce prince sur l'empereur demeura incontestée. Mais lorsqu'en 1528 il alla avec ses galères seconder les opérations du maréchal de Lautrec contre Naples, l'importance de ses services commença à être méconnue : un amiral des mers du Levant fut nommé à son préjudice, la solde de ses équipages fut retenue, et ce qui irrita davantage encore la fierté patriotique de Doria, les priviléges de Gênes furent violés par François Ier, entre les mains de qui elle

s'était remise. Doria, dont l'engagement avec la France venait d'expirer, n'hésita point à se donner à l'empereur. Charles-Quint voulait le faire prince de Gênes, mais le grand citoyen qui, dans ses engagements avec lui, avait stipulé avant tout l'indépendance de sa patrie, n'ambitionna d'autre honneur que celui d'aller l'affranchir lui-même de la domination française. Le 12 septembre 1528, André Doria entra victorieux dans Gênes, y rétablit l'ancienne liberté, et fut salué du titre glorieux de restaurateur et de père de la patrie. Ce fut surtout contre les flottes ottomanes, dans les mers du Levant, et contre les rois pirates d'Alger et de Tunis, que Doria servit l'empereur. Il continua à tenir la mer jusque dans la vieillesse la plus avancée, et il avait quatre-vingt-cinq ans, lorsqu'il alla défendre avec sa flotte l'île de Corse attaquée par les Français. L'autorité dont il jouissait dans sa patrie, quoique si légitimement acquise, lui fut plusieurs fois disputée, et ce fut contre lui et son neveu Gianettino Doria que fut dirigée la conspiration de Jean-Louis de Fiesque. André Doria mourut le 25 novembre 1560, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

FRŒLICH (GUILLAUME),

COLONEL GÉNÉRAL DES SUISSES AU SERVICE DE FRANCE.

(N° 1923.) LUGARDON, d'après un portrait gravé.

Né à Zurich, en 1492. — Mort le 4 décembre 1562.

Guillaume Frœlich offre aux regards de l'histoire le

spectacle assez étrange d'un soldat de fortune au milieu de la noblesse guerrière qui entourait François Ier. Il était né à Zurich de parents pauvres, et il apprit dans son enfance le métier de charpentier. Il avait vingt-huit ans lorsqu'il s'engagea dans un régiment suisse au service de la France, et dès sa première campagne sa bravoure fut remarquée et récompensée. Guillaume Frœlich s'éleva de grade en grade jusqu'aux fonctions de colonel général des Suisses, qu'il remplissait à la bataille de Cérisoles, en 1544. Il s'y distingua de telle sorte qu'il fut créé chevalier, et que le roi le fit lieutenant dans la compagnie des cent-suisses de sa garde. Il continua de servir avec honneur sous le règne de Henri II, et fit les mémorables campagnes de Piémont, de 1553 à 1555, sous le maréchal de Brissac. Guillaume Frœlich, lorsqu'il vit sa patrie livrée à l'hérésie de Zwingle, renonça au titre de bourgeois de Zurich pour rester fidèle à la religion de ses pères. Il mourut à Paris, en 1562, à l'âge de soixante et dix ans.

DU BELLAY (GUILLAUME),

SEIGNEUR DE LANGEY,

FILS AÎNÉ DE LOUIS DU BELLAY, SEIGNEUR DE LANGEY, ET DE MARGUERITE DE LA TOUR-LANDRY.

(N° 1924.) Ancien tableau.

Né en 1491. — Marié à Anne de Créqui, dame de Pondormi. — Mort le 9 janvier 1543.

Guillaume du Bellay fut un des capitaines les plus braves et les plus expérimentés du règne de François Ier; mais ce ne fut cependant pas sur les champs de bataille qu'il acquit sa plus belle part de renommée. Il avait assisté au désastre de Pavie; et, rentré en France, il vit la régente, et toute la cour avec elle, agitée d'inquiétude sur la santé du roi, prisonnier à Madrid. Il résolut de pénétrer jusqu'à lui dans sa captivité, et, malgré tous les obstacles semés sur sa route, il accomplit avec succès cette périlleuse entreprise. Envoyé en Italie pour négocier en même temps et pour combattre, il sauva Florence des fureurs de l'armée indisciplinée du connétable de Bourbon, et il en eût également préservé Rome, si Clément VII eût voulu suivre ses conseils (1527). Deux ans après, une mission aussi difficile qu'importante lui fut confiée auprès de Henri VIII. Il fallait calmer l'orgueil irrité de ce monarque, qui ne pouvait pardonner à François Ier sa réconciliation avec l'empereur. Le sire de Langey, à force d'adresse, obtint cet heureux résultat. Deux fois encore François Ier recourut à son habileté et à son expérience dans l'art des négociations, et ce fut auprès des princes luthériens d'Allemagne, dont il s'agissait de gagner l'alliance dans la guerre qui allait recommencer avec l'empereur (1536). L'année suivante, le roi le rendit à la vie des camps, et lui donna le gouvernement de Turin. Le sire de Langey était vice-roi de Piémont en 1542, quand la trêve de Nice fut rompue et que les hostilités se rallumèrent entre la France et la maison d'Autriche. Il était opposé au marquis del Guasto, gouver-

neur du Milanais, qui lui rendait ce témoignage, que c'était le plus excellent capitaine qu'il eût connu. Il venait de repasser les Alpes pour voir le roi et lui faire de vive voix d'importantes confidences, qu'il ne pouvait se décider à lui transmettre par écrit, lorsqu'il fut arrêté par la maladie dont il mourut, à Saint-Symphorien, près de Lyon, le 9 janvier 1543. Charles-Quint, en apprenant sa mort, fit de lui cet éloge singulier : « Cet homme-là, dit-il, m'a fait plus de mal que tous les Français ensemble. » Guillaume du Bellay, dans une vie qui ne fut point longue, et que remplirent tant de travaux, trouva des loisirs pour cultiver les lettres, et ce fut encore un des titres qu'il eut à l'estime et à l'affection de François Ier. Il a laissé, entre autres ouvrages, des mémoires sur les affaires de son temps, qu'on lit encore aujourd'hui avec fruit et intérêt.

DU BELLAY (JEAN),

CARDINAL,

SECOND FILS DE LOUIS DU BELLAY, SEIGNEUR DE LANGEY, ET DE MARGUERITE DE LA TOUR-LANDRY.

(N° 1925.) Ancien tableau.

Né en 1492. — Mort le 16 février 1560.

Jean du Bellay, d'abord évêque de Bayonne, fut promu, en 1532, à l'évêché de Paris. Envoyé en Angleterre auprès de Henri VIII, puis à Rome, auprès du

pape Clément VII, il épuisa toutes les ressources d'un esprit habile et conciliant pour prévenir le schisme qui allait séparer l'église d'Angleterre de l'église catholique. Le pape Paul III, en 1535, le revêtit de la pourpre, et François Ier, à qui ses grands services l'avaient rendu cher, amassa sur sa tête les dignités ecclésiastiques. Le cardinal du Bellay n'usa de sa faveur que pour encourager les lettres, et c'est à lui aussi bien qu'à Guillaume Budé qu'est due la fondation du collége royal. Lorsque le roi partit, en 1536, pour tenir tête à l'empereur, il laissa le cardinal du Bellay à Paris avec le titre de son lieutenant général; et la courageuse résolution du prélat contribua à rassurer les habitants, un moment alarmés par la présence d'une armée impériale sous les murs de Péronne. A l'avénement de Henri II, Jean du Bellay, après s'être démis de l'évêché de Paris et de l'archevêché de Bordeaux, se retira à Rome, où il acheva sa vie au milieu de l'estime et de la vénération universelles. Il était âgé de soixante-huit ans lorsqu'il mourut, en 1560.

TOURNON (FRANÇOIS DE),

CARDINAL, MINISTRE D'ÉTAT,

TROISIÈME FILS DE JACQUES DE TOURNON, PREMIER DU NOM, BARON DE TOURNON, ET DE JEANNE DE POLIGNAC.

(N° 1926.) Hippolyte Flandrin, d'après un portrait du temps.

Né à Tournon, dans le Vivarais, en 1489. — Mort le 22 avril 1562.

François de Tournon prit à douze ans l'habit de moine augustin, et fut pourvu successivement de l'abbaye de la Chaise-Dieu et de l'archevêché d'Embrun. Ce fut en 1525, après la bataille de Pavie, qu'on le vit pour la première fois enlevé à ses fonctions ecclésiastiques pour prendre part aux affaires de l'État. Louise de Savoie le fit chef de l'ambassade qui alla en Espagne négocier avec l'empereur la liberté de François Ier. Tournon avait signé le traité de Madrid; il signa également celui de Cambrai, en 1529, et, l'année suivante, il alla chercher au delà des Pyrénées la sœur de Charles-Quint, Éléonore d'Autriche, destinée à devenir reine de France. Ce fut lui qui célébra le mariage de cette princesse avec François Ier (1530). Le roi l'avait nommé archevêque de Bourges : Clément VII plaça sur sa tête le chapeau de cardinal, et il fut envoyé auprès de ce pontife pour négocier l'union de Henri de France, duc d'Orléans, avec la trop célèbre Catherine de Médicis (1532). Lorsqu'en 1536 la guerre se ralluma entre François Ier et Charles-Quint, le roi confia au cardinal de Tournon le gouvernement du Lyonnais, avec la mission de mettre les provinces méridionales en défense contre l'attaque des impériaux. Il l'employa également pour traiter avec le pape Paul III les conditions de la trêve de Nice (1538); et, depuis cette époque jusqu'à la fin de son règne, il en fit le dépositaire principal de sa confiance pour l'administration du royaume. Le cardinal de Tournon, qui avait vu avec une trop juste inquiétude les premiers progrès de la réforme en France, usa de son pouvoir

pour les arrêter, et on lui a reproché d'avoir marché vers ce but plutôt par les voies de la rigueur que par celles de la persuasion. Mais son esprit éclairé seconda en tout le reste le goût de son maître pour les travaux de l'intelligence, et on lui doit l'agrandissement de la bibliothèque du Roi et la fondation de l'Imprimerie royale. A la mort de François I[er], en 1547, le cardinal de Tournon céda le pouvoir à la maison de Guise, et on l'envoya servir la France à Rome, où il séjourna huit années. Henri II, dans le cours même de cette longue ambassade, le plaça sur le siége archiépiscopal de Lyon, et le pape Jules III le nomma évêque de Sabine. Au moment où les Guises décidèrent Henri II à rompre la trêve de Vaucelles, à peine conclue (1557), on se flatta que le grand crédit dont le cardinal de Tournon jouissait auprès du saint-siége entraînerait le pape Paul IV dans l'alliance française, et il partit encore une fois pour Rome avec le titre d'ambassadeur. Mais tous ses efforts tendirent au maintien de la paix, et il n'eut aucune part au désastre de Saint-Quentin ni aux humiliations de la paix de Cateau-Cambrésis (1559). L'avénement de François II rappela le cardinal de Tournon en France, et celui de Charles IX, qui suivit bientôt après, lui rendit à la cour une partie de son ancienne influence. Il la tourna tout entière contre la réforme, et siégea comme président au célèbre colloque de Poissy, en 1561. Ce fut là le dernier acte de sa vie politique, et il mourut l'année suivante, à l'âge de soixante et treize ans.

SELVE (JEAN DE),

PREMIER PRÉSIDENT AU PARLEMENT DE PARIS,

FILS DE FABIEN DE SELVE, GENTILHOMME LIMOUSIN, ET D'ÉLISABETH DE BAUDENI.

(N° 1927.) ALBRIER, 1838, d'après un ancien tableau.

Né vers 1465. — Marié, vers 1510, à Cécile de Buxis. — Mort en août 1529.

Jean de Selve renonça à la carrière des armes, qui était celle de sa famille, pour s'asseoir sur les bancs de la magistrature, et fut d'abord conseiller au parlement de Paris. Louis XII le nomma en 1507 premier président du parlement de Rouen, et l'envoya à Bordeaux avec les mêmes fonctions, en 1514. Après la bataille de Marignan, François Ier, qui avait besoin d'une main intelligente et ferme pour administrer le duché de Milan, confia en même temps à Jean de Selve la charge d'intendant et celle de chef de la justice dans sa nouvelle conquête. Louise de Savoie, après les désastres de Pavie, choisit cet habile magistrat pour assister le cardinal de Tournon et Philippe Chabot dans leur ambassade à Madrid (1526). Ce fut à son retour de cette importante mission que le roi le fit premier président au parlement de Paris. Il ne remplit cette charge que trois années, et mourut en 1529, à l'âge de soixante-quatre ans.

PACHECO D'ASCALONA (BÉATRIX),

COMTESSE DE MONTBEL ET D'ENTREMONTS,

FILLE DE JEAN DE PACHECO, DUC D'ASCALONA, MARQUIS DE VILLENE, GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JACQUES.

(N° 1928.) Ancien tableau.

Née..... — Mariée, le 17 septembre 1539, à Sébastien de Montbel, comte de Montbel et d'Entremonts, baron de Montelier, seigneur de Saint-Mauris, chevalier de l'Annonciade. — Morte.....

Elle était première dame d'honneur de la reine Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier.

ÉTAMPES (ANNE DE PISSELEU,

DUCHESSE D'),

SECONDE FILLE DE GUILLAUME DE PISSELEU, SEIGNEUR D'HEILLY, ET D'ANNE SANGUIN, SA SECONDE FEMME.

(N° 1929.) ....

Née vers 1508. — Mariée, en 1536, à Jacques de Brosse, duc d'Étampes. — Morte vers 1576.

Anne de Pisseleu était demoiselle d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, lorsqu'en 1526 elle s'offrit à Bayonne aux regards de François Ier, et prit aus-

sitôt l'ascendant qu'elle devait si longtemps exercer sur le cœur de ce monarque. Elle épousa en 1536 Jean de Brosse, à qui le roi rendit les biens confisqués de sa famille, et qu'il créa duc d'Étampes pour prix de son infamie. Quelques auteurs ont fait à la duchesse d'Étampes un titre d'honneur de la protection qu'elle accorda aux lettres; mais ce mérite oublié n'en a pas moins laissé son nom sous le poids des arrêts flétrissants de l'histoire. Dans sa rivalité avec Diane de Poitiers, maîtresse du dauphin, elle fut infidèle aux intérêts de la France, et eut plus d'une fois une part criminelle dans le succès des armées impériales. A la mort de François Ier, la superbe duchesse de Valentinois dédaigna de poursuivre sa vengeance contre une rivale humiliée, et madame d'Étampes alla finir obscurément sa vie au sein des erreurs de la réforme.

AMONCOURT (RENÉ D'),

SIEUR DE MONTIGNY-SUR-AUBE.

(N° 1930.) Tableau du temps.

Né vers 1483. — Mort.....

ESCARS (SUZANNE D'),

DAME DE POMPADOUR,

FILLE DE FRANÇOIS D'ESCARS, SEIGNEUR DE LA VAUGUYON, ET D'ISABELLE DE BOURBON, DAME DE CARENCY.

(N° 1931.) Ancien tableau.

Née..... — Mariée, le 28 février 1536, à Geoffroy, cinquième du nom, seigneur de Pompadour, vicomte de Comborn, gouverneur du Limousin en 1567. — Morte.....

GRUCHO OU GRUFFI,

GENTILHOMME DU ROI FRANÇOIS Ier.

(N° 1932.) Tableau du temps.

Né à Naples..... — Mort le 14 août 1527.

BERTAUT (JACQUES),

CONTRÔLEUR DE LA MAISON DU ROI FRANÇOIS Ier.

(N° 1933.) Ancien tableau.

Vivait vers 1560.

BUDÉ (GUILLAUME),

SAVANT,

FILS DE JEAN BUDÉ, SEIGNEUR D'YÈRES, DE VILLIERS-SUR-MARNE ET DE MARLY, GRAND AUDIENCIER EN LA CHANCELLERIE DE FRANCE, ET DE CATHERINE PICART.

(N° 1934.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Paris, en 1467. — Marié à Roberte Lelieur, fille de Roger, seigneur de Malemains. — Mort le 23 août 1540.

BUDÉ (GUILLAUME),

SAVANT.

(N° 1935.) ....

BUDÉ (GUILLAUME),

SAVANT.

(N° 1936.) Par Sigismond Holbein.

Guillaume Budé était d'une famille qui occupait un rang assez élevé dans la magistrature. Le chancelier de Rochefort l'introduisit jeune encore auprès de Charles VIII, et Louis XII lui donna l'office de secrétaire du roi, en même temps qu'une mission à Rome. Mais ce fut François Ier qui apprécia véritablement et récompensa le mérite de Budé : il lui conféra une charge de maître des

requêtes, le fit son bibliothécaire et, ce qui avait plus de prix que tout le reste, l'admit dans son intime familiarité. Il l'envoya même en ambassade auprès de Léon X, qui prisa grandement un si docte et si habile négociateur. La ville de Paris ajouta aux autres fonctions dont Budé était revêtu, celle de prévôt des marchands (1522). Mais tous ces emplois et tous ces honneurs n'étaient pour lui qu'autant d'importunes distractions qui l'enlevaient à l'étude, le soin principal et presque l'unique intérêt de sa vie. Les lettres grecques, dont il tenait le sceptre en son temps, la jurisprudence, dont il éclaira quelques points d'une vive lumière, les recherches de tout genre sur l'antiquité et les travaux philologiques se partageaient ses savants loisirs. Il s'unit à Lascaris pour créer la bibliothèque du palais de Fontainebleau, et au cardinal du Bellay, pour inspirer à François Ier la pensée de la fondation du collége royal (1539). Guillaume Budé mourut à Paris à l'âge de soixante et treize ans, le 23 août 1540.

LONGUEIL (CHRISTOPHE DE),

LITTÉRATEUR ET JURISCONSULTE,

FILS NATUREL D'ANTOINE DE LONGUEIL, ÉVÊQUE DE SAINT-POL DE LÉON, CHANCELIER DE LA REINE ANNE DE BRETAGNE.

(N° 1937.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Malines, en 1490. — Mort le 11 septembre 1522.

Christophe de Longueil montra dans l'étude de la

jurisprudence une intelligence et un savoir si précoces, qu'à l'âge de dix-neuf ans il fut nommé professeur de droit à Poitiers. Trois ans après (1512), les succès prodigieux de son éloquence au barreau de Paris lui méritèrent une charge de conseiller au parlement, malgré son extrême jeunesse. Mais il ne s'était fait jurisconsulte que par obéissance, et sa véritable vocation était celle de la vie littéraire. Il ne tarda pas à s'y absorber tout entier, et l'Histoire naturelle de Pline, ce trésor si précieux de l'érudition antique, devint l'objet de ses études et de ses méditations. Il n'y eut travaux qu'il n'entreprît et sacrifices qu'il ne s'imposât pour se procurer la pleine intelligence et pour faire un digne commentaire des œuvres du savant naturaliste. Il visita dans cette intention la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, dans un temps où les voyages n'étaient ni faciles ni ordinaires, et, encouragé par l'accueil de Léon X, soutenu par l'amitié de Bembo et de Pole, il sembla désormais se décider à faire sa patrie de la patrie des lettres et des arts. Il vivait depuis plusieurs années à Padoue dans la maison de Réginald Pole, lorsque la mort vint l'enlever à ses travaux. Il n'était âgé que de trente-deux ans. Christophe de Longueil eut le malheur de partager vers la fin de sa vie le cicéronianisme exclusif de Bembo, et de détruire son commentaire sur Pline, parce qu'il n'était point écrit dans le pur idiome du grand orateur romain.

RABELAIS (FRANÇOIS),

ÉCRIVAIN SATIRIQUE.

(N° 1938.) Ancien tableau.

Né à Chinon, vers 1483. — Mort en 1553.

RABELAIS (FRANÇOIS).

(N° 1939.) ....

RABELAIS (FRANÇOIS).

(N° 1940.) ....

François Rabelais fut d'abord moine franciscain à Fontenay-le-Comte, puis bénédictin au couvent de Maillezais, et, dans la folle indocilité de son humeur, finit par secouer le joug de la vie religieuse. Il avait passé l'âge de quarante ans lorsqu'il alla étudier et professer ensuite la médecine dans l'école de Montpellier. Le cardinal du Bellay se l'attacha dans son ambassade à Rome, en 1535, et ce fut alors que Paul III lui remit la peine canonique qu'il avait encourue pour avoir échangé l'habit monastique contre celui du clergé séculier. On dit que ses indécentes railleries, dans lesquelles il ne respecta ni le sacré collége, ni le pape lui-même, ne lui permirent pas un long séjour à Rome : quoi qu'il en soit, la protection du cardinal du Bellay le suivit en France, et il obtint de ce prélat, ami des lettres, d'a-

bord une prébende dans la collégiale de Saint-Maur-des-Fossés, puis la cure de Meudon, dont il ne fut jamais que titulaire (1545). On ignore à quelle époque de sa vie il composa son Histoire de Gargantua et de Pantagruel, un des monuments les plus renommés de la littérature française au XVIe siècle. Le sens de ce livre est resté pour la critique une énigme fort embarrassante à deviner : peut-être n'y faut-il voir que la longue débauche d'un esprit sans autre but que celui de jouir de sa propre fécondité et de s'amuser lui-même de ses inépuisables bouffonneries. Ce qu'il y a de certain, c'est que les traits de la verve comique la plus vive et la plus originale s'y trouvent mêlés à ce que le cynisme a de plus licencieux et l'impiété de plus révoltant. Rabelais eut besoin de toute la protection de François Ier et de Henri II pour échapper aux rigueurs que cet ouvrage eût pu susciter contre lui. Il mourut, à ce qu'on croit, en 1553, dans la soixante et dixième année de son âge.

MAROT (CLÉMENT),

POËTE.

(N° 1941.) ....

Né à Cahors, vers 1495. — Mort en 1544.

Clément Marot, destiné à l'étude des lois, céda à son goût pour la poésie, et, afin de la cultiver plus à son aise, se fit page du seigneur de Villeroy, puis valet de chambre de la duchesse d'Alençon (1513). Cette prin-

cesse le présenta au roi son frère, et on le voit de 1520 à 1525 endosser la casaque du soldat. Il fut blessé, dit-on, à la bataille de Pavie. Dès cette époque, Marot paraît avoir embrassé les erreurs de la réforme, qui venait à peine de naître, et François Ier, à son retour de Madrid, lui rendit la liberté, que ses imprudences lui avaient fait perdre (1526). Son talent pour les vers, fort goûté du roi, le mit assez bien en cour jusqu'au moment où la témérité mal cachée de ses opinions religieuses lui suscita de nouvelles persécutions. Il fut forcé de quitter la France, et chercha un asile d'abord en Béarn, auprès de la reine Marguerite, puis à Ferrare, auprès de madame Renée de France, protectrice avouée de la réforme (1535). Il se rendit l'année suivante à Venise, puis obtint de rentrer en France au prix d'une solennelle abjuration de ses erreurs, qu'il fit à Lyon, entre les mains du cardinal de Tournon. Plus prudent désormais, Marot ne donna plus de prise contre lui jusqu'au moment où parurent ses psaumes traduits en vers français, nouveauté fort applaudie par la cour et par le roi lui-même. Mais la Sorbonne n'en fut pas moins sévère pour les licences théologiques du poëte, mal guéri des doctrines calvinistes, et Marot, dénoncé au roi à plusieurs reprises, et craignant quelque chose de pis, se réfugia à Genève en 1543. Il fut bientôt forcé de sortir de cette ville, où il avait apporté les mœurs de la cour de François Ier, assez peu en accord avec le rigorisme impitoyable de Calvin, et il alla chercher à Turin un asile plus tranquille et plus sûr, dont il ne jouit pas long-

temps. Il y mourut, en 1544, à l'âge de quarante-neuf ans. Les poésies de Marot, malgré les formes vieillies du langage, ont un charme qui ne périra jamais. Il fut un novateur heureux à une époque où l'idiome poétique était encore chez nous dans l'enfance, et il a mérité que le sévère Despréaux ait recommandé l'imitation de son *élégant badinage.*

CLÉMENT VII (JULES DE MÉDICIS),

PAPE,

FILS NATUREL DE JULIEN DE MÉDICIS.

(N° 1942.) D'après RAPHAËL.

Né à Florence, le 27 mai 1478. — Mort le 25 septembre 1534.

Jules de Médicis était fils naturel de ce Julien qui, en 1478, fut victime de la conjuration des Pazzi. Entré d'abord dans l'ordre des chevaliers de Rhodes et grand prieur de Capoue, il fut légitimé par acte solennel de son cousin, le pape Léon X, prit l'habit ecclésiastique, et fut nommé archevêque de Florence et cardinal (1513). Après la mort d'Adrien VI, en 1523, Jules de Médicis fut élu pape et adopta le nom de Clément VII. Il eut le goût héréditaire dans sa famille pour les lettres et les arts, et continua noblement le patronage que leur avait accordé Léon X, mais au milieu de circonstances moins favorables. Lorsque la bataille de Pavie eut rendu les

armes impériales maîtresses au delà des Alpes, Clément VII forma une ligue avec la république de Venise et les rois de France et d'Angleterre pour maintenir l'indépendance de l'Italie (1526). On sait comment le connétable de Bourbon, réduit au rôle d'un condottiere, vengea alors l'empereur en déchaînant contre Rome la fureur et l'avidité de ses bandes mercenaires (1527). Clément VII, prisonnier pendant plus de six mois au château Saint-Ange, n'échappa qu'à la faveur d'un déguisement aux dures conditions que Charles-Quint voulait lui imposer. Ce ne fut que pour les subir plus tard : du moins sacrifia-t-il la liberté de l'Italie à l'empereur au prix de la souveraineté de Florence donnée à sa famille (1530). Trois ans après, Clément VII ajouta encore à la grandeur des Médicis en faisant épouser sa nièce Catherine au duc d'Orléans, second fils de François Ier. Malheureusement toute son habileté dans l'art de négocier, tous les tempéraments de sa prudente politique échouèrent contre les passions violentes de Henri VIII, et ne purent épargner le schisme à l'Angleterre. Clément VII mourut à Rome, en 1534, à l'âge de cinquante-six ans.

MÉDICIS (JEAN DE),

SURNOMMÉ L'INVINCIBLE,

FILS DE JEAN DE MÉDICIS ET DE CATHERINE SFORZA.

(N° 1943.) Henri Delaborde, d'après le Titien.

Né en 1498. — Marié, en 1516, à Marie, fille de Jacques Salviati et de Lucrèce de Médicis. — Mort le 30 novembre 1526.

Jean de Médicis descendait de Laurent l'Ancien, frère cadet de Cosme, le *Père de la patrie.* Il n'hérita pas des sentiments de jalousie républicaine qui animaient cette branche des Médicis contre leurs aînés devenus souverains de Florence. Entraîné par une vocation irrésistible vers le métier des armes, il alla offrir ses services à Léon X (1513), et, quoiqu'il n'eût que quinze ans, fut chargé par ce pontife d'aller pacifier la marche d'Ancône. La république de Florence l'opposa, en 1521, à François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin, et lorsque bientôt après l'Italie devint le théâtre de plus grands combats entre les armées de François Ier et de Charles-Quint, Jean de Médicis, véritable condottiere, engagea tour à tour ses redoutables *bandes noires* à la France et à l'Espagne. C'est ainsi qu'en 1523 il combattait sous le marquis de Pescaire contre Bonnivet, et qu'en 1525 il alla se ranger sous les ordres de François Ier, à l'arrivée de ce prince en Italie. L'année suivante, docile aux ins-

pirations de Clément VII, le chef de sa maison, il mit son bras au service de la ligue sainte formée par le pape contre Charles-Quint. Ce fut en combattant contre un aventurier comme lui, le luthérien Frondsberg, que Jean de Médicis reçut une blessure mortelle, à l'âge de vingt-huit ans. Ses soldats, qui avaient pris le deuil à la mort de Léon X, le portèrent également lorsqu'ils perdirent le capitaine qui s'était fait chérir d'eux, par la licence qu'il donnait à leurs farouches passions, en même temps que par les exemples qu'il offrait à leur bravoure.

MÉDICIS (ALEXANDRE DE),

SOUVERAIN DE FLORENCE,

FILS NATUREL DE LAURENT II DE MÉDICIS, DIT LE JEUNE.

(N° 1944.) Henri Delaborde, d'après Vasari.

Né en 1510.—Marié, le 29 février 1536, à Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint. — Mort le 6 janvier 1537.

Lorsqu'en 1529 Clément VII, par le traité de Barcelone, livra à Charles-Quint l'indépendance de l'Italie au prix de la souveraineté des Médicis dans Florence, ce fut Alexandre, à peine âgé de dix-neuf ans, qui fut établi prince souverain sur les ruines de la liberté républicaine à jamais anéantie. L'empereur lui donna, en 1536, sa fille naturelle Marguerite. Mais cette alliance

ne fortifia pas le pouvoir du jeune insensé, que la fougue brutale de ses passions poussait à sa perte. Son cousin, Lorenzino de Médicis, d'accord avec Philippe Strozzi, le chef exilé du parti républicain, l'assassina le 6 janvier 1537.

MÉDICIS (HIPPOLYTE DE),

CARDINAL,

FILS NATUREL DE JULIEN DE MÉDICIS, DEUXIÈME DU NOM, DIT LE MAGNIFIQUE.

(N° 1945.) LE TITIEN.

Né à Urbin, en 1511. — Mort le 13 août 1535.

Hippolyte de Médicis fut élevé sous les yeux de son parent, le pape Clément VII, qui lui conféra à quinze ans la dignité de cardinal. Hippolyte eut, comme tous les Médicis, le goût des lettres, et traduisit en vers italiens le second livre de l'Énéide de Virgile. Il fut envoyé comme légat auprès de Charles-Quint, en 1529, et l'accompagna dans son expédition contre Soliman. Lorsqu'en 1534 le fameux pirate Kheïr-Ed-Dîn Barberousse attaqua les côtes de l'Italie, le cardinal Hippolyte de Médicis fut chargé de mettre en défense le littoral des États romains. Il mourut à Itri, près de Fondi, empoisonné, dit-on, par son cousin Alexandre, tyran de Florence.

MÉDICIS (LAURENT OU LORENZINO DE),

FILS DE PIERRE-FRANÇOIS DE MÉDICIS, DEUXIÈME DU NOM, GONFALONIER DE FLORENCE, ET DE MARIE SODERINI.

(N° 1946.) Tableau du temps.

Né..... — Mort à Venise, le 26 février 1548.

Lorenzino de Médicis fut ainsi appelé à cause de l'extrême petitesse de sa taille. Il partagea le goût de sa famille pour les lettres, et sa comédie d'*Aridosio* fut admirée par ses contemporains comme un chef-d'œuvre. Mais il avait puisé d'autres pensées plus sérieuses dans l'étude de l'antiquité, et s'était inspiré des haines républicaines de la Grèce et de Rome contre la tyrannie. Lorsqu'en 1531 Charles-Quint eut donné pour maître Alexandre de Médicis à Florence vaincue et asservie, Lorenzino résolut de rendre la liberté à sa patrie en immolant le tyran qui l'opprimait. Il enveloppa ses projets d'une longue dissimulation, rechercha la faveur de son cousin pour mieux gagner sa confiance, se fit le compagnon et le ministre de ses infâmes voluptés, et finit par trouver l'occasion de le poignarder (1537). Lorenzino s'enfuit jusqu'à Constantinople pour échapper à la vengeance de Cosme, successeur d'Alexandre. Plus tard il revint à Venise et y publia une apologie de sa conduite; mais les coups de son puissant ennemi l'atteignirent dans ce dernier asile, et il mourut assassiné, le 26 février 1548.

RENÉE DE FRANCE,

DUCHESSE DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO,

SECONDE FILLE DE LOUIS XII, ROI DE FRANCE, ET D'ANNE DE BRETAGNE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1947.) Tableau du temps.

Née à Blois, le 25 octobre 1510.—Mariée, en 1528, à Hercule d'Este, deuxième du nom, duc de Ferrare, de Modène et de Reggio. — Morte à Montargis, le 12 juin 1575.

RENÉE DE FRANCE,

DUCHESSE DE FERRARE, DE MODÈNE ET DE REGGIO.

(N° 1948.) ....

Renée de France, après avoir été destinée à de plus hautes alliances, fut mariée en 1528 au duc de Ferrare, dans les intérêts de la politique française en Italie. Elle ajouta au lustre que le culte des lettres et des arts donnait à la cour élégante et polie des princes de la maison d'Este. Il n'y avait guère de science alors connue que la curiosité de son esprit n'eût abordée, et, pour son malheur, elle se hasarda dans les études théologiques, à une époque où les controverses nées de la réforme étaient dans leur plus dangereuse nouveauté. Elle ouvrit la cour de Ferrare à Calvin et à Marot, fugitifs, comme

elle l'avait ouverte à une foule de lettrés de l'Italie; mais elle ne tarda pas à se laisser gagner par les erreurs de l'hérésie, auxquelles elle montra toute sa vie une triste fidélité. Les troubles et les chagrins entrèrent alors dans sa vie domestique (1535). Le duc, son mari, se fit un devoir de la ramener à la foi catholique, et elle résista à tous les moyens employés pour la convaincre. A la mort du duc de Ferrare, en 1560, Renée de France quitta l'Italie et vint s'établir dans ses seigneuries de Chartres et de Montargis. Elle prêta hautement son appui au prince de Condé et aux protestants menacés des vengeances de la cour, et ne craignit pas de donner asile aux proscrits dans ses domaines. Mais lorsque la réforme eut déployé son drapeau contre l'autorité royale, madame Renée se tint à l'écart de tous les événements de la guerre civile. Elle mourut dans son château de Montargis, à l'âge de soixante-cinq ans, au plus fort de ces luttes déplorables.

BEMBO (PIERRE),

CARDINAL, ÉVÊQUE DE BERGAME,

FILS DE BERNARD BEMBO, SÉNATEUR DE VENISE, ET D'HÉLÈNE MARCELLA.

(N° 1849.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Venise, le 20 mai 1470. — Mort le 18 janvier 1547.

Le Bembo est un des types de ces beaux esprits ita-

liens du XVIe siècle dont la vie se partageait entre l'ingénieuse culture des lettres et le goût raffiné des jouissances épicuriennes. Constantin Lascaris lui enseigna le grec à Messine, en 1492. Il étudia la philosophie dans les écoles de Padoue et de Ferrare, et fit partie à Venise de la docte académie qui se rassemblait chez Alde Manuce, cet illustre typographe dont les travaux contribuèrent tant à populariser en Europe les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Le père de Bembo avait voulu lui faire parcourir la carrière lucrative et honorée des emplois publics; mais il n'y entra que pour l'abandonner bientôt et se livrer tout entier aux lettres. L'éclat de sa renommée était tel en Italie, que Léon X, au sein même du conclave qui venait de l'élire pape, nomma Bembo son secrétaire (1513). A la mort de ce pontife, en 1522, Bembo renonça au séjour de Rome et aux laborieuses fonctions qu'il y avait remplies, et se retira à Padoue au sein de l'étude et des plaisirs. Les honneurs allèrent l'y chercher : Venise le choisit pour son historiographe et lui donna la place importante de bibliothécaire de Saint-Marc (1529). Paul III, plusieurs années après, voulut le créer cardinal; mais la vie plus que mondaine de l'amant de la Morosina mit pour quelque temps obstacle à la bonne volonté du pontife. Ce ne fut qu'en 1539 qu'elle put s'accomplir : Bembo avait alors près de soixante ans. Le nouveau cardinal, ordonné prêtre peu après sa nomination, fut promu successivement aux deux évêchés de Gubbio et de Bergame. Il ne se laissa distraire des travaux de sa vie épiscopale que par le soin de conti-

nuer son Histoire de la république de Venise, et vécut jusqu'à l'âge de soixante et dix-sept ans [1].

SADOLET (JACQUES),

CARDINAL,

FILS DE JEAN SADOLET.

(N° 1950.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Modène, le 12 juillet 1477. — Mort le 18 octobre 1547.

Jacques Sadolet étudia la philosophie à Ferrare en même temps que le Bembo, et comme lui cultiva les lettres avec honneur; mais sa vie fut plus sérieuse et plus pure que celle de son ami. Il avait été successivement secrétaire du cardinal Olivier Caraffa et de l'archevêque de Salerne, Frédéric Fregoso, lorsque Léon X, en 1513, l'appela auprès de lui pour remplir les mêmes fonctions. Placé par ce pontife sur le siége épiscopal de Carpentras, il se rendit, en 1523, dans son diocèse et commença à y faire aimer sa douce et paternelle administration. S'il ne put résister aux ordres de Clément VII, qui, aussitôt après son avénement, le rappela à Rome, ce fut pour revenir, dès qu'il lui fut possible de le faire, auprès de son troupeau; et les neuf années qu'il y passa, de 1527 à 1536, y rendirent de plus en plus son nom cher

[1] Le tombeau du cardinal Bembo se trouve à Rome, dans l'église de Sainte-Marie de la Minerve, entre ceux des papes Léon X et Clément VII.

et vénéré. Ses soins attentifs et éclairés préservèrent son diocèse du fléau de l'hérésie, en même temps qu'il employa sa vertueuse influence à détourner des populations voisines, que l'erreur avait infectées, les rigueurs qui plus tard s'appesantirent sur elles. Mais les plus graves intérêts de l'Église commandèrent à Sadolet de retourner à Rome. Paul III lui confia le soin de préparer les matières qui devaient être soumises aux délibérations du concile œcuménique rassemblé plus tard à Trente (1536), et, vers la fin de cette même année, il le créa cardinal. Lorsqu'en 1538 le pape se rendit à Nice pour y ménager une trêve entre l'empereur et le roi de France, Sadolet l'assista dans cette médiation, et ce fut vers le même temps que, du sein de sa ville épiscopale, il adressa au peuple de Genève, qui venait d'embrasser l'hérésie de Calvin, une lettre justement admirée de ses contemporains et inspirée de toute l'éloquence des pères de l'Église (1539). Paul III l'envoya trois ans après à la cour de France pour prévenir, dans les intérêts de la chrétienté, la guerre qui allait se rallumer entre François I[er] et Charles-Quint. La mission de Sadolet ne réussit point; mais l'ascendant de son esprit et de ses vertus subjugua François I[er], qui fit tous ses efforts pour le retenir en France. Sadolet était toujours nécessaire à Paul III pour les travaux préparatoires du concile, et ce soin important le rappela à Rome (1543), où il acheva ses jours entre l'accomplissement de ses pieux devoirs et la paisible culture des lettres. Il mourut à l'âge de soixante et dix ans.

CASTIGLIONE (BALTHAZAR).

(N° 1951.) NORBLIN, d'après un tableau de Raphaël de la galerie du Musée royal.

Né à Casatico, le 6 décembre 1478. — Marié, en 1516, à Hippolyte Torelli. — Mort le 8 février 1529.

Balthazar Castiglione, au milieu de la politique agitée de l'Italie dans les commencements du XVIe siècle, joua un rôle d'une assez grande importance. Attaché d'abord au service de Louis Sforza, duc de Milan, il passa à celui du duc d'Urbin, Guidubalde de la Rovère, qui l'envoya en ambassade auprès du roi d'Angleterre Henri VII (1505). Castiglione se fit admirer à Londres par l'élégance de son esprit et de ses manières. Le successeur de Guidubalde lui confia auprès du pape Léon X une mission qui le mit en rapport avec les lettrés et les savants dont était peuplée alors la cour pontificale (1513). A l'avénement de Clément VII, en 1523, les intérêts du duché d'Urbin furent encore remis entre les mains de cet habile négociateur, et bientôt le pape lui-même, pressé entre les Français et les impériaux dans la guerre qui venait d'éclater en Italie, ne trouva pas d'agent plus fidèle et plus sûr que Castiglione pour l'accréditer auprès de l'empereur. De grands honneurs lui furent rendus à Madrid; mais, pendant qu'il négociait, le connétable de Bourbon saccageait Rome avec les troupes impériales, et cette fatale nouvelle le plongea dans le trouble et le décourage-

ment. Ce fut en vain que Charles-Quint lui donna les marques d'estime les plus consolantes, jusqu'au point de le naturaliser Espagnol et de le nommer évêque d'Avila, Castiglione ne put résister au coup dont il avait été atteint, et mourut le 2 février 1529, dans la cinquante et unième année de son âge. Il a laissé le *Livre du Courtisan*, qui est un des meilleurs écrits de la langue italienne au XVIe siècle.

JOVE (PAUL),

HISTORIEN.

(N° 1952.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Côme, le 19 avril 1483. — Mort le 11 décembre 1552.

Paolo Giovio, que nous nommons Paul Jove, embrassa la médecine dans le cercle de ses études, et l'exerça quelque temps à Rome, où il était allé chercher les bienfaits de Léon X. Adrien VI, qui goûtait peu le bel esprit, renvoya Paul Jove à Côme, sa patrie, avec le titre de chanoine de la cathédrale (1522). Mais Clément VII ne tarda pas à le rappeler à Rome et à payer de ses largesses les louanges vénales de l'élégant historien. Le sac de Rome, en 1527, par les troupes du connétable de Bourbon, renversa la fortune naissante de Paul Jove; mais les libéralités du pape la relevèrent, et il lui donna, quoique sa vie ne fût guère celle d'un prêtre, l'évêché

de Nocera, dans le royaume de Naples (1528). Paul Jove faisait partie de la cour de Clément VII, lorsqu'en 1530 ce pontife alla à Bologne poser la couronne impériale sur la tête de Charles-Quint, et l'empereur, comme avant lui François I[er] et comme tous les princes qui aimaient alors la louange et qui étaient assez riches pour la payer, accueillit l'historiographe avec faveur. Au lieu de résider dans son diocèse de Nocera, Paul Jove se fit bâtir sur les ruines de la villa de Pline le Jeune, au bord du lac de Côme, un magnifique palais, et il embellit son *musæum* (c'était le nom qu'il lui donnait) des trésors de l'art antique et de la peinture contemporaine. Ce fut au milieu de cette galerie qu'il écrivit les Éloges des hommes illustres dont les portraits étaient sous ses yeux. Paul III, qui voyait, à ce qu'on croit, avec déplaisir le faste et les mœurs épicuriennes de Paul Jove, refusa de lui donner l'évêché de Côme, sa patrie, au lieu de celui de Nocera, et découragea l'espoir qu'il avait d'être cardinal. Paul Jove était à Florence auprès du grand-duc Cosme I[er], lorsqu'une attaque de goutte l'enleva, en 1552. Son Histoire des choses de son temps est un monument dont on peut admirer encore l'élégance, mais dont on a suspecté toujours l'exactitude et la fidélité.

ALCIAT (ANDRÉ),

JURISCONSULTE,

FILS D'AMBROISE ALCIATI ET DE MARGUERITE LANDRIANI.

(N° 1953.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Milan, le 8 mai 1492. — Mort le 12 janvier 1550.

Alciat, dès sa première jeunesse, annonça la prodigieuse aptitude de son esprit pour la jurisprudence. A vingt-deux ans il avait reçu le bonnet de docteur et publié des traités justement renommés. Il professa le droit d'abord à Avignon (1521), puis à Milan, d'où il fut forcé de s'exiler, par les jalouses tracasseries de ses rivaux. Il avait mérité leur haine en donnant pour base à son enseignement la pensée neuve et féconde d'éclairer l'étude des lois par celle de l'histoire. Ce fut alors que François Ier l'appela dans l'université de Bourges (1529), où ses largesses le retinrent trois ans. Mais la science d'Alciat était au plus offrant, et le duc de Milan, François Sforza, par les avantages qu'il lui offrit, sut bientôt le ramener dans sa patrie (1532). On le voit dès lors, selon qu'il y trouve de plus riches profits, transporter sa chaire de Pavie à Bologne et de Bologne à Ferrare, et accroître ainsi à la fois sa fortune et sa renommée. Telle était en Italie la célébrité d'Alciat, que Paul III lui donna le titre de protonotaire apostolique, et que

Charles-Quint le nomma comte palatin de Saint-Jean-de-Latran et sénateur. Il mourut à Pavie, en 1550, à l'âge de cinquante-huit ans.

ARIOSTE (LOUIS-JEAN),

POËTE.

(N° 1954.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Reggio de Modène, le 8 septembre 1474. — Mort le 6 juin 1533.

L'Arioste, dans le cours de sa tranquille existence, ne connut ni les vicissitudes politiques de la vie du Dante, ni les poétiques infortunes de celle du Tasse. Il était né dans les états du duc de Ferrare, il y vécut et il y mourut. A l'exemple de plusieurs autres poëtes, il fut forcé de donner les années de sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et s'y déroba par l'entraînement d'une vocation irrésistible. Attaché comme gentilhomme au cardinal Hippolyte d'Este (1503), il trouva dans les loisirs de cette domesticité honorable le moyen de se livrer à son goût pour la poésie, et il préluda par des comédies et des pièces du genre lyrique au grand ouvrage qui devait immortaliser son nom. L'*Orlando furioso*, ce monument si merveilleux de la fécondité du génie poétique, coûta onze années de travail à son auteur. Il fut publié en 1516, aux applaudissements de toute l'Italie. Bientôt le cardinal Hippolyte d'Este voulut enlever Arioste à sa vie

paisible et honorée pour l'emmener à sa suite en Hongrie. Le poëte refusa de hasarder sa santé frêle et chancelante dans les fatigues de ce voyage, et, brouillé avec le cardinal, il en fut consolé par la faveur du duc, son frère (1518). Alphonse lui donna, en 1521, l'étrange mission d'aller pacifier une partie montueuse du Ferrarais qu'infestaient des brigands. L'Arioste y réussit à merveille, et, revenu auprès du duc, il devint comme le ministre des divertissements élégants de la petite cour de Ferrare. Ces fêtes étaient surtout égayées par la représentation de ses comédies. Celle qui devait être jouée pour le mariage d'Hercule d'Este, fils du duc Alphonse, avec madame Renée de France, fille de Louis XII, resta inachevée. La mort vint enlever l'Arioste à ses travaux poétiques le 16 juin 1533, dans la cinquante-neuvième année de son âge.

BUONAROTTI (MICHEL-ANGE),

SCULPTEUR, PEINTRE ET ARCHITECTE,

FILS DE LOUIS BUONAROTTI SIMONI, DE L'ANCIENNE MAISON DES COMTES DE CANOSSE.

(N° 1955.) Ancien tableau[1].

Né en 1474, près d'Arezzo. — Mort en 1564.

[1] On lit, dans la partie inférieure du tableau, l'inscription suivante :

MICHA. ANGE. BONAROTTANUS. FLORENTINUS.
SCULPTOR. OPTIMUS. ANNO. ÆTATIS SUÆ 47.

Michel-Ange Buonarotti, destiné par ses parents à perpétuer le nom d'une famille ancienne et honorée, ne reçut pas l'éducation d'un artiste : il se fit artiste lui-même, et si, pendant trois ans, il fréquenta l'atelier des Ghirlandaj, ce fut moins pour recevoir leurs enseignements que pour leur apporter les secours d'un génie tout formé dès sa naissance. La chapelle del Carmine, peinte par Masaccio, et les statues antiques des jardins des Médicis, offraient à son adolescence des modèles dont il aimait à s'inspirer. Plus tard, il demanda, le scalpel à la main, d'autres leçons à l'anatomie, et ses œuvres portèrent toujours l'empreinte de l'étude approfondie qu'il avait faite de cette science. Les dispositions prodigieuses de son génie frappèrent tout d'abord les regards de Laurent le Magnifique, et Michel-Ange trouva dans le palais de ce protecteur éclairé des arts la généreuse hospitalité dont y jouissaient les plus beaux esprits de l'Italie. On a attribué aux encouragements qu'il reçut alors de Laurent de Médicis la préférence que le grand artiste donna toute sa vie aux travaux de la sculpture. Plusieurs chefs-d'œuvre l'avaient déjà fait connaître à Rome comme à Florence, lorsqu'en 1503, Jules II, pour qui le talent grandiose de Michel-Ange avait un attrait particulier, l'appela auprès de lui et lui commanda ce mausolée gigantesque dont le Moïse n'est qu'un fragment, et qui ne fut jamais accompli. La jalousie du Bramante détourna l'attention du pontife de ce grand ouvrage pour l'absorber dans les travaux de la basilique de Saint-Pierre. Plus tard Michel-Ange peignit pour Jules II l'admirable plafond de la chapelle Six-

tine, et fondit la statue colossale de ce pape, qui devait périr si tristement dans l'insurrection de Bologne contre l'autorité pontificale. Léon X et Clément VII, dans leur prédilection patriotique pour Florence, laissèrent cette ville jouir pendant quatorze ans du génie de Buonarotti, et ce fut alors qu'il traça les dessins de la façade et de la sacristie de l'église Saint-Laurent, destinée à recevoir les restes de la famille des Médicis. Cependant Florence, abandonnée de François Ier, l'infidèle allié de l'Italie, se préparait à soutenir un dernier combat pour sa liberté, ou plutôt à la mettre dignement au tombeau. Assiégée par les troupes de Charles-Quint, elle s'adressa à Michel-Ange pour qu'il lui donnât des fortifications, et celui-ci s'empressa d'accomplir le devoir que lui imposait sa patrie. Il continua quelques années dans Florence, livrée pour jamais aux Médicis, ses grands travaux de sculpteur et d'architecte, et finit par se rendre aux sollicitations du pape Paul III, qui l'appelait à Rome pour peindre dans la chapelle Sixtine son immortel tableau du *Jugement dernier*. Michel-Ange, dès lors, ne quitta plus la capitale du monde chrétien. Il fut chargé de continuer dans la basilique de Saint-Pierre les travaux du Bramante, dont il réforma les plans, et ce ne fut qu'après dix-sept ans qu'il put livrer à l'admiration publique cette coupole qui est un de ses plus beaux titres de gloire. François de Médicis, grand-duc de Toscane, essaya vainement de le rappeler à Florence pour y achever les ouvrages dont il avait laissé les plans. Son âge et ses infirmités ne lui permettaient plus cet effort, et il mourut

à Rome, âgé de quatre-vingt-dix ans. Sa vie avait été simple et austère, sans autre passion que celle de l'art. Il a laissé des vers où l'on retrouve quelques-unes des inspirations de son mâle génie.

RAPHAËL SANZIO ET JACOPO CARUCCI DIT PONTORMO.

(N° 1956.) Répétition ancienne d'un tableau du Musée royal[1].

1° RAPHAËL SANZIO,

PEINTRE.

Né à Urbin, le jour du Vendredi-Saint 1483. — Mort à Rome, le jour du Vendredi-Saint 1520.

Raphaël Sanzio naquit à Urbin d'une famille dans laquelle le goût de la peinture était héréditaire. Cependant son premier, son véritable maître, fut le Pérugin, dont il s'appropria le style simple et idéal, mais un peu dénué de mouvement et de coloris. Il y joignit, dès l'abord, cette grâce et cette suavité de formes qui ne sont qu'à lui, et l'ensemble de ces qualités constitue ce qu'on a appelé sa première manière. Le *Sposalizio* ou *Mariage de la Vierge,* qu'il peignit en 1504, caractérise cette période de son génie. Associé au Pinturicchio dans la décoration de la sacristie de la cathédrale de Sienne, Raphaël se rendit peu

[1] Ce tableau est inexactement connu sous le nom de *Raphaël et son maître d'armes*.

après à Florence et y étudia les chefs-d'œuvre du Masaccio, fit en 1506 un second voyage en cette ville, y admira les célèbres cartons de la guerre de Pise par Michel-Ange, y emprunta de son ami Fra Bartolomeo le secret de son puissant coloris, et ces influences réunies contribuèrent à former sa seconde manière. Le grand architecte Bramante était son parent : ce fut lui qui révéla à Jules II le talent de Raphaël, et ce pontife l'appela à Rome (1508) pour peindre les salles du Vatican. On sait qu'à l'aspect des premières fresques de Raphaël, Jules II fit effacer tout ce que d'autres peintres avaient fait avant lui. Ces travaux occupèrent le maître pendant neuf années; il y joignait dans l'enceinte même du Vatican ceux de l'architecture, et peignait sur la toile quelques-uns de ses chefs-d'œuvre. *La sainte Cécile* est de l'année 1514. Il arrivait ainsi à la plénitude de son génie et à l'époque où les critiques font commencer sa troisième manière (1517). L'admirable *Spasimo* et les deux tableaux qu'il fit pour François Ier appartiennent à cette période. Récompensé magnifiquement pour *le saint Michel,* Raphaël voulut égaler la générosité de l'artiste à celle du roi, et lui envoya *la sainte Famille*, une des merveilles du Louvre (1518). Raphaël vivait dans la richesse et l'éclat d'un prince, honoré de Léon X, courtisé de ce qu'il y avait de plus éminent à Rome, et rendant à d'autres la protection qu'avait reçue sa jeunesse. Il encourageait dans Jules Romain le plus habile de ses élèves, et développait les merveilleuses dispositions de Marc-Antoine pour l'art naissant de la gravure. Les derniers ouvrages de son pin-

ceau furent les loges du Vatican, les magnifiques cartons, modèles destinés aux tapisseries que le pape voulait faire exécuter en Flandre, et enfin le chef-d'œuvre immortel de *la Transfiguration*. La vie mondaine et voluptueuse de Raphaël n'était point un obstacle auprès de Léon X à ce qu'il obtînt le chapeau de cardinal, but suprême de son ambition; mais ce but lui échappa : la mort vint rompre violemment le cours de ses travaux et de ses plaisirs. C'était le Vendredi-Saint de l'année 1520 : il témoigna son repentir des fautes de sa vie, et rendit à Dieu son âme en chrétien. Raphaël avait vécu trente-sept ans. Rome entière pleura l'artiste qui lui avait donné tant de gloire.

2° PONTORMO (JACOPO CARRUCCI DA)

PEINTRE,

FILS DE BARTHOLOMEO CARRUCCI, PEINTRE.

Né à Pontormo (Toscane), en 1493. — Mort en 1558.

On ignore par quelle circonstance ce peintre figure ici dans un même tableau à côté de Raphaël. Léonard de Vinci, d'abord, et plus tard Andrea del Sarto furent les deux maîtres qui contribuèrent le plus au développement de son talent. Quelques-uns de ses tableaux sont comptés parmi les chefs-d'œuvre de l'école florentine. Il mourut à Florence, en 1558, à l'âge de soixante-cinq ans.

JULES ROMAIN (GIULIO PIPI, DIT),

PEINTRE.

(N° 1957.)

Madame CORDELIER-DELANOUE, d'après un tableau de Jules Romain de la galerie du Musée royal.

Né à Rome en 1492. — Mort le 1er novembre 1546.

Jules Romain était l'élève favori de Raphaël, et, tant que vécut son maître, il n'eut d'autre gloire que celle d'être associé à ses travaux. Ce ne fut qu'après l'avénement du pape Clément VII, en 1523, qu'il reçut la mission de peindre les batailles de Constantin dans la grande salle du Vatican. Les critiques, tout en rendant hommage à la science et à la vigueur d'exécution qu'il déploya dans ces grandes fresques, lui reprochent d'avoir abandonné le style pur et châtié de son maître, et de s'être livré à la fougue quelquefois déréglée de son imagination. Comme tous les artistes fameux de cette époque, Jules Romain joignait les talents de l'architecte à ceux du peintre, et nulle part il n'en a laissé un si éclatant témoignage que dans la ville de Mantoue, où l'appelèrent les pressantes sollicitations et les offres généreuses du marquis Frédéric de Gonzague. Le célèbre château du T, reconstruit sur un nouveau plan et décoré avec une magique profusion de toutes les merveilles de son pinceau, le palais ducal restauré et offrant dans une de ses galeries toute l'histoire de la guerre de Troie;

le Mincio, qui ravageait Mantoue de ses débordements, contenu par une puissante digue, et la ville assainie, rebâtie, et embellie de toutes les magnificences de l'architecture, tels furent les travaux accomplis en peu d'années pour Frédéric de Gonzague, par le fécond génie de Jules Romain. Le grand artiste fut l'ordonnateur des fêtes splendides données par ce prince en 1530 à l'empereur Charles-Quint. A la mort d'Antoine San-Gallo, un des architectes de Saint-Pierre de Rome, Jules Romain fut choisi par Paul III pour le remplacer, et il eût enlevé à Michel-Ange l'honneur d'achever la construction de la métropole du monde chrétien, si le déclin de sa santé ne l'eût retenu à Mantoue. Il y mourut en 1546, à l'age de cinquante-quatre ans. Jules Romain est désigné dans l'histoire de la peinture comme le chef de l'école mantouane.

CHARLES-QUINT,

ARCHIDUC D'AUTRICHE,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES,

FILS AÎNÉ DE PHILIPPE LE BEAU ET DE JEANNE LA FOLLE.

(N° 1958.) École d'Albert Durer.

Né à Gand, le 24 février 1500. — Marié, le 11 mars 1526, à Isabelle de Portugal, fille d'Emmanuel, dit *le Grand* et *le Fortuné*, roi de Portugal, et de Marie de Castille, sa seconde femme. — Mort le 21 septembre 1558.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

(N° 1959.) Tableau du temps.

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

(N° 1960.) Ancien tableau[1].

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

(N° 1961.) ....

CHARLES-QUINT,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE, ROI D'ESPAGNE ET DES INDES.

(N° 1962.) D'après Vélasquez.

[1] On lit dans la partie inférieure du tableau l'inscription suivante : « Charles le Ve, emperevr, fils de Philippe 35e, cõte d'Hollãde, espovsa Isabeav, fille d'Emanvel, roy de Portvgal, et. »

CHARLES-QUINT,

ARCHIDUC D'AUTRICHE,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

(Voir n° 1843, p. 230.)

L'ambition des quatre ducs de Bourgogne de la maison de Valois, l'esprit actif et entreprenant de Maximilien, le grand cœur d'Isabelle la Catholique et la politique astucieuse de son mari Ferdinand d'Aragon, enfin le génie de Christophe Colomb, semblaient n'avoir travaillé que pour amasser sur la tête de Charles-Quint la plus vaste puissance qui se fût montrée à l'Europe depuis le temps de Charlemagne. La mort de son père, Philippe le Beau, lui avait laissé en 1506 l'héritage des Pays-Bas; celle de Ferdinand, dix ans après, les royaumes d'Aragon et de Castille, avec la possession contestée du royaume des Deux-Siciles et la conquête commencée du nouveau monde. Au mois de janvier 1519, il succéda au patrimoine de la maison d'Autriche, et à la prétention héréditaire dans cette famille de s'asseoir sur le trône impérial. Cette prétention fut couronnée par le succès, et à l'âge de dix-neuf ans commencèrent pour lui les labeurs d'une vie qui devait s'user à défendre des états ainsi dispersés sur toute la face de l'Europe. Pour les défendre, il voulut les agrandir, et de là la pensée chimérique de la monarchie universelle. François Ier, avec un génie politique bien moindre que le sien, avec des qualités qui

faisaient de lui moins un homme d'état qu'un héros du moyen âge, eut pour rôle de protéger l'indépendance de l'Europe contre cette puissance gigantesque qui menaçait de l'asservir. Ils avaient affecté l'un envers l'autre, dans leur candidature à l'empire, une courtoisie qui fit bientôt place à l'inimitié la plus déclarée. Charles-Quint, sûr de l'alliance de Léon X et du roi d'Angleterre, commence la lutte (1521), qui a pour théâtre principal les plaines de la Lombardie. Après quatre années de succès divers, la journée de Pavie donne à l'empereur plus qu'il n'eût osé espérer jamais, son rival prisonnier entre ses mains. Il travaille à tirer tout ce qu'il peut de cette faveur de la fortune, et ne rend la liberté au roi de France qu'après l'avoir enchaîné par les plus onéreuses stipulations (1526). Il lui fallut cependant recommencer la guerre, et il y trouva des prospérités plus éclatantes encore. Le pape Clément VII, protecteur timide de la liberté italienne, devint son captif (1527), et il vit bientôt ce pontife et François Ier lui-même, aux conférences de Cambrai, laisser tomber l'Italie entière à ses pieds. Il ceint alors à Bologne la couronne de roi des Romains dans le plus fastueux appareil; mais il ne lui est pas donné de se reposer au sein de ses triomphes, et tout aussitôt il court en Allemagne, où la confession de foi d'Augsbourg vient d'être signée (1530), et où le protestantisme commence à menacer l'autorité de l'empereur aussi bien que celle du pape. Il ne fait rien de décisif, ni contre la réforme, ni contre l'invasion ottomane, autre danger du corps germanique auquel il avait à pourvoir sans cesse, et ne

trouve que sur mer, et devant Tunis, sa revanche contre l'islamisme (1535). Cette victoire, remportée sur les pirates barbaresques, sembla donner à Charles-Quint une étrange infatuation de lui-même : il fit entendre à l'Italie des paroles d'un orgueil insensé, et, à la veille de renouveler la guerre avec la France, il en partageait déjà les dépouilles à ses capitaines (1536). L'invasion sans succès de la Provence et de la Picardie lui montra quelle force il y avait dans le corps ramassé de la monarchie française pour résister aux coups d'une puissance aussi éparse que la sienne. La trêve de Nice, conclue en 1538, lui laissa le temps de faire rentrer dans le devoir ses armées, révoltées parce qu'il ne les payait pas (1539), et d'aller se montrer en maître irrité à la ville de Gand, qui, sous le poids accablant d'un nouvel impôt, avait retrouvé sa turbulence républicaine (1540). Des Pays-Bas, il est appelé en Espagne pour préparer sa grande et infructueuse expédition contre Alger, et au lendemain même de cet échec, il apprend que François Ier lui demande, les armes à la main, le Milanais, promis au duc d'Orléans lors du passage de l'empereur à travers la France. François Ier comptait, dans cette guerre, sur l'appui des protestants d'Allemagne, mais ils reculèrent à la vue des vaisseaux turcs, unis dans la Méditerranée aux galères françaises. Charles-Quint, profitant du mouvement de l'opinion européenne, soulevée contre son rival, entraîne Henri VIII dans son alliance (1544), envahit la Champagne, et s'avance jusqu'à treize lieues de Paris. Ce ne fut que pour signer un traité qui

ne lui donnait rien de plus que les précédents (1545), et remettre tout aussitôt la main aux affaires de l'Allemagne, plus troublée que jamais par les progrès de la réforme. L'empereur, victorieux à Mühlberg, et tenant les deux chefs des protestants captifs entre ses mains, pouvait espérer enfin de se reposer dans sa fortune. François Ier venait de mourir, et Henri II ne semblait guère promettre un rival au puissant génie qui pesait sur l'Europe depuis trente années. Mais ce génie à la fin se trouva plus faible que les événements. L'Allemagne, mécontente et comprimée, éclate par un cri de liberté auquel répondent le roi de France et sa noblesse, et pendant que les troupes de Henri II se saisissent des Trois-Évêchés, l'empereur, surpris dans Inspruck par l'électeur Maurice de Saxe, passe les Alpes en fugitif, puis signe en vaincu le traité de Passau, qui donne une place avouée au luthéranisme dans l'empire (1552). Il espère se venger de cet affront sur la France, et demande au corps germanique un armement immense pour reprendre la ville impériale de Metz. Une nouvelle humiliation l'attendait à ce siége mémorable, et il sourit tristement à sa défaite en disant que « la fortune est femme et n'aime pas les vieillards. » (1553.) Dès ce moment on voit le monarque au génie cosmopolite, qui parlait leur langue à tous les peuples de sa vaste domination, qui se multipliait pour les gouverner, et par les prodiges de son activité suffisait à toutes leurs affaires, on le voit, à cinquante-trois ans, s'affaisser sur lui-même dans le sentiment prématuré de la fatigue et de l'impuissance. La sombre

mélancolie qui a dévoré la vie de son infortunée mère est entrée dans son âme, et, au milieu des soins qu'il donne encore à la politique et à la guerre, il nourrit la pensée de se retirer du monde et de s'ensevelir vivant dans une tombe anticipée. Cependant, par la plus étrange des inconséquences, il travaille à faire passer sur la tête de son fils l'héritage entier du fardeau sous lequel il succombe, et, après qu'il a échoué dans ce dernier effort, il abdique l'une après l'autre toutes ses couronnes (1555-1556), et va s'enfermer dans un monastère d'Estramadure, laissant derrière lui l'Allemagne en proie au profond malaise d'où sortit plus tard la guerre de trente ans, les Pays-Bas agités par les symptômes précurseurs d'une révolution, la Lombardie et les Deux-Siciles exploitées par l'avarice espagnole comme les mines du Mexique et du Pérou, et la monarchie castillane atteinte au cœur par le principe de mort qui devait détruire sa puissance. Charles-Quint ne survécut que deux ans à son abdication, et mourut dans sa cinquante-neuvième année.

ISABELLE DE PORTUGAL,

IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE ET REINE D'ESPAGNE,

FILLE D'EMMANUEL, DIT LE GRAND ET LE FORTUNÉ, ROI DE PORTUGAL, ET DE MARIE DE CASTILLE, SA SECONDE FEMME.

(N° 1963.) De Creuse, d'après un tableau d'Holbein, de la galerie du Palais-Royal.

Née à Lisbonne, le 4 octobre 1503. — Mariée, le

10 janvier 1526, à Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne. — Morte le 1er mai 1536.

Isabelle de Portugal, associée à la haute fortune de Charles-Quint, n'a été mêlée en rien aux importants événements de son règne. Elle ne lui resta unie que dix ans et mourut dans la trente-quatrième année de son âge.

PERRENOT (NICOLAS),

SEIGNEUR DE GRANVELLE, CHANCELIER DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT.

(N° 1964.) Grégorius, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né à Ornans, en 1486. — Marié, le..... à Nicole de Bonvalot. — Mort le 15 août 1550.

Nicolas Perrenot était conseiller au parlement de Dole, lorsque l'empereur l'attacha à son service comme maître des requêtes de son hôtel, et l'envoya en 1521 aux conférences de Calais. Il trouva en lui un serviteur si intelligent et si zélé, qu'il ne tarda pas à lui accorder toute sa confiance, l'employa dans ses plus grandes affaires, et en 1530 le donna pour successeur à son chancelier Gattinara. Ce fut surtout en Allemagne, pour y adoucir les esprits aigris par les dissensions religieuses et y maintenir l'autorité contestée de l'empereur, que s'exercèrent les talents politiques du seigneur de Granvelle : il présida, en 1540, les diètes de Worms et de

Ratisbonne, et assista, en 1545, comme envoyé de l'empereur, à l'ouverture du concile de Trente. Il mourut à Augsbourg pendant la tenue de la diète, en 1550, à l'âge de soixante-quatre ans.

Nicolas Perrenot fut le père du cardinal de Granvelle, ministre de Philippe II, dont le nom est plus connu que le sien dans l'histoire.

ÉRASME (DIDIER),

LITTÉRATEUR.

(N° 1965.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Rotterdam, le 28 octobre 1467. — Mort le 12 juillet 1536.

ÉRASME (DIDIER),

LITTÉRATEUR.

(N° 1966.) D'après Holbein.

Érasme est dans l'histoire des temps modernes le premier exemple d'une grande destinée d'homme de lettres. Il n'eut ni les richesses ni la puissance en partage : la simplicité de ses goûts, la modération et l'indépendance de son caractère l'éloignèrent toujours des voies de la fortune. Mais cinq papes, Jules II, Léon X, Adrien VI, Clément VII et Paul III, lui prodiguèrent les marques de leur estime et de leur bienveillance; les trois plus grands monarques de son temps, Charles-

Quint, François Ier et Henri VIII rivalisèrent auprès de lui de prévenances et de caresses; tous ceux de ses contemporains qui eurent le goût des lettres, tous ceux qui se firent un nom par l'esprit ou le savoir, recherchèrent son amitié comme la plus flatteuse des distinctions, et l'on peut dire qu'il tint au milieu d'eux le sceptre de l'intelligence. Son père, par le soin pieux qu'il prit de son éducation, répara le tort de lui avoir donné une naissance illégitime. La pauvreté et le manque d'avenir, plutôt qu'une vocation réelle, jetèrent Érasme à dix-sept ans dans les engagements de la vie monastique; mais il ne resta pas longtemps dans son couvent, alla perfectionner à Paris ses études, puis, sur la foi d'une protection qui ne tint pas tout ce qu'elle lui promettait, fit un voyage de plusieurs années en Angleterre. Il passa de là en Italie, prit à Bologne le grade de docteur en théologie, et fut relevé par le pape Jules II des vœux qui l'enchaînaient à la vie religieuse (1506). Il lui eût été facile de se faire adopter par l'ingénieuse et docte Italie; sa fortune littéraire y eût été prompte et brillante, mais on lui avait fait espérer des merveilles de l'amitié du prince de Galles, devenu Henri VIII, et il retourna en Angleterre (1509). Il y fut accueilli avec un cordial empressement par Thomas Morus et par tout ce que le pays comptait de lettrés et de savants : il fit quelques leçons publiques dans les universités déjà célèbres de Cambridge et d'Oxford; mais pour la seconde fois il fut déçu dans l'attente de l'établissement tranquille et solide dont on l'avait flatté. Ce fut quelques années après son

retour d'Angleterre, que le jeune Charles d'Autriche, dont il était né le sujet et dont il avait failli être le précepteur, lui donna le titre de son conseiller avec une pension de deux cents florins. A cette époque de sa vie, Érasme allait de ville en ville, sans demeure fixe, selon que le demandaient la composition ou la publication de ses ouvrages. Ce n'est qu'en 1521 qu'on le voit s'établir à Bâle, auprès de l'imprimeur Froben, son ami, dont les presses mirent au jour l'un après l'autre les chefs-d'œuvre variés de sa plume. Les *Adages*, les *Apophthegmes*, l'*Éloge de la folie* et les *Colloques* d'Érasme, remplirent bientôt l'Europe savante, et y excitèrent une juste admiration. Érasme, dans ses ingénieuses satires, n'avait point ménagé le relâchement des mœurs cléricales et les abus qui s'étaient introduits dans la discipline ecclésiastique. Luther crut pouvoir compter sur lui dans ses hardis projets d'innovation religieuse. Mais les emportements du fougueux hérésiarque allaient mal à l'esprit mesuré et à la raison calme du philosophe, et Érasme ne tarda pas à faire tomber sur la réforme les mêmes sarcasmes dont il avait auparavant poursuivi le dérèglement des mœurs monastiques. Le pape Paul III, comme Adrien VI avant lui, songea à gagner à la cause de l'église un aussi habile défenseur. Il lui destinait de riches bénéfices et l'éminente dignité de cardinal. Érasme ne se laissa pas éblouir par de si hautes espérances. Malgré l'entraînement qui le portait vers François I[er], il avait résisté aux plus belles offres de ce monarque, et s'était acquitté noblement envers lui pendant qu'il était captif

à Madrid, en plaidant sa cause auprès de l'empereur. Il ne voulut pas plus s'enchaîner aux bienfaits du pape qu'à ceux du roi de France, et le triste déclin de sa santé rendit aisément ses yeux indifférents à l'éclat de la pourpre romaine (1535). Il mourut l'année suivante, à Bâle, avec tout le calme d'une résignation chrétienne, dans la soixante et dixième année de son âge.

LOYOLA (SAINT IGNACE DE),

FONDATEUR ET PREMIER GÉNÉRAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

FILS DE DON BERTRAND, SEIGNEUR D'OÑEZ ET DE LOYOLA, ET DE MARTINE SAËZ.

(N° 1967.) Ancien tableau[1].

Né au château de Loyola, dans la province de Guipuscoa, en 1491. — Mort le 28 juillet 1556.

Ignace de Loyola combattait dans les rangs de l'armée espagnole à Pampelune, lorsque cette ville fut assiégée par les Français, en 1521. Blessé grièvement et transporté au château de ses pères, il demanda des romans de chevalerie pour amuser les longs ennuis de sa convalescence; on lui donna des livres de piété, et, touché de la grâce, il renonça à la vie guerrière pour se vouer aux œuvres de la pénitence. La ville de Manresa, en Cata-

[1] On lit dans la partie inférieure du tableau l'inscription suivante : « Vera effigies S. Ignaty de Loyola. »
Et sous ses armes : « Dignacio De Loyola. »

logne, fut le premier théâtre de ses rigoureuses austérités, et ce fut là, dit-on, qu'au fond d'une caverne il composa ses *Exercices spirituels* (1522), ouvrage d'un ascétisme élevé, dont le reste de sa vie fut le commentaire. Il s'embarqua l'année suivante pour la Palestine, reçut en passant à Rome la bénédiction pontificale, et, arrivé à Jérusalem, trouva dans l'adoration des saints lieux un nouvel aliment à sa fervente dévotion. On le voit alors, épris d'une ardeur passionnée pour les études théologiques, qui doivent l'aider à la conquête des âmes, aller s'asseoir successivement sur les bancs des écoles, à Barcelone, dans l'université d'Alcala, et enfin dans celle de Paris (1528). Il y séjourna six années et exerça dès l'abord sur quelques-uns de ses compagnons et de ses maîtres méme, tout l'ascendant de son ardent prosélytisme. Ce fut le 15 août 1534, dans la chapelle souterraine de l'abbaye de Montmartre, qu'Ignace de Loyola, avec Pierre Favre, Laynez, Salmeron et François-Xavier, prit l'engagement solennel d'aller se remettre entre les mains de Paul III pour telle œuvre de l'apostolat qu'il plairait au père des fidèles de lui imposer. Le pape, sans soupçonner encore le grand avenir du nouvel institut, en autorisa la formation première, permit à Loyola et à ses compagnons de recevoir les ordres sacrés, et plus tard, le 27 septembre 1540, revêtit de sa souveraine approbation la règle des clercs de la compagnie de Jésus. Ignace fut élu général par ses frères et institué dans ses fonctions le jour de Pâques de l'année 1541. La compagnie naissante se répandit avec une rapidité merveil-

leuse sur tous les points de la catholicité, et, du vivant même de son fondateur, elle devint, entre les mains du chef de l'Église, un puissant instrument pour arrêter les progrès de la réforme. Les jésuites l'attaquèrent corps à corps par la prédication, par la direction des âmes, par l'enseignement de la jeunesse, en même temps que leurs missions allaient porter la lumière de l'Évangile aux contrées les plus lointaines. Ignace de Loyola acheva, en 1556, une vie usée par les fatigues et les austérités : il était âgé de soixante-cinq ans. Le pape Grégoire XV le canonisa en 1622.

PIZARRE (FRANÇOIS),

CONQUÉRANT DU PÉROU.

(N° 1968.) — Coutan, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né à Truxillo, en 1475. — Mort le 19 juin 1541.

François Pizarre, sans naissance et sans éducation, était un des aventuriers espagnols qui suivirent Balboa dans la découverte de l'isthme de Panama (1513). Il conçut dès lors la pensée de pousser vers le midi et d'y chercher dans la mer Pacifique les côtes inconnues du continent américain (1524). Il rencontra dans l'exécution de ce dessein des obstacles et des périls qui eussent rebuté une âme moins fortement trempée que la sienne. Mais il finit par en triompher, et alla, les mains pleines

d'or, demander à Charles-Quint le gouvernement du pays qu'il venait de découvrir (1528). Muni du diplôme impérial, Pizarre équipe trois petits navires, y fait monter cent quarante-quatre fantassins et trente-six cavaliers, et avec cet étrange armement s'élance à la conquête du Pérou (1531). Il profita avec une merveilleuse habileté des dissensions qui déchiraient l'empire des Incas, se saisit par trahison d'Atahualpa, et en effrayant les sujets par la condamnation et la mort de leur monarque, les fit passer, presque sans coup férir, sous le joug espagnol (1532). Plus tard, les Péruviens se soulevèrent et vinrent àssiéger leur vainqueur dans la ville de Lima, qu'il avait fondée (1535). Mais il les repoussa, et déploya dès lors contre eux sans ménagement les inexorables rigueurs de la conquête. En même temps que l'on recule d'horreur au récit des cruautés de Pizarre, on ne peut se défendre d'une admiration profonde pour ce gardien de pourceaux qui, dit-on, ne savait pas lire, et qui sut organiser si fortement son pouvoir dans l'immense contrée qu'il avait soumise et qu'il gouvernait avec une poignée d'hommes. Cependant la discorde se mit parmi les vainqueurs, et Pizarre eut à combattre son compagnon Almagro, révolté contre lui (1538). Il lui fit trancher la tête, et son autorité n'en devint que plus absolue et plus redoutable. Mais trois ans après, Almagro trouva dans son fils un vengeur, et Pizarre périt en plein jour, assassiné dans son palais, le 19 juin 1541. Il était âgé de soixante-six ans.

CORTEZ (FERNAND),

CONQUÉRANT DU MEXIQUE.

(N° 1969.)

MARQUET, d'après un tableau de la collection du château de Beauregard.

Né à Medelin, en 1485. — Mort le 2 décembre 1554.

Fernand Cortez, d'une famille noble de l'Estramadure, partit à dix-neuf ans pour chercher la fortune et la gloire dans les îles lointaines récemment données par Christophe Colomb à la monarchie espagnole (1504). Il passa quatorze ans à Saint-Domingue et à Cuba dans des emplois subalternes, mais non sans faire éclater en plus d'une rencontre les qualités héroïques auxquelles il dut plus tard des succès si prodigieux. Velasquez, gouverneur de Cuba, lui confia en 1518 dix navires pour aller reconnaître et conquérir les côtes du Mexique, qui venaient d'être découvertes par Grijalva. Cortez débarqua le 4 mars 1519 à Tabasco, brûla audacieusement ses vaisseaux pour s'interdire le retour, et, vainqueur dans trois combats de la belliqueuse république de Tlascala, s'en fit une alliée contre l'empereur du Mexique, dont elle repoussait la domination. Ce fut alors qu'il s'achemina vers Mexico, où Montezuma et ses sujets le reçurent d'abord avec l'effroi respectueux qui les faisait trembler devant leurs divinités. Un échec éprouvé par la garnison espagnole de la Vera-Cruz révéla aux

Mexicains que ces redoutables étrangers n'étaient point des dieux. Cortez a reconnu le péril, et il en triomphe à force d'audace. Montezuma, qu'il a fait prisonnier au milieu de sa capitale, lui livre les auteurs de la révolte, et ils sont brûlés vifs à la porte du palais. Vainement le jaloux Velasquez envoie-t-il des troupes pour enlever à Cortez ce qu'il a déjà acquis de puissance et de gloire : ce sont autant de recrues dont il grossit la petite armée du conquérant, et il lui fournit par là les moyens de soutenir, dans les rues de Mexico, l'effroyable combat où la domination naissante des Espagnols faillit s'ensevelir. Cortez, sorti des murs de la ville, rencontra dans la plaine d'Otumba une armée innombrable réunie pour l'écraser dans sa retraite. Ses chevaux, sa petite artillerie et l'intrépidité éprouvée de ses compagnons d'armes lui donnèrent sur les Indiens une victoire décisive (7 juillet 1520), et, rassemblant autour de lui ses fidèles alliés de Tlascala, il reprit avec eux l'œuvre interrompue de ses conquêtes. Ce fut le 13 août 1521 que Mexico, après un long siége, tomba à la merci du vainqueur, et dès lors tous les efforts des Indiens pour secouer le joug établi sur leurs têtes furent impuissants. Cortez, nommé par Charles-Quint gouverneur et capitaine général du Mexique, déploya des talents politiques égaux à ses talents guerriers, pour y fonder sur des bases solides l'autorité du roi son maître; heureux si l'excès de ses cruautés n'avait pas terni sa gloire. Cependant la cour de Madrid s'effraya de son ambition, et commença à surveiller d'un œil jaloux l'exercice de son pouvoir. Cortez repassa la

mer pour aller s'offrir lui-même à l'empereur en témoignage de sa loyauté, et il fut renvoyé au Mexique, mais avec une autorité moins étendue. Ce fut alors que son génie aventureux le conduisit dans la presqu'île de Californie (1536), nouvelle conquête qu'il donna à l'Espagne. Mais plus il accumulait ses glorieux services, plus l'envieuse surveillance des ministres de Charles-Quint l'entravait et le rebutait. Il crut encore une fois faire taire ses ennemis en allant les confondre à Madrid par sa présence; mais l'empereur lui devait trop pour n'être pas ingrat envers lui, et il ne lui montra plus que des dédains. En vain le conquérant du vaste empire du Mexique alla-t-il servir comme simple volontaire dans l'armée qui échoua sous les murs d'Alger (1541): ce dévouement chevaleresque ne trouva pas grâce devant Charles-Quint, et Fernand Cortez, comme avant lui Christophe Colomb, acheva ses jours dans le délaissement et dans l'oubli. Il mourut près de Séville, dans la soixante-neuvième année de son âge.

MAGELLAN (FERDINAND),

NAVIGATEUR.

(N° 1970.) LARIVIÈRE, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né..... — Mort en 1521.

Magellan était Portugais, mais on ignore l'époque précise et le lieu de sa naissance. Il partagea l'entraîne-

ment qu'avaient alors ses compatriotes pour la navigation, fit les campagnes des Indes sous le grand Albuquerque, et se trouva, en 1511, à la prise de Malacca. Mais les lenteurs d'un avancement difficile le rebutèrent, et, revenu en Europe, il alla offrir ses services à Charles-Quint (1517). On sait que le pape Alexandre VI avait tracé sur le globe terrestre une ligne fictive, et avait attribué tout ce qui était situé à l'orient de cette ligne aux Portugais, tout ce qui était à l'ouest à la domination espagnole. Ce partage, mal défini, faisait des îles Moluques un sujet de contestation entre les deux couronnes. Magellan prit l'engagement d'aller chercher ces îles du côté de l'ouest, c'est-à-dire en doublant la pointe méridionale du continent américain, et ce fut par cette route, jusqu'alors inconnue, que se fit le premier voyage accompli autour du monde. Le 20 septembre 1519, Magellan partit avec cinq navires et deux cent trente hommes pour cette aventureuse entreprise : il rencontra les mêmes obstacles qu'avait trouvés Christophe Colomb dans la mutinerie de ses équipages, et il fallut, pour la dompter, qu'il déployât la plus redoutable énergie (1520). Ayant enfin vaincu toutes les résistances, il entra, le 21 octobre, dans le détroit qui porte son nom, et, un mois après, se lança hardiment dans les régions inexplorées de l'Océan Pacifique (21 octobre). Ce ne fut que le 16 mars 1521 qu'il atteignit les îles Philippines. Il avait perdu deux de ses navires, et, avec ses forces diminuées, il prêta son assistance au roi de Zébu pour venger sa querelle contre un de ses voisins. Magellan trouva la mort dans cette obscure

expédition. Sébastien del Cano ramena en Europe, en doublant le cap de Bonne-Espérance, le seul navire échappé aux périls de cette longue navigation (6 septembre 1522).

VAN GEST (MARGUERITE),

MAÎTRESSE DE CHARLES-QUINT.

(N° 1971.) Tableau du temps.

Née..... — Morte en 1586.

Elle fut mère de Marguerite d'Autriche, qui épousa successivement Alexandre de Médicis, tyran de Florence, en 1535, et Octave Farnèse, duc de Parme, en 1536, et qui fut gouvernante des Pays-Bas, de 1559 à 1567.

MARIE D'AUTRICHE,

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE,

REINE DE HONGRIE ET DE BOHÊME,

TROISIÈME FILLE DE PHILIPPE LE BEAU, ARCHIDUC D'AUTRICHE, ET DE JEANNE LA FOLLE, REINE DE CASTILLE.

(N° 1972.) Ancien tableau.

Née le 17 septembre 1505.—Mariée, le 8 juin 1521, à Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, fils de Ladislas II, roi de Hongrie et de Bohême, et d'Anne de

Foix, fille de Gaston, comte de Candale. — Morte le 18 octobre 1558.

Cette princesse fut inconsolable de la perte de son mari, Louis II, roi de Hongrie, tué en 1526, à la bataille de Mohacz, et fit serment de ne jamais se remarier. Charles-Quint lui confia, en 1531, le gouvernement des Pays-Bas, et elle lui prêta une utile assistance dans les deux invasions qu'il fit en France, en 1536 et 1552. L'abdication de son frère devint pour elle le signal de la retraite (1555), et elle retourna en Espagne, où elle mourut à Burgos, un mois après Charles-Quint.

JEAN DE BAVIÈRE,

DEUXIÈME DU NOM, DUC DE SIMMEREN, COMTE DE VELDENZ ET DE SPANHEIM, JUGE DE LA CHAMBRE IMPÉRIALE DE SPIRE,

FILS DE JEAN, PREMIER DU NOM, DUC DE SIMMEREN, DE VELDENZ ET DE SPANHEIM, ET DE JEANNE DE NASSAU-SAARBRÜCK.

(N° 1973.) Tableau du temps[1].

Né le 10 mars 1486. — Marié : 1° en janvier 1501, à Béatrix, marquise de Bade et de Hochberg, comtesse de Spanheim, fille de Christophe, marquis de Bade et de Hochberg; 2° à Marie Jacobé, fille de Louis, comte d'Œttingen. — Mort le 18 mai 1557.

[1] On lit sur le tableau l'inscription suivante :
Jean, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, comte de Sphanheimb. Né le 10 mars 1486, marié : 1ment à Béatrix, marquise de Baden et Hochberg; 2ment à Marie Iacobé d'Œttingen. Mort le 18 mai 1557.

Ce prince jouissait d'un grand renom de sagesse dans l'empire. Il fut envoyé en 1551, avec le comte de Nassau, auprès du roi de France Henri II, pour invoquer l'assistance de ce monarque contre le joug oppressif de Charles-Quint. Il se réconcilia toutefois plus tard avec l'empereur, qui le plaça à la tête de la chambre impériale de Spire.

BÉATRIX,

MARQUISE DE BADE ET DE HOCHBERG, COMTESSE PALATINE DU RHIN ET DE SIMMEREN, DUCHESSE DE BAVIÈRE, COMTESSE DE SPANHEIM,

CINQUIÈME FILLE DE CHRISTOPHE, MARQUIS DE BADE ET DE HOCHBERG, ET D'ODILE, FILLE DE PHILIPPE, DIT LE JEUNE, COMTE DE CATZENELNBOGEN.

(N° 1974.) Tableau du temps[1].

Née en 1491. — Mariée, en janvier 1501, à Jean, deuxième du nom, duc de Simmeren, de Veldenz et de Spanheim, juge de la chambre impériale de Spire. — Morte le 15 avril 1535.

[1] On lit sur le tableau l'inscription suivante :

Béatrix, comtesse palatine du Rhin, duchesse de Bavière, comtesse de Sphanheimb, née marquise de Baden et Hochberg.

Mariée à Jean, comte palatin du Rhin, duc de Bavière, comte de Sphanheimb.

JEAN-FRÉDÉRIC,

SURNOMMÉ LE MAGNANIME,

ÉLECTEUR DUC DE SAXE,

FILS AÎNÉ DE JEAN, SURNOMMÉ LE CONSTANT, ÉLECTEUR ET DUC DE SAXE, ET DE SOPHIE, FILLE DE MAGNUS, DUC DE MECKLEMBOURG, SA PREMIÈRE FEMME.

(N° 1975.) CRANACH, vers 1546[1].

Né le 30 juin 1503. — Marié, le 9 mars 1527, à Sibylle, fille aînée de Jean III, dit *le Pacifique*, duc de Clèves, de Berg et de Juliers. Mort le 3 mars 1554.

Jean-Frédéric fut le dernier électeur de Saxe de la branche Ernestine. Il avait succédé à son père et à son oncle dans le poste périlleux de chef du luthéranisme en Allemagne (1532). Mis au ban de l'empire par Charles-Quint, il déploya hardiment le drapeau de la réforme contre l'empereur, et avec son allié fidèle, le landgrave de Hesse, fut vaincu et fait prisonnier à la bataille de Mühlberg, en 1547. Un tribunal présidé par le duc d'Albe le condamna à mort, et la dignité électorale fut transférée à son cousin Maurice de Saxe. Il lui fallut, après cinq ans de captivité, souscrire à cet arrêt de spoliation, contre lequel il protesta vainement après la mort de Maurice (1553). Tout ce qu'il put obtenir pour sa famille fut la possession de quelques seigneuries dé-

[1] On lit dans la partie supérieure du tableau l'inscription suivante : Friderich III churf vnd herzog zu Sachssen.

tachées et la réversibilité du titre électoral, au cas d'extinction de la branche qui avait usurpé ses droits. Jean-Frédéric mourut au moment même où il venait de signer cette convention. Les historiens protestants sont unanimes dans les louanges qu'ils donnent aux vertus de ce prince.

SIBYLLE DE CLÈVES.

ÉLECTRICE DE SAXE,

ET SON FILS JEAN-FRÉDÉRIC, À L'ÂGE DE QUATRE OU CINQ ANS.

(N° 1976.) D'après Cranach.

1° SIBYLLE DE CLÈVES,

FILLE AÎNÉE DE JEAN III, DIT LE PACIFIQUE, DUC DE CLÈVES, ET DE MARIE, DUCHESSE DE JULIERS ET DE BERG.

Née en 1512. — Mariée, le 9 mars 1527, à Jean-Frédéric, dit *le Magnanime*, électeur et duc de Saxe. — Morte le 21 février 1554.

2° JEAN-FRÉDÉRIC,

DEUXIÈME DU NOM,

DUC DE SAXE-GOTHA.

Né le 8 janvier 1529. — Marié : 1° le 26 mai 1555, à Agnès de Hesse-Cassel, veuve de Maurice, électeur et duc de Saxe; 2° le 12 juin 1558, à Élisabeth de Bavière, fille de Frédéric II, dit *le Pieux*, électeur palatin, et de

Marie de Brandebourg-Anspach. — Mort à Neustadt, en Autriche, le 9 mai 1595.

Ce prince, quoique à peine héritier de quelques faibles débris de la puissance de ses pères, n'en fut pas moins ardent à défendre les intérêts du luthéranisme en Allemagne. Son cousin, l'électeur Auguste, fut chargé par Maximilien II d'exécuter contre lui la sentence qui l'avait mis au ban de l'empire. Jean-Frédéric fut pris dans son château de Grimmenstein et conduit à Neustadt, dans les états autrichiens, où il subit une captivité de vingt-huit années. Il y mourut à l'âge de soixante-six ans.

HENRI VIII,

ROI D'ANGLETERRE ET D'IRLANDE,

SECOND FILS DE HENRI VII, ROI D'ANGLETERRE, ET D'ÉLISABETH D'YORK.

(N° 1977.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Greenwich, le 28 juin 1492. — Marié : 1° le 3 juin 1509, à Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille; 2° le 14 novembre 1532, à Anne de Boleyn; 3° le 28 mai 1536, à Jeanne Seymour; 4° le 6 janvier 1540, à Anne de Clèves, fille de Jean III, duc de Clèves, et de Marie de Juliers; 5° le 8 août 1540, à Catherine Howard; 6° le 12 juillet 1543, à Catherine Parr. — Mort le 28 janvier 1547.

Henri VIII, le second des princes de la maison de Tudor, monta sur le trône d'Angleterre le 22 avril 1509. Fiancé dès l'année 1502 à Catherine d'Aragon, veuve de son frère Arthur, prince de Galles, il célébra son mariage avec elle presque au lendemain de son avénement. Le génie de Henri VIII contrastait en tout avec celui de son père; au lieu d'un monarque dont la politique circonspecte ne songeait qu'à s'affermir, et qui faisait de ses trésors, amassés par tous les moyens, le plus solide fondement de sa puissance, on vit un prince fastueux, prodigue, insatiable de plaisirs, aimant les fêtes, les arts, la guerre, tout ce qui pouvait donner des jouissances à son orgueil et de l'éclat à sa couronne. Jules II n'eut pas de peine à le faire entrer dans la ligue de Cambrai contre Venise (1509), et dans celle qu'il forma bientôt après contre la France (1511). Henri VIII ne se flattait de rien moins que de rendre à l'Angleterre les deux grands fiefs de Normandie et d'Aquitaine; mais la facile victoire de Guinegate (1513) n'eut pas pour lui d'aussi magnifiques résultats, et l'année suivante il conclut la paix avec Louis XII en lui donnant sa sœur en mariage (1514). Bientôt éclata la grande querelle de François Ier, vainqueur à Marignan, et de Charles-Quint, couronné empereur. Henri VIII, placé entre les deux rivaux, exprimait l'orgueilleux sentiment qu'il avait de sa situation en disant: *Qui je défends est maître.* Mais François Ier, dans son ordinaire imprudence, ne songea qu'à lutter de faste et de courtoisie avec le monarque anglais à la célèbre entrevue du Camp du drap d'or (1520), tandis

que l'empereur flattait la vanité de Henri en l'allant visiter à Londres, et éblouissait le cardinal Wolsey, son ministre, des promesses les plus magnifiques. Aussi, lorsque la guerre fut déclarée entre la France et la maison d'Autriche, Charles-Quint trouva un allié dans le roi d'Angleterre. La bataille de Pavie devint pour Henri VIII le signal d'une nouvelle politique : il voulut faire contre-poids à la prépondérance impériale en Europe, négocia pour l'indépendance de l'Italie avec le pape Clément VII et la régente de France, Louise de Savoie, et écrivit enfin à l'empereur une lettre par laquelle il réclamait noblement auprès de lui la liberté de François Ier (1526). C'était le temps même où Henri entamait avec Clément VII une autre négociation de la plus triste importance. Dominé par ses passions fougueuses, il n'était pas resté longtemps fidèle à la vertueuse Catherine d'Aragon, et était impatient de rompre le lien qui l'attachait à elle, pour couronner reine d'Angleterre sa maîtresse, Anne Boleyn. Clément VII, ballotté entre les sommations pressantes du roi d'Angleterre et les craintes que lui inspirait l'empereur, neveu de la reine Catherine, essaya vainement de traîner l'affaire en longueur en l'évoquant à Rome (1529). Henri VIII, qui avait enfin trouvé des bornes à la servile complaisance de son ministre Wolsey, le disgracia, rencontra un plus docile instrument dans Cranmer, archevêque de Cantorbéry, fit prononcer par lui son divorce avec Catherine, épousa publiquement Anne de Boleyn (1532), et, menacé d'abord, puis frappé d'excommunication, finit par abolir l'autorité du pape et se

proclamer chef suprême de l'Église en Angleterre. Mais en même temps qu'il jetait ainsi ses peuples dans le schisme, il déployait toutes les rigueurs de son pouvoir pour les arrêter sur la pente de l'hérésie, et il se montrait fidèle au souvenir de son duel théologique avec Luther[1] en faisant brûler les luthériens de son royaume. L'histoire n'offre peut-être pas d'exemple d'une tyrannie plus bizarre et plus violente que celle de Henri VIII pendant les douze dernières années de son règne : il fit voir à quels excès peuvent s'emporter les passions humaines, lorsqu'a été rompue la digue de l'autorité spirituelle, qui seule peut les retenir. Deux de ses femmes, Anne Boleyn (1536) et Catherine Howard (1542), envoyées à l'échafaud, et une troisième près de les y suivre; les libertés les plus vieilles et les plus respectées de la Grande-Bretagne foulées aux pieds avec un brutal étalage de despotisme; des lois que l'on appela *statuts de sang*, portées également contre les zélateurs de l'ancienne foi et les partisans des nouvelles erreurs; les biens des communautés religieuses livrés au pillage et jetés dans le gouffre de son insatiable cupidité sans le combler; et, parmi cet amas d'horreurs, l'insultante prétention de faire bénir sa justice et sa clémence : voilà quels furent les caprices tyranniques de ce prince, qui a trouvé ses peuples trop indulgents envers sa mémoire, parce qu'il flatta quelques-unes de leurs passions. Il fut le premier des

[1] Henri VIII avait publié, en 1521, un traité *sur les sept sacrements*, dans lequel il attaquait les erreurs de Luther, et qui lui fit décerner par le pape Léon X le titre de *défenseur de la foi*.

monarques anglais qui porta le titre de roi d'Irlande : un acte du parlement le lui déféra en 1542. Henri VIII, vers la fin de son règne, se laissa aller encore une fois aux séductions de l'alliance impériale et au rêve du démembrement de la France. Il descendit sur les côtes de l'Artois en 1544, et s'empara de Boulogne, pendant que Charles-Quint envahissait la Champagne. Mais son corps appesanti se refusait désormais au métier de la guerre, et lorsque l'empereur eut signé le traité de Crépy, il se hâta de faire la paix à son tour (7 juin 1546). Il mourut six mois après, dans la cinquante-cinquième année de son âge.

ANNE DE CLÈVES,

REINE D'ANGLETERRE,

FILLE DE JEAN III, DUC DE CLÈVES, ET MARIE DE JULIERS.

(N° 1978.) J. Richomme, 1841, d'après Holbein.

Née le 22 septembre 1515. — Mariée, le 6 janvier 1540, à Henri VIII, roi d'Angleterre. — Morte le 24 juillet 1557.

Anne de Clèves fut la quatrième épouse de Henri VIII. Ce monarque, aussi capricieux qu'absolu, ne tarda pas à se dégoûter d'une femme sans esprit et sans grâce, sur laquelle les assurances de son ministre, Thomas Cromwell, et un portrait flatté d'Holbein l'avaient abusé.

Cromwell fut déclaré coupable de haute trahison, et Anne répudiée par acte du parlement, six mois après son mariage (12 juillet 1540). Elle reçut le titre de sœur adoptive du roi, avec une pension de trois mille livres sterling, et, après quelque temps de séjour en Angleterre, alla mourir à la cour de son frère, Guillaume, duc de Gueldres et de Clèves.

POLE (REGINALD),

CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY,

FILS DE RICHARD POLE ET DE MARGUERITE, COMTESSE DE SALISBURY, FILLE DE GEORGES, DUC DE CLARENCE.

(N° 1979.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Stowerton-Castle (Staffordshire), au mois de mars 1500. — Mort au mois de novembre 1558.

Reginald Pole descendait à la fois par son père et par sa mère de la maison d'York, qui avait disputé si longtemps à celle de Lancastre le trône d'Angleterre. Destiné à l'Église dès ses jeunes années, il étudia d'abord à l'université d'Oxford, puis à celle de Padoue, et forma de savantes liaisons avec le Bembo, Sadolet et d'autres lettrés dont s'honorait alors l'Italie. Il était retourné en Angleterre et y vivait dans la retraite, lorsque Henri VIII, en annonçant le projet de se séparer de Catherine d'Aragon, commença à troubler les consciences du clergé de son

royaume. Reginald Pole, en se retirant à Paris (1529), crut échapper au péril d'être mêlé dans cette grave affaire; mais Henri VIII le rappela, et, jaloux de se procurer à tout prix son assentiment, alla, pour l'obtenir, jusqu'à lever sur lui le poignard. Heureux de pouvoir encore une fois quitter l'Angleterre, Pole reprit la route de l'Italie, et ce fut à Padoue qu'il reçut et repoussa la sommation que lui fit Henri VIII de reconnaître sa suprématie religieuse. Son refus le priva de tous ses bénéfices dans sa patrie : le pape Paul III l'en dédommagea (1536) en le revêtant de la pourpre romaine. Ce fut alors que l'implacable Henri envoya successivement à l'échafaud et la mère et le frère aîné du cardinal Pole (1541), et l'entoura lui-même d'assassins, contre lequel le pape le protégea en lui donnant une garde. Telle était la vénération dont jouissaient à Rome la science et les vertus du cardinal Pole, que le conclave assemblé voulut le donner pour successeur à Paul III. Son humilité seule l'empêcha de ceindre la tiare (1550). Trois ans après, les événements ouvrirent à son zèle apostolique une grande carrière. Édouard VI, qui avait précipité l'Angleterre du schisme dans l'hérésie, venait de mourir, et sa sœur Marie était montée sur le trône avec la ferme résolution de restaurer dans son royaume la religion catholique. Le cardinal Pole partit, comme légat du pape Jules III, pour coopérer à cette œuvre si importante et si difficile. Arrivé à Londres (novembre 1554), ce fut lui qui réconcilia solennellement les deux chambres du parlement avec l'Église romaine, et peu après il fut intronisé dans le siége

primatial de Cantorbéry. Mais pendant que la reine Marie, emportée par l'ardeur de son zèle et par les suggestions violentes du chancelier Gardiner, déployait contre l'hérésie tout l'appareil des supplices, Pole employait toute son autorité à adoucir la rigueur des persécutions, en préservait au moins son diocèse, et s'efforçait de faire triompher par la persuasion la vérité dans les consciences. Par une singulière coïncidence, le lendemain du jour où s'acheva le règne de Marie, le cardinal Pole fut enlevé à l'Angleterre.

FISHER (JEAN),

CARDINAL, ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

(N° 1980.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Beverley, en 1453 ou 1455. — Mort le 22 juin 1535.

FISHER (JEAN),

CARDINAL, ÉVÊQUE DE ROCHESTER.

(N° 1981.) ....

Fisher, un des plus savants docteurs de l'université de Cambridge, fut choisi pour confesseur par la comtesse de Richmond, mère de Henri VII, et mis ainsi sur la route des honneurs ecclésiastiques. Il n'usa toutefois de son crédit que dans l'intérêt de la religion et des lettres, et la fondation du célèbre collége du Christ, à

Oxford, fut due à son influence. Henri VII, en 1504, lui donna l'évêché de Rochester, et plus tard d'autres siéges, supérieurs par l'importance et par la richesse, lui furent offerts, mais il les refusa toujours. Fisher fut aimé et respecté de Henri VIII jusqu'au moment où les passions indomptables de ce monarque commencèrent à troubler l'église d'Angleterre. Le docte et pieux évêque de Rochester refusa de donner son adhésion au divorce du roi avec Catherine d'Aragon. Il en fut puni par la confiscation de ses biens et la perte de sa liberté. Elle lui fut rendue moyennant une forte amende, et le vieil athlète de la foi, au milieu des luttes théologiques qu'il continuait à soutenir contre le luthéranisme, attendit le jour auquel Henri VIII vint lui demander le serment de suprématie (1534). Il le refusa, et fut conduit à la Tour de Londres, où l'on ne rougit pas de prodiguer à son grand âge les plus durs traitements. Le pape Paul III, pour récompenser sa constance héroïque, le nomma cardinal. Mais il ne fit par là qu'allumer davantage l'implacable ressentiment de Henri VIII. Fisher fut jugé et exécuté un mois avant Thomas Morus.

WARHAM (GUILLAUME),

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

(N° 1982.) LUGARDON, d'après un tableau d'Holbein de la galerie du Musée royal[1].

Né en 1458. — Mort en 1532.

Warham était un des plus savants docteurs d'Oxford et un des littérateurs les plus éminents de l'Angleterre. Henri VII, lorsqu'il eut à défendre son autorité contre les prétentions de Perkin Warbeck, le faux duc d'York, confia à Warham une mission importante et délicate auprès de la duchesse de Bourgogne, veuve de Charles le Téméraire, et à son retour, en 1502, le nomma évêque de Londres. Deux ans après il le promut aux fonctions de lord chancelier, en même temps qu'au siége de Cantorbéry. A l'avénement de Henri VIII, Warham céda au cardinal Wolsey les sceaux du royaume et la haute influence dont il avait joui sous le règne précédent. Il n'en resta pas moins un des personnages de l'État les plus considérables, et le crédit dont il jouissait dans le monde savant, l'amitié d'Érasme, qui valait alors celle des rois, enfin la généreuse prodigalité de ses aumônes, rehaussaient en lui la dignité du siége primatial d'Angleterre. Sa conduite offrit un mélange habile de fermeté et de prudence, lorsque Henri VIII fit gronder les pre-

[1] On lit sur le tableau original l'inscription suivante : Anno. Dm. MDxxvij. Ætatis sue lxx.

mières menaces du schisme sur la Grande-Bretagne; et s'il fit à la royauté des concessions peut-être excessives, il ne trahit cependant aucun des intérêts essentiels de l'Église. Sa dextérité allait se trouver en défaut devant la force des circonstances, lorsque la mort vint le soustraire aux embarras d'une situation aussi difficile et aussi périlleuse. Il était âgé de soixante et quatorze ans.

MORUS (THOMAS),

LORD CHANCELIER D'ANGLETERRE,

FILS DE SIR JOHN MORE, L'UN DES JUGES DU BANC DU ROI.

(N° 1983.) Ancienne collection de la Sorbonne.

Né à Londres, en 1480. — Mort le 6 juillet 1535.

Sir Thomas More, plus connu sous le nom savant de Thomas Morus, fut un de ces esprits qui, dans la liberté de leurs spéculations philosophiques, devancèrent la réforme du XVIe siècle, mais, dès qu'elle eut fait explosion, reculèrent devant ses nouveautés dangereuses. Il avait fait à Oxford les études les plus brillantes, et au sortir des écoles il suivit dans la carrière du barreau les traces de son père : il s'y distingua de telle sorte, que ses concitoyens l'envoyèrent siéger au parlement, et sa jeune et libre éloquence eut l'honneur de faire rejeter un bill de subsides que l'avarice de Henri VII voulait ajouter aux charges dont il accablait la nation anglaise. A l'avénement de Henri VIII, en 1509, la renommée littéraire de

Thomas Morus, les grâces de son esprit et l'enjouement de son caractère le signalèrent à ce prince, qui l'admit dans sa familiarité la plus intime, le fit entrer au conseil privé et lui donna la charge de trésorier de l'Échiquier. Il lui confia en même temps plusieurs missions importantes, et l'envoya en 1528 aux conférences de Cambrai, où se débattaient les grands intérêts de la paix européenne. Lorsque, l'année suivante, l'impérieux monarque eut brisé dans le cardinal Wolsey l'indocile instrument de ses fantaisies tyranniques, il crut pouvoir donner plus de confiance à Morus et le créa lord chancelier d'Angleterre. Il s'était trompé, et avait pris le caractère aimable et facile du philosophe pour la condescendance servile du courtisan. Cependant rien n'égala l'assiduité laborieuse, l'intégrité et le désintéressement du lord chancelier dans l'accomplissement de ses hautes fonctions, et Henri VIII semblait d'accord avec tout le royaume pour rendre hommage à ses services et à ses vertus. Mais le jour ne tarda pas à venir où Thomas Morus, qui voyait le schisme approcher, ne se crut plus permis de demeurer chef de la justice en Angleterre. Il se démit de son office en 1532, et se retira dans sa petite maison de Chelsea, au sein de l'étude et de la prière. L'ombrageuse tyrannie de Henri VIII alla bientôt l'y chercher. Il exigea de lui de donner à l'Angleterre l'exemple de la soumission religieuse; et, sur son refus de prêter le serment de suprématie, il le fit arrêter et conduire à la Tour de Londres (avril 1534). Là, toutes les séductions, toutes les menaces, échouèrent contre l'inébran-

lable attachement de Morus à la foi catholique, et le roi comprit qu'il ne pouvait avoir raison de lui que sur l'échafaud. Le calme de Morus fut inaltérable devant les juges, et il conserva la gaieté ordinaire de son esprit jusque dans la redoutable solennité du martyre. Il fut décapité sur la plate-forme de la Tour, le 6 juillet 1535, à l'âge de cinquante-cinq ans. Thomas Morus a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, dont le plus connu est son *Utopie*, sorte de roman de politique et de philosophie, où à quelques vérités neuves et hardies se trouve mêlée une foule de rêves et d'erreurs.

KRATZER (NICOLAS),

ASTRONOME DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE.

(N° 1984.) D'après un tableau d'Holbein de la galerie du Musée royal.

Né en Bavière. — Vivait en 1528.

MADELEINE DE FRANCE,

REINE D'ÉCOSSE,

FILLE DE FRANÇOIS Ier ET DE CLAUDE DE FRANCE.

(N° 1985.) ....

Née à Saint-Germain-en-Laye, le 10 août 1520. — Mariée, le 1er janvier 1537, à Jacques V, roi d'Écosse. — Morte à Édimbourg, le 2 juillet 1537.

Cette princesse, malgré son jeune âge et sa frêle santé, fut accordée par François Ier aux instances réitérées de Jacques V, roi d'Écosse, qui était venu à Lyon demander sa main (1536). Le mariage fut célébré le 1er janvier de l'année suivante, dans l'église de Notre-Dame de Paris. La jeune reine d'Écosse succomba promptement aux langueurs de la maladie dont elle portait le germe en son sein et à l'âpreté du climat sous lequel elle était allée vivre. Elle n'avait pas vécu dix-sept ans.

MARIE DE LORRAINE,

REINE D'ÉCOSSE,

FILLE AÎNÉE DE CLAUDE DE LORRAINE, DUC DE GUISE, ET D'ANTOINETTE DE BOURBON.

(N° 1986.)

POISSON, 1840, d'après un portrait de l'ancienne collection de mademoiselle de Montpensier au château d'Eu.

Née le 22 novembre 1515. — Mariée : 1° le 4 août 1534, à Louis d'Orléans, deuxième du nom, duc de Longueville; 2° en 1538, à Jacques V, roi d'Écosse. — Morte le 10 juin 1560.

On lit dans Brantôme : « Le roi Jacques V, après qu'il fut veuf de madame Magdeleine, fille de France, demanda au roy François quelque honneste et vertueuse princesse de son royaume pour se remarier, ne désirant rien tant que de continuer l'alliance de la France. Le roy

François, ne sachant mieux choisir pour contenter ce bon prince, lui donna la fille de M. de Guise, veufve pour lors de M. de Longueville. » (1538.) A la mort de Jacques V, en 1542, Marie de Lorraine devint régente d'Écosse au nom de sa fille, la célèbre et infortunée Marie-Stuart. Dominée par l'ascendant de ses frères, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, elle entreprit de résister violemment à l'esprit de ses peuples qui les poussait vers la réforme, et s'engagea dans une lutte où la France ne lui prêta que d'impuissants secours (1559). Elle tomba malade l'année suivante, au milieu même de cette guerre soutenue à la fois contre ses sujets et contre la reine Élisabeth, et mourut au château d'Édimbourg, à l'âge de quarante-cinq ans.

CHRISTIAN II,

ROI DE DANEMARCK, DE NORWÉGE ET DE SUÈDE,

FILS DE JEAN Ier, ROI DE DANEMARCK, DE NORWÉGE ET DE SUÈDE, ET DE CHRISTINE DE SAXE.

(N° 1987.) RICHOMME, d'après Holbein.

Né à Copenhague, le 2 juillet 1481. — Marié, le 12 août 1515, à Élisabeth d'Autriche, fille de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle. — Mort le 24 janvier 1559.

Christian gouverna la Norwége comme vice-roi, du vivant de son père (1507-1513), et, lorsqu'il lui succéda, l'impétueuse violence de son caractère dut an-

noncer à ses peuples un règne plein d'orages. Il avait cru affermir son trône par son mariage avec Élisabeth d'Autriche, sœur de Charles-Quint (1515) : à l'arrivée d'un légat du pape Léon X dans ses états, en 1516, il voulut faire de ce prélat l'instrument de ses desseins ambitieux sur la Suède. L'archevêque d'Upsal, Trolle, secondait ses projets, mais l'administrateur Stenon Sture défendit courageusement l'indépendance de sa patrie, et ne céda qu'en mourant à la supériorité des forces danoises (1520). Fier de porter les trois couronnes du nord, Christian ne mit plus de bornes à son despotisme, et ses cruautés soulevèrent en même temps contre lui la Suède qu'il venait de conquérir, et ses états héréditaires de Danemarck (1522). Il soutint pendant un an la lutte contre ses sujets révoltés, et finit par être contraint de se réfugier en Hollande (1523). Huit ans après, Christian descendit en Norwége, reçut la soumission des états de ce royaume et remporta en Suède quelques avantages qui semblaient lui promettre de reconquérir le trône, où son oncle, le roi Frédéric, l'avait remplacé. Mais les Danois, obstinés à repousser sa domination, assiégèrent et détruisirent sa flotte, et le forcèrent à capituler dans la ville d'Opslo (1531). Christian, prisonnier de Frédéric, fut enfermé au château de Soenderbourg, dans l'île d'Alsen, et y acheva ses jours. Il mourut à l'âge de soixante et dix-huit ans.

GUSTAVE Ier (GUSTAVE WASA),

ROI DE SUÈDE,

SECOND FILS D'ÉRIC JOHANSSON WASA, SÉNATEUR DE SUÈDE, ET DE CÉCILE CARLSSON D'ÉKA.

(N° 1988.) Mademoiselle REVEST, d'après un tableau de la collection du Palais-Royal.

Né le 12 mai 1490. — Marié : 1° le 24 décembre 1531, à Catherine de Saxe-Lawembourg; 2° le 10 octobre 1536, à Marguerite Lejonhufvud; 3° le 22 août 1552, à Catherine Olofson Stenbock. — Mort le 29 septembre 1560.

GUSTAVE Ier (GUSTAVE WASA),

ROI DE SUÈDE.

N° 1989.) ....

Gustave Wasa était un des otages qui furent livrés en 1518 par l'administrateur de Suède, Stenon Sture, à Christian II, et dont le perfide monarque fit ses prisonniers. Gustave parvint à s'échapper, et se réfugia à Lubeck. Il y trouva un navire pour le transporter sur les côtes de sa patrie, et ne tarda pas à apprendre qu'Éric Wasa, son père, avait été une des nobles victimes dont la tyrannie ombrageuse de Christian avait fait tomber

les têtes (1520). Il alla se cacher alors, sous l'habit d'un ouvrier, dans les mines de la Dalécarlie, et y attendit l'occasion de lever l'étendard de l'indépendance. Les cruautés de Christian la lui fournirent bientôt, et lorsqu'il se fut fait connaître aux Dalécarliens et les eut appelés aux armes pour la délivrance de la Suède, sa marche fut facile et triomphante jusque sous les murs de Stockholm. Il avait été proclamé à Væsteras administrateur du royaume. Les états, rassemblés à Stregnesz, lui décernèrent le titre de roi (1523), et, peu de mois après, il fit reconnaître ce titre dans la capitale. Gustave, qui avait trouvé le clergé suédois contraire à son élévation, résolut d'imiter l'exemple des princes allemands, qui, en adhérant à la réforme religieuse de Luther, avaient agrandi leur richesse et leur puissance. Par suite du recès de Væsteras, en 1527, le luthéranisme devint la religion de la Suède, et les biens du clergé confisqués aidèrent à relever le crédit de l'état et à fortifier le pouvoir du monarque. Ce pouvoir était assez fermement établi en 1540 pour que Gustave, par la voix des états assemblés, le fît déclarer héréditaire dans sa maison. Il fut le premier roi qui fit connaître et respecter la Suède à l'Europe; les confédérés de Smalkalde invoquèrent sa protection, et François Ier rechercha son alliance. L'historien Vertot a dit fort justement de lui « qu'il régna avec une autorité aussi absolue que s'il fût né sur le trône; qu'il disposa à son gré de la religion, des lois et des biens de ses sujets, et cependant mourut adoré du peuple et révéré par la noblesse. » Vers la fin de sa

vie, se sentant trop affaibli pour continuer à porter la couronne, Gustave abdiqua solennellement en faveur de son fils Éric, au sein des états assemblés.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (PHILIPPE DE),

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM,

QUATRIÈME FILS DE JACQUES DE VILLIERS, SEIGNEUR DE L'ISLE-ADAM, ET DE JEANNE DE NÉELLE.

(N° 1990.) SAINT-ÈVRE, d'après un portrait de la collection du château de Beauregard.

Né à Beauvais, vers 1464. — Mort le 22 août 1534.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (PHILIPPE DE),

GRAND MAÎTRE DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN-DE-JÉRUSALEM.

(N° 1991.)

Nous avons réuni ailleurs[1] les traits principaux de la vie de cet illustre grand maître. Ce fut le mérite de Villiers de l'Isle-Adam qui le désigna au choix du chapitre de l'ordre de Saint-Jean pour en devenir le chef, à la veille du siége dont la ville de Rhodes était menacée par Soliman. Il justifia ce choix par ses qualités héroïques, et Villiers de l'Isle-Adam vaincu n'excita pas moins d'ad-

[1] Tome VI, Ire partie. p. 180.

miration en Europe que ne l'avait fait Pierre d'Aubusson victorieux (1422). Ce fut lui qui, en 1530, établit les chevaliers de Saint-Jean sur le rocher de Malte, que leur avait donné l'empereur Charles-Quint. Il mourut quatre ans après, à l'âge de soixante et dix ans.

MULEY-HAÇAN,

ROI DE TUNIS,

FILS DE MULEY-MOHAMMED.

(N° 1992.) Tableau du temps.

Muley-Haçan devint roi de Tunis par la mort de son père en 1533. Ses cruautés soulevèrent bientôt contre lui ses sujets, qui ouvrirent leurs portes au célèbre pirate Kheïr-Ed-Dîn Barberousse. Muley-Haçan, réfugié auprès de Charles-Quint, obtint de ce monarque de faire un grand effort pour le remettre en possession de ses états. L'empereur, en effet, arma une flotte de quatre cents voiles, chargée de trente mille combattants (1535), emporta d'assaut le fort de la Goulette, et rétablit dans Tunis Muley-Haçan, qui lui céda plusieurs de ses places et se reconnut son tributaire. Mais cette suzeraineté d'un prince chrétien irrita contre lui le fanatisme des Arabes, et il fut forcé de s'embarquer en 1543 pour aller demander à Charles-Quint de nouveaux secours. Il ne put les obtenir, ramassa à grande peine quelques aventuriers dans le royaume des Deux-Siciles, et tenta, à leur tête, d'arracher le pouvoir à son fils, qui

l'avait usurpé. Muley-Haçan échoua dans cette entreprise, fut fait prisonnier, et eut les yeux crevés par l'ordre du vainqueur. Rendu quelque temps après à la liberté, il émut par ses infortunes la pitié de Charles-Quint, qui lui promit encore une fois son assistance. Mais cette promesse demeura sans effet, et Muley-Haçan alla finir ses jours en Italie, sans que l'on sache ni le lieu ni la date précise de sa mort.

SÉLIM Ier,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

DEUXIÈME FILS DE BAJAZET II.

(N° 1993.) ....

Né en 1467. — Mort le 22 septembre 1520.

Sélim Ier, monté sur le trône par l'abdication forcée de son père, s'y affermit par la mort de ses deux frères Ahmed et Korkud. Son règne de huit années fut rempli des guerres qu'il fit au schah de Perse et au sultan d'Égypte. Il remporta sur le premier quelques avantages, et lui enleva plusieurs de ses places (1514-1516); mais ses coups contre l'Égypte furent plus décisifs et plus terribles. Il gagna trois grandes batailles, l'une près d'Alep (24 août 1516), les deux autres sous les murs du Caire (1517); ajouta à la mort des deux princes qu'il avait dépossédés celle de trente mille mamelouks, qu'il fit im-

pitoyablement égorger sur les bords du Nil, et réunit ainsi l'Égypte à l'empire ottoman. Dans l'essor de ses desseins ambitieux, il voulait conquérir la Perse tout entière, et de là reprendre contre la chrétienté les agressions des sultans ses prédécesseurs; mais la mort le frappa auprès d'Andrinople, dans l'endroit même où il avait livré bataille à son père. Il était âgé de cinquante-trois ans.

SOLIMAN Ier,

DIT LE GRAND ET LE MAGNIFIQUE,

SULTAN DES TURCS OTTOMANS,

FILS UNIQUE DE SÉLIM Ier.

(N° 1994.) ....

Né en 1490. — Mort le 14 septembre 1566.

Soliman ferme glorieusement la liste de ces premiers sultans qui donnèrent à l'empire turc toute sa grandeur. Elle atteignit avec lui son apogée, et ne fit plus dès lors que décroître. Dès la première année de son règne, Soliman avait enlevé Belgrade et d'autres places aux Hongrois (1521); en 1522, plus heureux que Mahomet II, il avait pris l'île de Rhodes sur les chevaliers de Saint-Jean; en 1526, il avait gagné la célèbre bataille de Mohacz, était entré dans Bude et avait établi sur le trône de Hongrie Jean Zapolski, son vassal et son tributaire;

enfin en 1529, à la tête de cent vingt mille hommes, il s'avança jusque sous les murs de Vienne. Là s'arrêta sa fortune : celle de l'empire ottoman devait s'y arrêter toujours. Pendant qu'il menaçait ainsi par terre les états de Charles-Quint, il ne l'inquiétait pas moins avec sa puissante marine, et ce n'était pas trop du génie d'André Doria et de l'assistance de Venise pour tenir tête aux flottes ottomanes commandées par Kheïr-Ed-Dîn Barberousse. Ce célèbre pirate rangea successivement Alger et Tunis sous la suzeraineté de Soliman, en même temps que les Vénitiens étaient forcés d'abandonner aux Turcs leurs dernières possessions dans la Morée et dans l'Archipel. Cependant l'empire ottoman ne s'agrandissait guère moins sur les musulmans que sur les chrétiens eux-mêmes : de 1523 à 1550 Soliman dirigea contre la Perse plusieurs expéditions dans lesquelles il lui enleva Van, Tauris, Bagdad, le Chirvan et la Géorgie. La longue suite de ses prospérités ne fut guère interrompue que par l'échec qu'il essuya devant Malte en 1565 : tout l'effort de sa puissance vint échouer contre l'héroïque résolution de Jean de la Valette et de ses chevaliers. Soliman commença dans l'année 1566 sa treizième campagne contre la Hongrie ; il avait dans les années précédentes incorporé la plus grande partie de ce royaume à son vaste empire : il ne lui fut pas donné d'en achever la conquête. Il mourut sous les murs de la petite ville de Szigeth, à l'âge de soixante et seize ans. Soliman fut le premier des sultans qui introduisit l'empire turc dans la politique européenne. Il conclut des traités d'al-

liance avec François Ier, Charles-Quint, la Pologne et la république de Venise. Les historiens turcs admirent en lui le législateur aussi bien que le conquérant, et célèbrent sa justice et son savoir autant que sa bravoure.

SUPPLÉMENT.

La plus grande partie de ce volume était imprimée lorsque nous avons eu connaissance de sept portraits représentant des personnages du XIVe et du XVe siècle qui viennent d'être ajoutés à la grande collection du palais de Versailles. Il en est résulté pour nous la nécessité de placer ici dans un supplément les notices relatives à ces portraits.

SUPPLÉMENT.

MARGUERITE DE FLANDRE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE[1].

....

MARGUERITE DE BAVIÈRE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE[2].

....

PHILIPPE III, DIT LE BON,

DUC DE BOURGOGNE[3].

....

Fête donnée en 1456 par Philippe le Bon à Louis, dauphin de France, fils du roi Charles VII, lors de son séjour dans les Pays-Bas.

[1] Ce titre eût dû être placé à la page 113, et porter le nº 1759.
[2] Ce titre eût dû être placé à la page 132, et porter le nº 1778.
[3] Ce titre eût dû être placé à la page 153, et porter le nº 1796.

ISABELLE DE PORTUGAL,

DUCHESSE DE BOURGOGNE[1].

....

MÉDICIS (COSME DE)

SURNOMMÉ LE PÈRE DE LA PATRIE, GONFALONIER DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE,

FILS DE JEAN MÉDICIS ET DE PICARDA BUERI[2].

Henri Delaborde, d'après le Pontormo.

Né le 27 septembre 1389. — Marié, vers 1415, à Contessina Bardi. — Mort le 1er août 1464.

Cosme de Médicis, simple citoyen et banquier de Florence, fonda dans sa patrie la grandeur d'une famille qui, moins d'un siècle après lui, prit sa place parmi les maisons souveraines de l'Europe, donna trois papes à l'Église, et mit deux de ses filles sur le trône de France. Le père de Cosme, Jean Médicis, avait été élevé par la faveur populaire au poste de gonfalonier de justice, première magistrature de la république florentine. Il vivait encore, que déjà son fils avait su inspirer assez d'estime à ses concitoyens pour être élu l'un des membres de la seigneurie. A sa mort, en 1429, Cosme, fidèle aux traditions de sa famille, devint le chef du parti démocra-

[1] Ce titre eût dû être placé à la page 153, et porter le n° 1797.

[2] Cette notice eût dû être placée à la page 184, et porter le n° 1813.

tique à Florence, et entra en lutte avec la puissante maison des Albizzi, qui était à la tête de l'oligarchie. Un moment ses ennemis prévalurent contre lui, l'emprisonnèrent, et, ne pouvant faire tomber sa tête, le forcèrent à s'exiler (1433). Mais, dès l'année suivante, il fut rappelé par ses compatriotes, et investi des fonctions de gonfalonier de la république, qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie. Ce fut sous ce titre modeste que Cosme exerça dans sa patrie une véritable souveraineté : rien à l'extérieur ne le distinguait de ses concitoyens, et il ne gouvernait ni par le droit ni par la force, mais par l'influence. Il procura à Florence l'utile alliance de Venise et du célèbre condottiere François Sforza, qui balançait la puissance des Visconti avant de leur succéder dans le duché de Milan. Son esprit pacifique au dedans comme au dehors pénétra dans les conseils de la politique florentine, et les habitudes turbulentes de la démocratie s'apaisèrent sous sa main habile et prudente. Les richesses immenses qu'il devait à son commerce, et dont il faisait l'emploi le plus généreux, étendirent son patronage sur toutes les classes de citoyens; mais les artistes et les savants furent les objets privilégiés de sa munificence, et il légua ainsi à sa famille un exemple auquel elle devait rester noblement fidèle. Il fonda à Florence une académie pour l'enseignement de la philosophie platonicienne, et rassembla à grands frais une foule de précieux manuscrits, premiers éléments de cette riche bibliothèque appelée *Laurentienne*, du nom de son petit-fils. Lorsque Constantinople eut été prise par les Turcs,

en 1453, Cosme ouvrit ses palais et ses villas aux maîtres des écoles grecques chassés en Occident par la barbarie ottomane, et leur prodigua toutes les prévenances d'une affectueuse hospitalité. Ce grand homme, avant de finir sa longue carrière, reçut de ses concitoyens un solennel hommage de reconnaissance que la postérité ne devait point lui ravir. Un décret de la seigneurie florentine le surnomma *Père de la patrie*, et ce titre fut gravé sur son tombeau. Il mourut en 1564, à l'âge de soixante et quinze ans.

ISABELLE DE BOURBON,

DUCHESSE DE BOURGOGNE [1].

Raverat, d'après un tableau de la collection du château de Bussy.

MÉDICIS (LAURENT DE),

PREMIER DU NOM, SURNOMMÉ LE MAGNIFIQUE, CHEF DE LA RÉPUBLIQUE FLORENTINE, FILS AÎNÉ DE PIERRE DE MÉDICIS, GONFALONIER DE FLORENCE, ET DE LUCRÈCE TORNABUONI [2].

Henri Delaborde, d'après Giorgio Vasari.

Né le 1er janvier 1449. — Marié, le 4 juin 1469, à Clarisse degli Orsini. — Mort le 8 avril 1492.

Laurent de Médicis, entouré par son aïeul et par son

[1] Ce titre eût dû être placé à la page 202, et porter le n° 1825.

[2] Cette notice eût dû être placée à la page 212, et porter le n° 1833.

père des maîtres les plus habiles, et formé par l'expérience des voyages, fut en état, à vingt et un ans, de prendre en main le gouvernement de la république de Florence. Il déploya des talents politiques égaux à ceux du grand Cosme, et continua de façonner aux habitudes d'une tranquille obéissance la turbulente âpreté des vieilles mœurs républicaines. Cependant il sut faire la guerre avec honneur, fit échouer une tentative de ses ennemis sur la ville de Prato, et rentrer Volterra révoltée sous la domination florentine (1472). Mais l'inimitié du pape Sixte IV contre Florence menaça Laurent de Médicis d'un plus redoutable orage. Le roi des Deux-Siciles, Ferdinand d'Aragon, la république de Sienne et plusieurs seigneurs de la Romagne étaient alliés du pontife : Laurent sut habilement leur opposer une ligue formée avec Galéas Sforza, duc de Milan, et la république de Venise. La querelle ne s'engagea pas toutefois dès l'abord sur les champs de bataille : les ennemis de Laurent de Médicis comptaient sur le poignard des Pazzi pour le frapper; ils ne frappèrent que son frère Julien (1478), et le mauvais succès de cette conjuration affermit le pouvoir qu'ils voulaient abattre. On recourut alors aux armes : les alliés de Florence l'abandonnèrent, et elle eût succombé, si l'insinuante éloquence de Laurent de Médicis n'eût détaché de la ligue le roi des Deux-Siciles, et si son redoutable allié, Mahomet II, en s'emparant d'Otrante (1480), n'eût forcé le pape de songer à une autre guerre. Innocent VIII, successeur de Sixte IV, fut plus favorable à la maison de Médicis, et laissa la

domination de Laurent s'affermir tranquillement dans Florence (1484). Un historien a dit de ce grand homme que « sa haute sagesse le fit regarder comme l'arbitre de l'Italie et le conseil des rois. » En même temps qu'il exerçait ainsi l'ascendant de la politique, il accordait une royale protection aux lettres et aux arts, et, pour en assurer le sceptre à sa patrie, prodiguait ses trésors avec une générosité qui lui a fait donner le surnom de *Magnifique*. C'était peu de donner cette gloire à Florence et d'élever dans son sein des palais, des musées, des bibliothèques, il lui donnait aussi la richesse et ouvrait les échelles du Levant à son commerce. Ce fut par l'habile emploi de tous ces moyens que Laurent de Médicis conduisit doucement au tombeau la liberté florentine. Il fut cependant témoin des efforts désespérés de Jérôme Savonarole pour la réveiller, et l'on sait que le républicain inexorable lui refusa l'absolution à ses derniers moments, s'il ne renonçait au pouvoir qu'il avait usurpé. Laurent de Médicis était dans sa quarante-quatrième année lorsqu'il mourut, en 1492.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.



